



A MONSEIGNEUR
LE DUC
D E
BOURGOGNE.



MONSEIGNEUR,

La Relation que j'ai l'honneur de vous présenter, n'est à proprement parler, qu'un recueil de toutes les excellentes maximes que votre Illustre Ayeul met tous les jours si beau-

A 2 reuse.

3
J V E P I T R E.

reusement en usage dans l'exécution de toutes ses entreprises, & de tous ses desseins. Vous verrez, MONSIEUR, dans le cours de cette Relation que l'Isle de Naudely s'étant servie de ces mêmes maximes, durant une paix de quarante années, elle est enfin parvenue à un haut degré de puissance & de félicité. Si le Ciel eût accordé à la France une Paix aussi longue & aussi profonde, à quel comble de bonheur LOUIS LE GRAND ne l'eût-il point élevée? Quelles réformes n'eût-il pas fait dans les Finances, dans la Justice, & dans le Clergé. Mais les Guerres presque continuelles que ce grand Roi a été obligé

E P I T R E. V

obligé de soutenir, tantôt pour
 défendre les interêts de la Re-
 ligion qui se voyoit attaquée de
 tous côez : tantôt pour avoir
 donné une glorieuse retraite
 auprès de sa personne à un Roi
 juste & pieux, que la perfidie
 de ses Sujets avoit ignominieu-
 sement chassé de ses propres E-
 tats ; & tantôt pour conserver
 une Couronne éclatante à un de
 ses Petits-Fils, à qui elle ap-
 partient si légitimement par
 tant de différens endroits, les
 troubles, dis je, où la France
 se voit exposée depuis tant
 d'années, n'ont pas permis à
 cet invincible Monarque d'exe-
 cuter tous les glorieux desseins
 qu'il forma dans son cœur pres-

A 3 que

x E P I T R E.

*sion & de respect dont je suis
capable.*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble , très-
obéissant & très-zélé
serviteur , P*****.

PREFACE



PREFACE.



Es Matieres qui sont traitées dans ce Livre, ont dequoi faire juger que l'Ouvrage qu'on entreprend sera d'une très longue haleine ; & que ce premier Volume sera suivi , par conséquent de plusieurs autres. On a entre les mains un grand nombre de très belles & très-riches matieres ; & si Dieu daigne benir les soins qu'on est prêt de se donner pour les mettre en œuvre , on espère que le Public recevra d'un œil favorable le present qu'on lui aura fait. On rapportera toutes
les

vi E P I T R E.

que aussi-tôt qu'il se vit le
Sceptre à la main.

Oserai-je ici prophétiser ,
MONSEIGNEUR , que sembla-
ble à Salomon , rempli de lu-
miere & de sagesse comme lui ,
le Ciel vous réserve la gloire
d'élever un jour au milieu de
la France , où vous régnerez
paisiblement , ce Temple Misti-
que dont votre Illustre Ayeul
vous aura laissé le plan. Mais
non , MONSEIGNEUR , cette
gloire est dûë trop légitimement
au Roi Très-Chrétien , pour
que le Ciel permette qu'un de
ses Petits-Fils la lui ravisse :
ce sera sa sagesse qui achèvera
ce qu'elle a si heureusement
commencé ; & s'il manque quel-
que

E P I T R E. vij

que chose à ce grand Ouvrage , Votre auguste Pere , qui fait par ses vertus l'amour & les délices de l'Univers , sçaura bien y mettre la dernière main , & l'élever à sa plus haute perfection. Ainsi, MONSEIGNEUR , vous n'aurez que la gloire d'avoir conservé dans toute sa splendeur ce précieux Monument , qui de la main de ces deux fameux Héros sera passé dans les vôtres. Il n'est rien , MONSEIGNEUR , de grand & de sublime qu'on ne doive attendre de ces nobles inclinations , qui vous font si bien reconnoître pour le Petit-Fils de LOUIS LE GRAND. On a tout sujet d'espérer que vous

A 4 serez,

viii E P I T R E.

seriez, comme lui, l'objet de l'amour des Peuples, la terreur de vos Ennemis, & le zélé Défenseur des autels. On avoit, MONSEIGNEUR, cette bonne opinion de vous, dès le tems même que vous étiez dans le berceau. Ce ne fut pas en vain que tout le Royaume s'abandonna à tous les transports de la plus douce joye au moment de votre heureuse Naissance : toutes les réjouissances qui se firent pour lors se justifient aujourd'hui par toutes les marques de sagesse, de générosité, & de grandeur d'ame, qui éclatent si visiblement dans toutes vos actions. Continuez, MONSEIGNEUR, à remplir

E P I T R E. ix

plir toutes les grandes espé-
 rances que les Peuples ont
 conçûs de vous. Charmez de
 toutes vos excellentes quali-
 tez, ils ne forment des vœux
 que pour votre conservation,
 à laquelle ils ont un si grand
 intérêt. J'en forme en mon
 particulier de très-ardens pour
 votre gloire ; pour cette gloi-
 re, dis-je, qui en vous met-
 tant au-dessus des Princes,
 qui ont regné le plus glorieu-
 sement dans les siècles pas-
 sez, pourra un jour égaler
 celle que LOUIS LE GRAND
 s'est acquis par tant de gran-
 des & d'immortelles actions.
 J'ai l'honneur d'être avec
 tous les sentimens de soumis-
 sion

ne sera, peut être, pas indigne de paroître à la tête de cet Ouvrage. C'est que tout le bonheur dont on jouit dans cette Isle fortunée, n'a d'autre fondement que la discipline & le bon ordre qui s'y observe : ou pour mieux dire, on n'est redevable de toutes les douceurs qu'on y goûte, qu'à la pureté des mœurs qu'on y admire, & qu'à cet amour tendre & sincere que tous les peuples ont pour la vertu. Un Royaume sera toujours florissant, lorsque toutes les loix seront établies sur la justice & sur l'équité : Dieu y fera regner l'abondance & la paix, tandis qu'on aura soin d'y faire regner la vertu ; mais si l'on souffre que
le

PREFACE. xv

le vice s'y impatronise , si le crime s'y commet impunément , il permettra qu'on y soit exposé à toutes sortes de disgrâces & de malheurs.

Le peuple d'Israël nous a laissé de grands exemples de cette vérité : il se voyoit comblé de biens & de prospérité, pendant qu'il étoit fidèle à son Dieu ; & il tomboit dans la misère & dans l'esclavage , lorsque venant à oublier les bienfaits qu'il en avoit reçû , il avoit l'insolence de se révolter contre lui : Dieu alors retiroit ses grâces & ses bénédictions , & abandonnoit ce peuple ingrat à ses propres malheurs.

Suivant cette maxime , qui n'est contestée de personne ,
on

xvj P R E F A C E.

On a crû devoir se déchaîner contre tous les vices qui sont aujourd'hui si communs en Europe, & qu'on peut assurer être l'unique cause de tous les maux qu'elle souffre.

On commence par les impies & les libertins qui portent leur irreligion jusqu'au pied des Autels: on tourne en ridicule les adultères & les débauchez, eux qui se glorifient de leurs propres dérèglemens & qui en tirent de la vanité. On ne flâte & on n'épargne personne: on se croit obligé de reprendre le vice par tout où il se trouve: c'est un hydre contre laquelle il est permis d'employer le fer & le feu: c'est un monstre, qui étant encore

PREFACE. xvij

encore plus haïssable dans un grand Seigneur que dans un simple particulier, ne mérite pas qu'on ait pour lui aucune douceur ni aucun ménagement.

Cependant on est très-éloigné de vouloir choquer personne : on n'attaque que les vices des hommes en général, sans envisager qui que ce soit en particulier. On espère que toutes les personnes raisonnables prendront en bonne part la liberté qu'on s'est donnée là-dessus ; puisque c'est moins pour les diffamer qu'on expose ici leurs défauts que pour leur en faire concevoir une véritable aversion, & pour les inviter à s'en corriger.

xviii P R E F A C E.

riger. On ne doit pas se plaindre d'un miroir qui nous montre les taches que nous avons sur le visage; c'est contre ces mêmes taches, & non contre le miroir qui nous les représente, que nous devons nous fâcher. Dans le fonds, ce sont les vices, & non la censure qu'on en fait, qui peuvent diffamer ceux qui les ont.

Ainsi les Gens d'Eglise, qu'on attaque plus vivement que les autres, ne doivent pas se scandaliser de tous les traits de Satyre qu'on lance contre leurs défauts. Lorsqu'ils sont coupables ils méritent d'être repris encore avec plus de sévérité que les autres;
parce

P R E F A C E. xix

parce que leurs dérèglemens sont d'une bien plus dangereuse conséquence , & qu'ils entraînent après eux des suites bien plus funestes. Et qui sçait si ce ne sont pas les crimes des gens d'Eglise , qui obligent Dieu depuis tant d'années à tenir la main apesantie sur son peuple. Du moins on peut assurer qu'ils sont la principale cause de tous les desordres qui se commettent dans le monde Chrétien : tant par la négligence qu'ils ont d'instruire les peuples de leurs devoirs ; que par les mauvais exemples que ils exposent à leurs yeux. En effet , s'ils s'apliquoient à leur instruction , s'ils ne leur donnoient que de bons exemples,

on verroit regner par tout la justice, la bonne foi, le desintéressement, & toutes les autres vertus Chrétiennes, qui seules sont capables d'attirer sur la terre toutes les bénédictions du Ciel : mais parce que plusieurs d'entre eux s'abandonnent à la bonne chère, à l'amour des plaisirs, & à tous les autres dérèglemens de leur cœur; les peuples, dont ils ont négligé l'instruction, s'abandonnent à leur exemple, à toutes sortes de crimes & d'excès, & attirent ainsi sur eux tous les fleaux de la colere de Dieu : si bien que tous les maux qu'ils souffrent n'ont d'autre fondement que les desordres où ils se sont plongez

PREFACE. xxj

plongez, par la négligence, &
à l'imitation de leurs Pasteurs.

C'est pour cette raison, que
l'on crû devoir principale-
ment se déchaîner contre les
vices de Messieurs les Prélats.
On estime qu'on ne sçauroit
jamais leur rendre un service
plus important ; sur-tout lors-
que n'étant, pour l'ordinaire,
entourez que de flâteurs, qui
aplaudissent jusqu'à leurs im-
perfections, il ne se trouve
personne qui ait assez de cha-
rité pour les avertir de leurs
devoirs. Et qui est ce, grand
Dieu ? qui oseroit prendre cet-
te liberté ? Seront ce les Mi-
nistres de la parole de Dieu ;
Eux qui sont destinez pour re-
prendre les vices, & pour les
condam-

condamner : mais non , on ne doit pas espérer que leur zèle puisse s'étendre jusqu'à condamner ceux de Messieurs les Prélats. Ils ont, pour l'ordinaire , une si grande déférence pour eux , qu'au lieu de tous les justes reproches qu'ils pourroient leur faire, ils n'ont que des louanges à leur donner. Ces indignes Orateurs donnent la torture à leur esprit , pour leur attribuer des vertus qu'ils n'ont pas , & les entretiennent ainsi dans leurs erreurs.

Or si personne ne leur fait connoître leurs défauts, comment pourront-ils s'en corriger ? Dira t'on que leur conduite est sans reproche ? Plût à

PREFACE. xxiiij

à Dieu que cela fut ainsi; alors ne trouvant rien à blâmer dans toutes leurs actions, on seroit le premier à relever l'éclat de leur mérite & de leurs vertus : mais malheureusement on ne voit que trop que leur vie n'est pas exempte de crime, non plus que celle des peuples dont ils sont chargez. Il est même vrai de dire que leur conduite est souvent bien plus criminelle, que ne l'est celle de la plûpart des gens du monde. Ne seroit-ce donc pas manquer de charité en leur endroit, que de garder un profonds silence sur leurs défauts; & les leur faire remarquer, n'est-ce pas leur rendre le même bon office qu'on rend
rend

rend a un Voyageur qui s'est égaré, lorsqu'en le remettant dans la bonne voye, on lui fait connoître que le chemin qu'il tient l'éloigne du lieu où il va.

Cependant bien loin qu'on ose espérer que Messieurs les Prelats se mettront en état de profiter des avis qu'on leur donne, on a tout sujet de craindre qu'il s'en trouvera plusieurs qui auront un tel ressentiment de toutes les atteintes qu'on donne à leurs vices, qu'ils mettront tout en usage pour décrier ce Livre, & pour le rendre odieux à tout le monde. Ils ne manqueront pas de dire qu'il est rempli d'impiétez, qu'on y prophane

PREFACE.

xxv

prophane les paroles de l'Ecriture - Sainte , & qu'on se jouë enfin de tout ce qu'il y a de plus saint dans la Religion. Ils auront l'adresse de se couvrir de ce manteau sacré , pour se mettre par-là à couvert de tous les traits de satire qu'on lance contre leurs défauts. Mais s'il est vrai qu'ils soient noircis de tous les vices qu'on leur reproche , peut-on croire que ce soit le zèle de la Religion qui les engage à entreprendre la défense. On voit assez que ce n'est pas cela qui les rend si ardens & si empressés ; puisque s'ils avoient pour Dieu ce zèle qu'ils font paroître dans de semblables occasions , ils commence-

C roient

xij P R E F A C E.

les maximes dont un Prince se peut servir pour rendre heureux les Peuples , & pour se procurer lui-même la gloire la plus solide , à laquelle il puisse s'élever. On ne parlera jamais d'aucun abus qu'on ne propose aussi tôt les moyens de le réformer : si bien qu'en découvrant le mal , on fera voir de quelle maniere on le pourroit guérir. On s'étudiera de joindre toujours l'utile à l'agréable : & ainsi le Lecteur pourra s'instruire de plusieurs choses qu'il lui est avantageux de savoir , dans le tems même qu'il croira qu'on ne cherche qu'à l'amuser & qu'à le divertir.

On croit qu'il seroit assez inutile de marquer ici en quel-
le

PREFACE. xiiij

La Partie du Monde l'Isle de Naudely est située : par qui, & en quel tems la découverte en a été faite, &c. On a gardé là-dessus un profond silence, afin de laisser la liberté aux sçavans de faire sur ce sujet toutes les réflexions qu'ils estimeront à propos. Ils la placeront, s'ils veulent, dans les espaces imaginaires; & au lieu d'un Etre Physique, ils en feront un Etre de Raison. On n'a pas jugé qu'il fut nécessaire d'entrer dans ce détail, qui n'a aucun rapport avec les choses qui se font dans cet heureux climat, auxquelles on a crû devoir s'arrêter uniquement.

On se croit seulement obligé de faire une réflexion, qui
ne

xxviii P R E F A C E.

treront , peut être , animez de tout le zèle des Apôtres pour faire condamner celui-ci , parce qu'ils s'y voyent attaquer eux mêmes; & c'est ce qu'ils ne sçauroient souffrir. Cependant on ne croit pas qu'ils ayent grand sujet de se récrier : on en pourra juger en rapportant les mêmes paroles , les voici. Quand ils ont mis le pied dans ce lieu de délices , & qu'ils en ont goûté toutes les douceurs , ils s'écrient tout transportez de joye : *Bonum est nos hic esse*. Ah que le Pays de la Cour est un pays charmant ! que le séjour en est agréable !

On avouë cependant qu'on ne s'est servi de ces paroles sacrées

P R E F A C E. xxix

facrées qu'avec beaucoup de
 répugnance , & qu'on ne les
 a employées dans ce Livre
 qu'après que des personnes
 également pieuses & éclairées
 qu'on a consulté tout exprès ,
 ont assuré qu'il n'y avoit rien
 là qui méritât la moindre cor-
 rection. Ces personnes ont
 porté le même jugement sur
 tous les autres endroits de
 critique qui attaquent les dé-
 fauts de Messieurs les Prélats.
 Ils ont crû que le portrait
 qu'on fait de leurs vices étoit
 très-propre pour leur en ins-
 pirer de l'horreur & pour les
 porter à s'en corriger. On a
 tout sujet de croire que les Ec-
 clésiastiques , qui sont épris
 d'un véritable zèle, ne se trou-

C; veront

xxx P R E F A C E.

veront point scandalisez de toutes les libertez qu'on se donne dans ce Livre ; parce qu'ils n'y verront rien , en effet, qui blesse la charité Chrétienne , ou qui soit opolé à l'esprit de la Religion.

On est fort assuré que toutes les invectives qu'on fait ici contre le vice , déplairont encore moins à ces illustres Prélats, qui composèrent l'assemblée du Clergé tenue à S. Germain en l'année 1700. Car bien loin que ces grands Hommes trouvent mauvais que l'on décrie la corruption des mœurs , il n'est point de loüanges qu'ils ne donnent à ceux qui ont assez de hardiesse & de zèle pour l'entreprendre.

PREFACE. xxxj

dre. Voici le Decret de cette célèbre Compagnie, qui s'é-
roit assemblée au nom du
Saint Esprit, prononça en ce
tems-là en leur faveur. Ne-
que propterea tolerari volumus
importunos ac male volo homi-
nes, qui (Viri bonis, doctis-
que, &) Ecclesiastica rei studio-
sis) Vagam &) invidiosam Jan-
senismi accusationem inferunt,
eo quoque nomine, (Quod mo-
rum corruptelas acriter insec-
tentur.) *Justit. Theolog. pars*
VI. pag 718.

Cette illustre Assemblée
trouve bon, non-seulement,
qu'il y ait des gens qui s'éle-
vent contre le vice; mais mê-
me elle appelle ceux qui veu-
lent bien entreprendre une

xxxij PREFACE.

guerre si juste & si légitime ; des gens de bien , des hommes sçavans , des personnes remplis de zèle pour tout ce qui regarde les intérêts de l'Eglise. Et les prenant en même-tems sous sa protection , elle déclare qu'elle ne souffrira point qu'on les fasse passer pour des Jansénistes, ni qu'on ait la hardiesse de les appeler de ce nom.

On porte sa censure , il est vrai , sur des personnes qui occupent les premières dignitez de l'Eglise ; mais ces paroles *Ecclesiastica rei studiosis* , donnent assez à connoître que le Saint. Esprit , qui les a prononcées par la bouche du Clergé, entend qu'on les épargne

PREFACE. \ xxxiiij

gne encore moins que les autres; étant certain qu'on rend en cela un grand service à l'Eglise, sans néanmoins blesser la réputation de personne: puisqu'en effet, les vices qu'on attaque en général ne désignent personne en particulier.

Dans le fond, quel tort fait-on à Messieurs les Prélats, lorsqu'on leur remet leurs défauts devant les yeux, & ne pourroit on pas leur dire avec justice. De quoi vous plaignez-vous? Le Peintre qui fait votre Portrait, peut-il vous dépeindre autrement que vous êtes: vous vous offensez de ce qu'on vous blâme d'être toujours à la Cour,
si

xxxiv PRÉFACE.

si vous demeuriez dans vôtre Diocèse on ne vous feroit pas ce reproche. Soycez uniquement appliquez à la conduite de votre Troupeau , donnez lui bon exemple , & par-là vous fermerez la bouche à cet Ecrivain inquiet , qui ne vous laissera jamais en repos tandis que vos défauts lui fourniront matière de parler. Mais repliqueront-ils, qu'a-t'il à faire de nous reprocher que nous avons de grandes richesses, que nous entretenons un train magnifique, que nous aimons à faire bonne chère... Na-t'il pas raison de vous faire ce reproche? Et n'est il pas vrai que vos richesses, votre train , & votre table, ont en effet quelque

PREFACE. xxxv

que chose de si magnifique, qu'il s'en falloit de beaucoup que Jesus-Christ eut rien de semblable lorsqu'il étoit sur la terre. Imitiez ses humiliations, ses souffrances, & la pauvreté ; & je vous assure que personne ne s'avisera jamais de censurer vos actions. C'est ainsi, en effet, qu'on pourroit fermer la bouche à toutes les plaintes de Messieurs les Prélats.

Mais, sans doute, qu'il se trouvera quelqu'un qui regardera comme un grand attentat la liberté qu'on s'est donnée en cette occasion. Il dira qu'on doit laisser la censure des vices de Messieurs les Prélats à quelque pieux Ecclési-

xxxvj PREFACE.

clésiastique , à qui elle appartient légitimement : qu'un Laïque n'a rien à voir là-dessus , & que tout ce qu'il peut faire , au plus , c'est de gémir & de soupirer en secret à la vûe de tous leurs excès. Ce conseil seroit excellent , & on auroit grand soin de le pratiquer , si l'on croyoit que les soupirs & les gémissemens eussent quelque vertu pour engager Messieurs les Prélats à se corriger de leurs défauts. Mais l'expérience fait voir qu'il faut quelque chose de plus piquant pour leur en faire concevoir une véritable aversion. On croit qu'il n'est pas nécessaire d'être Ecclésiastique , & qu'il suffit d'être Chrétien

PREFACE. xxxvij

Chrétien pour faire une correction charitable à des personnes qui en ont un si grand besoin.

On veut bien avoüer néanmoins que cette censure conviendrait mieux à quelque Ecclésiastique pieux, qu'à une personne du monde ; & si on en connoissoit quelqu'un qui eût assez de zèle pour l'entreprendre on lui en laisseroit avec plaisir toute la gloire : Mais si personne ne se met en devoir de rendre ce bon office à Messieurs les Prélats, pourquoi ne sera-t'il pas permis à un Auteur de leur rendre ce bon office lui-même ? Lui fera-t'on un Procès pour avoir osé censurer des vices, dont

xxxviii P R E F A C E.

dont on ne le seroit, peut-être, jamais corrigé, s'il ne s'étoit présenté pour les attaquer.

On s'attend qu'on formera un autre sujet de plainte : on dira que ce n'est pas par un esprit de charité qu'on a censuré les défauts de Messieurs les Prélats ; que c'est plutôt par un esprit de critique pour avoir le seul plaisir de les censurer : que cela se connoît assez par les ironies choquantes qu'on employe contre leurs vices, & par cet air de malignité avec lequel on empoisonne tout ce qu'on dit. On avouë qu'on s'est étudié à rendre ridicules les vices qu'on attaque, sans pourtant avouer qu'on ait manqué de charité envers

PREFACE. xxxix

envers ceux qui les ont. On a
crû que pour faire revenir
Messieurs les Prélats de cette
profonde l'étargie, où ils sont
enlévelis depuis si long-tems,
il falloit des traits piquans &
qui se fissent sentir. Cela est si
vrai que si on les avoit conju-
rez, les larmes aux yeux, d'a-
voir pitié de leur ame, qui se
voit tous les jours exposée à
un danger évident de se per-
dre, bien loin de profiter de
cet avis salutaire, ils se se-
roient moquez de celui qui
auroit pris la liberté de leur
donner, & ils l'auroient re-
gardé comme un visionnaire
& un innocent; au lieu que
mettant leurs vices dans un
grand jour, par tous les traits
de

xxvj P R E F A C E.

roient par réformer leur vie ,
qui est un si grand sujet de
scandale à tout le monde. Il
est donc évident que ce sont
leurs propres intérêts , & non
ceux de la Religion qui les
mettent si fort en mouve-
ment. Cela est si vrai , que
s'ils ne se trouvoient point
blessez dans ce Livre , ils se
mettroient fort peu en peine
de voir si les paroles de l'Ecri-
ture-Sainte y sont prophé-
nées.

Mais si leur zèle est aussi
ardent qu'ils le veulent faire
accroire , pourquoi ne fou-
droient-ils pas de leurs ana-
thèmes , mille Livres qui sont
remplis de toutes sortes d'im-
piétéz , & qu'on expose tous
les

PREFACE. xxvij

leurs jours en vente sur les bords du Pont-neuf, tels que sont divers Sermons sur des sujets de débauche, qui ne peuvent avoir été composez que par des gens qui n'ont aucun sentiment de Religion. C'est-là où l'on peut dire qu'on tourne en ridicule les paroles des Livres sacrez; au lieu qu'on ne les employe ici que pour faire paroître ridicule la passion que Messieurs les Prélats ont d'être toujours à la Cour. Ils se montrent insensibles à la vûe de toutes les impiétez qui sont dans ces Livres, parce qu'elles n'atraquent que Dieu, dont la gloire les touche bien foiblement; mais ils se mon-

xxxxij P R E F A C E.

revenir de leurs égaremens. Ils seront au desespoir d'avoir pris les avertissemens en mauvaise part, & sur-tout de n'en avoir pas sçû profiter. Fasse le Ciel qu'aucun d'Eux ne soit jamais obligé de former de semblables regrets.

Les bons Prélats, à la vertu, & à la piété desquels on rend justice en plusieurs endroits de cet Ouvrage, n'auroient pas raison de se comprendre dans la Critique qu'on fait des Prélats vicieux, qui sont les seuls dont ont a prétendu blâmer les actions. Ainsi ils ne doivent pas être choquez d'un grand nombre d'expressions, qui semblent attaquer généralement tous les Prélats,

PREFACE. xxxxiij

lats , sans en excepter aucun.
Le Public , en lisant ceci , leur
rendra toujours justice : &
lorsqu'il verra qu'ils sont
pieux , charitables , attachez
à leurs devoirs ; & qu'enfin ,
sans avoir aucun des défauts
qu'on reproche aux autres ,
leur ame est ornée de toute
sorte de vertus , il sçaura fort
bien les distinguer d'avec
ceux dont la conduite est
telle qu'on la dépeint ici , &
n'aura pour eux que des sen-
timens d'estime & de vénéra-
tion , malgré tous les portraits
hideux qui semble qu'on ait
fait de tous les Prélats.

On doit entendre la même
chose de toutes les différen-
tes conditions , dont on pour

xxxxiv P R E F A C E.

ra parler dans la suite de cet
Ouvrage , qu'on déclare n'a-
voir entrepris que pour être
utile à tous ceux qui se don-
neront la peine de le lire; bien-
loin qu'on ait eu aucun des-
sein d'offenser qui que ce
soit. C'est pour cette raison
qu'on l'abandonne très-vo-
lontiers à la censure la plus
sévère de ceux que Monsei-
gneur le Chancelier voudra
choisir pour en faire l'exa-
men : en sorte qu'on donne
déjà par avance son consen-
tement à la suppression de tous
les endroits , qui pour être
trop forts & trop piquans ,
mériteront d'être retranchez.

RELATION



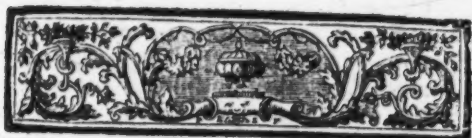
TABLE

Des Figures qui sont dans cet
Ouvrage.

- L**es immodesties dans les Eglises ,
sont sévèrement punies dans l'Isle
de Naudely. 7
- Les Prélats de l'Europe ont une pas-
sion extrême pour la Cour. 24
- Les Evêques de Naudely vont tou-
jours à pied , ainsi que faisoient
les Apôtres. 34
- Il n'est point permis , dans l'Isle de
Naudely , d'accourir aux Incendies
pour contenter sa curiosité. 104
- Les Nobles , reçoivent de leurs Juges
le Baïser de Paix , & les autres
marques d'affection & de ten-
dresse. 119
- Les Nobles montez sur un Char
de Triomphe , sont conduits dans
tous

T A B L E.

<i>tous les quartiers de la Ville.</i>	121
<i>Les particuliers célèbrent , par un grand Festin, la Noblesse qui vient d'entrer dans leur Maison.</i>	124
<i>Les Adultères sont très-mal coëffez dans l'Isle de Naudely.</i>	163
<i>Les Chiens sont animez d'une nouvelle fureur , lorsqu'ils sont aux prises avec un Adultère.</i>	168
<i>Les Femmes de Naudely ne reçoivent aucun présent des Hommes.</i>	273
<i>Les Domestiques de Naudely rapportent les présens qu'on leur a fait à leur insçu.</i>	277



RELATION
DU VOYAGE
DU PRINCE
DE MONTBERAUD,
DANS L'ISLE DE NAUDELY,

*Où sont rapportées toutes les Maximes
qui forment l'Harmonie d'un
parfait Gouvernement.*

LE Prince de Montberaud avoit déjà fréquenté toutes les principales Cours de l'Europe, où il s'étoit pleinement instruit de toutes les maximes qui y sont en usage; lorsque charmé de tout ce que la renommée publioit de glorieux de l'Isle de Naudely, il résolut d'y aller passer quelques années, afin d'être.

2 *Relation du Voyage*

d'être un jour plus en état de faire sentir la douceur de ses Loys, aux Peuples sur lesquels il devoit regner. J'avois l'honneur, depuis plusieurs années, d'être au service de ce Prince, en qualité de son Secrétaire: je fus ravi de l'accompagner dans ce charmant Pays, dont on nous faisoit tous les jours des recits si avantageux.

Nous étions pour lors à Amsterdam, où nous passâmes le reste de l'Hyver. Le Prince qui brûloit d'impatience de voir arriver le jour de son départ, donna des ordres si pressants, que le Vaisseau que nous devions monter se trouva en état de partir sur la fin du mois de Mars. Nous nous y embarquâmes avec tous les transports de joye qu'on ressent toutes les fois qu'on est sur le point de jouir d'un bien qu'on desiré avec passion.

Jamais navigation ne fut plus heureuse que la nôtre: nous eumes toujourns un vent favorable, sans que la moindre disgrâce osât approcher de nous; & enfin au bout de trois mois nous découvrimmes la terre délicieuse, pour laquelle

Au Prince de Montberaud. 3

quelle nous avons formé tant de vœux & tant de souhaits.

Les premiers objets qui s'offrirent à notre vûë, furent des montagnes escarpées, qui sont sur les bords de l'Isle de Naudely, & que la nature semble avoir formées exprès ; tant pour la deffendre des invasions des étrangers, que pour la garantir de la fureur des flots, & des inondations de la Mer : Mais bien-tôt après nous commençâmes à distinguer la riante Ville de Merinde d'avec ces hautes Montagnes, qui s'étant comme entr'ouvertes avoient laissé une place très-commode pour y bâtir cette agréable Ville. Nous fumes également remplis de joye & d'admiration en voyant le sommet d'un grand nombre de Tours & de Clochers, qui par leur diversité, & sur tout par l'éclat de l'Or, dont ils sont la plupart tous couverts, formoient un aspect le plus beau & le plus agréable qui puisse tomber sous les yeux.

Enfin nous arrivâmes au Port, où le Gouverneur de la Ville qui avoit eu avis de l'arrivée du Prince

E de

4 *Relation du Voyage*

de Montberaud , l'étoit venu attendre pour le recevoir. Il nous fit l'accueil le plus favorable & le plus obligeant que nous en pouvions espérer ; & il eut pour le Prince des considérations & des égards qui avoient lieu de lui causer quelque espece de confusion. Il avoit eu soin de faire venir des voitures pour tous les Officiers du Prince , avec lesquelles nous entrâmes dans la Ville , charmez des honnêtetez de ce généreux Gouverneur. Nous le fûmes bien davantage des bontez qu'il nous témoigna lorsque nous fûmes établis chez lui : il nous fit donner à chacun une Chambre fort propre & bien meublée : il prenoit lui-même le soin de voir si nous avions tout ce qui nous étoit nécessaire ; & prevenoit tellement nos besoins que nous ne nous trouvions jamais manquer de rien.

Tout ce que j'avois remarqué en entrant dans la Ville m'avoit paru d'une si grande beauté , que brûlant d'impatience de tout voir & de tout examiner de plus près , je fis confidence de mon envie

du Prince de Montberaud. §

à un des Ecuyers du Prince , qui étant épris de la même passion que moy , nous primes la résolution de sortir le lendemain de bon matin pour donner à nos yeux la satisfaction de se repaître à loisir de tous les beaux objets qui avoient excité le soir notre curiosité. Nous sortîmes donc le lendemain à six heures du matin accompagnés d'un des Officiers du Gouverneur , qui s'étant aperçu de notre dessein , s'étoit offert de très-bonne grace pour nous accompagner par tout où nous voudrions aller.

Nous ne fumes pas plutôt entrez dans la premiere rue qui se presenta sous nos pas , qu'elle nous fit voir deux rangées de Maisons , qui avoient été tirées au cordeau , & qui par la beauté de leur Architecture & de leur Simétrie avoient dequoi causer beaucoup de plaisir à tous ceux qui les regardoient. Toutes ces Maisons étoient bâties de briques , entrelassées de pierres-de-taille qui les rendoient encore plus riantes & plus agréables : elles étoient à deux étages , on voyoit dans l'un & dans l'autre un pareil

6 *Relation du Voyage*

nombres de fenêtres, dont les vitres, qui étoient entretenues fort proprement, donnoient un grand jour à toutes ces maisons.

Après avoir marché quelque-temps dans cette rue, nous entrâmes dans une autre, qui nous parut encore plus riante que la première : elle nous conduisit à une grande place en forme d'Octogone, au milieu de laquelle on avoit élevé une figure équestre, que les curieux regardent comme un chef-d'œuvre de l'art. Huit Pavillons s'élevoient sur les huit angles de cette place, qui formoient une Symétrie à faire plaisir à la vûë.

Toutes les rues étoient très-nettes & très-bien pavées : elles étoient remplies d'une si grande affluence de monde qu'à peine y pouvoit-on passer. Tantôt nous découvrions le frontispice de quelque maison publique, dont la magnificence nous surprenoit agréablement ; & tantôt nous trouvions dans notre chemin des Obélisques & des Fontaines, embellies de tous les ornemens d'Architecture qui leurs peuvent convenir.

Les



XXXX PREFACE.

de satire avec lesquels on leur en fait connoître l'absurdité, ils en auront sans doute une véritable confusion ; si bien que ne pouvant en soutenir la vûë , qui aura pour eux quelque chose d'horrible & de monstrueux, ils meteront tout en usage pour se délivrer de leur tyrannie , ils voudront enfin s'en défaire à quelque prix que ce soit : étant certain , ainsi qu'Horace la parfaitement bien exprimé par ces paroles :

*Ridiculum acri
Fortius & melius magnas
plerumque secat res.*

Que cette maniere piquante de reprendre les vices fait souvent plus d'impression sur
notre

PREFACE. xxxxj

notre esprit que les raisons les plus plausibles & les plus fortes : tous les hommes ayant naturellement de l'horreur pour tout ce qui est capable de le faire mépriser.

Si Messieurs les Prélats s'offencent presentement de la liberté qu'on prend de censurer leurs actions, qu'ils se souviennent qu'il viendra un jour auquel ils connoîtront la justice qu'il y avoit de les censurer. Ils verront à la lueur du flambeau qui éclairera leurs derniers momens, que Dieu, sans doute, leur faisoit une grande grace que de les avertir de leurs devoirs, par la plume d'un Ecrivain, qui n'avoit en vûë que de les faire
D revenir



*Les immodesties dans les Eglises sont
Severement punies dans l'Ile de
Nauidely.*



*Les immodesties dans les Eglises,
sont sévèrement punies dans
l'Isle de Naudely.*

Nous avions déjà visité les plus beaux quartiers de la Ville, lorsque nous entrâmes dans une Eglise pour y entendre la Messe. Aussi-tôt que nous fumes dedans, la curiosité nous porta à jeter les yeux de toutes parts, pour en considérer les beautez. Mais un Prêtre nous vint dire sur le champ qu'il nous prioit très-humblement de faire réflexion que nous étions dans la Maison de Dieu, & que nous devions, par conséquent, nous y tenir avec tout le respect qu'on doit avoir pour sa Majesté infinie.

Nous nous mîmes aussi-tôt à genoux, & nous fumes extrêmement surpris de voir l'Officier du Gouverneur prosterné au pied des Autels, dans la posture la plus hur-

miliante que l'on puisse imaginer. Sa modestie étoit si grande qu'elle ne lui permit pas même de tourner la tête de notre côté, lorsque ce bon Prêtre nous faisoit cet aver-tissement charitable. Notre surprise augmenta encore davantage lorsque nous aperçûmes que tous ceux qui étoient dans cette Eglise avoient continuellement les yeux panchez vers la terre, sans que rien fut capable de leur faire jeter ailleurs le moindre regard. Tout le monde s'y tenoit avec tant de respect qu'il ne s'en trouvoit pas un seul qui osât seulement cracher ou se moucher, quelque besoin qu'il en eut. L'exemple d'une si grande modestie nous obligea à nous y conformer, nous n'osions seulement pas regarder ce qui étoit à côté de nous : la crainte de nous attirer une nouvelle correction nous obligeoit principalement à avoir cette retenue.

Après que la Messe fut dite, une bonne partie de ceux qui l'avoient entendu sortirent de l'Eglise pour s'en retourner chez eux ;
mais

du Prince de Montberaud. ¶

mais ce fut avec tant de respect & de modestie, que cela seul étoit capable d'inspirer de la dévotion aux plus libertins. Nous tâchâmes d'en faire de même, & après nous être levez nous marchâmes, les yeux baissés contre terre, jusques à ce que nous fumes hors de ce lieu sacré : si bien qu'à nous voir, on eut dit que nous étions les gens du monde les plus dévots & les plus recueillis.

Qu'est-ce donc que tout ceci, dis-je alors à l'Ecuyer du Prince ? & qui de nous aura assez de hardiesse à l'avenir, pour entrer dans les Eglises de ce Pays. Quelle différence, grand Dieu ? de la dévotion qui régne parmi ces Peuples, d'avec celle qui se pratique en Europe.

Comme j'achevois de prononcer ces paroles, l'Officier du Gouverneur nous vint joindre avec un visage qui marquoit assez la part qu'il prenoit à la correction qui nous avoit été faite. Je suis au désespoir, Messieurs, nous dit-il, de ce qui vous est arrivé : c'est moi qui ai été en cela le seul

coupable : je devois vous avertir qu'on n'entre en ce Pays dans la maison de Dieu , que pour l'y adorer. Mais aparemment , ajouta-t'il , que vous êtes d'une autre Religion que celle dont on fait Profession dans ce Pays. Point du tout , lui répondis-je , tout confus d'être obligé de lui faire un pareil aveu : Nous adorons en Europe le même Dieu que vous adorez ici : Nous en révérons les mêmes Myftères , & nous croyons les mêmes vérités : Mais il faut que je vous avouë que nos adorations & nos hommages sont bien éloignez de la pureté des vôtres. Oserai-je vous le dire , à peine la plûpart de nos libertins daignent-ils mettre un genouil à terre , lorsque le Prêtre leve la Sainte Hostie : ils demeurent plantés sur leurs jambes comme des Cicognes pendant le reste de la Messe. Tantôt ils regardent quelque belle , à qui ils parlent des yeux , étant pour lors trop éloignez d'elle pour lui pouvoir parler de la bouche ; & tantôt ils font des parties de Chasse & de Plaisir , avec d'autres

du Prince de Montberaud. 11
tres libertins qui se trouvent à leur
côté.

Pendant que je tenois ce discours , je voyois pâlir l'Officier du Gouverneur , qui en tournant ses yeux vers le Ciel , faisoit assez connoître qu'il avoit une extrême horreur de toutes les impiétez dont je lui faisois le recit. O Ciel ! s'écria-t'il , puis-je bien ajoûter foi à tout ce que vous me dites-là. Hélas ! lui répondis-je , je ne vous dis pas le quart des immodesties qui se commettent dans nos Eglises. Mais quoi , repliqua-t'il , est-ce qu'il ne se trouve personne qui se mette en devoir d'empêcher tous ces horribles scandales , qui seuls sont capables d'attirer sur un Royaume les plus terribles fleaux de la colere de Dieu. Les Princes , lui répondis-je , rendent quelques fois des Ordonnances pour remédier à tous ces desordres : mais on ne peut pas pour cela en arrêter le Cours ; parce que ceux qui sont chargez de l'exécution de ces ordonnances n'étant pas épris pour l'ordinaire de ce zèle ardent qu'il devroient avoir pour la gloire du Seigneur.

12 *Relation du Voyage*

Seigneur, ils laissent impunies plusieurs immodesties, & ferment les yeux à beaucoup d'irrévérences, qu'ils devroient reprendre avec beaucoup de chaleur & de sévérité.

Il n'en est pas de même en ce Pays, repliqua l'Officier : Ceux d'entre les Ecclésiastiques qui sont chargés d'une semblable Commission, ne font jamais là-dessus la moindre grace à personne : Ils se montrent inexorables, toutes les fois qu'il s'agit de faire rendre à Dieu le culte & les hommages qui lui sont dûs. La piété qu'on voit dépeinte sur leur visage suffit pour faire entrer les plus libertins dans des sentimens de Christianisme & de Religion. J'ai reconnu, en effet, repliquai-je alors, que le Prêtre qui nous est venu avertir de nous tenir dans notre devoir, étoit si pénétré de la grandeur & de la Majesté de Dieu, que cela seul étoit capable de nous inspirer les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Le ton avec lequel il nous a parlé a fait sur nous de si vives impressions, qu'en mon particulier

du Prince de Montberaud. 13

particulier j'ai senti se glisser jusques dans le fond de mon ame une certaine frayeur, mêlée d'un si grand respect, que je puis dire n'avoir jamais rien éprouvé de semblable.

Il s'en faut de beaucoup, reprit l'Officier, que tout son zèle ait paru en cette occasion, il vous a voulu faire grace, parce qu'il a reconnu que vous étiez Etrangers. Si des gens de la Nation étoient tombez dans une pareille faute ils auroient été condamnez à cent livres d'amende pour le moins, & à six mois de prison : cette peine est toujours proportionnée à la qualité des personnes qui commettent de pareilles fautes : Ceux qui sont les plus distinguez dans le monde, sont toujours ceux qui sont le plus rudement traitez ; parce que leurs immodesties sont d'une plus dangereuse conséquence que celles que les particuliers y peuvent commettre.

La conduite, repliquai-je ; qu'on tient ici sur ce sujet, est bien différente de celle qu'on tient en Europe. Les avertissemens n'o-
seroient

14 *Relation du Voyage*

seroient aprocher d'une Perruque blonde , & moins encore d'un Echarpe à Dantelle d'Or : ce sont des divinitez pour lesquelles on a souvent bien plus de considération & de respect , qu'on n'en a pour le Dieu Vivant , qu'on veut faire respecter dans sa propre maison. Cependant il est aisé de voir que si nos Censeurs avoient assez de hardiesse pour avertir les Comtes & les Comtesses de se tenir modestement en la presence de Dieu ; & sur-tout si on les condamnoit aux Amendes , & aux peines afflictives qui sont en usage dans cette Isle ; on verroit bien-tôt un grand changement dans nos Eglises ; & les plus libertins s'y tiendroient eux-mêmes avec une si grande modestie , qu'ils pourroient servir d'exemple & de modèle aux autres.

La chaleur avec laquelle nous parlions de toutes ces choses , ne nous permit pas de rien considérer de tout ce que la Ville offroit de beau & de charmant à nos yeux ; & nous nous trouvâmes à la porte du logis , sans même avoir fait

du Prince de Montberaud. 15

Fait réflexion que c'étoit-là où nous allions.

Cependant, pour ne pas manquer à notre devoir, nous nous rendîmes auprès de son Altesse; que nous n'avions pas vûe de tout le matin. Comme nous entrions dans sa Chambre, nous entendîmes le Gouverneur qui lui disoit: Non Monseigneur, les Carreaux ne sont point soufferts dans les Eglises de ce Pays: Ceux que vous avez fait apporter de l'Europe vous seront ici entierement inutiles; il ne vous sera jamais permis de vous en servir: Je plains en cela votre Altesse; elle aura, sans doute, beaucoup à souffrir, n'étant point accoutumée à être dans l'Eglise, sans avoir un Carreau sous ses genoux. A la guerre comme à la guerre, dit le Prince, il faut commencer de bonne heure à s'accoutumer à la fatigue. Dans le fond, ajouta-t'il, ce n'est pas ce qui me fait de la peine; mais bien de sçavoir comment je pourrai éviter la correction du Censeur, dont vous m'avez menacé: car il faut que je vous avouë que que je
ne

ne suis pas trop dévot , & que mémeux ont bien de la peine à se contenir lorsqu'ils sont dans quelque endroit.

Si vous donnez trop de liberté à vos yeux , dit le Gouverneur , vous devez , Monseigneur , vous attendre d'en être repris. A ce discours l'Ecuyer du Prince & moi , qui scavions quelle étoit sur ce point l'exacritude des Censeurs , nous nous sentions une grande démangeaison de rire , & nous rimes , en effet , quelques efforts que nous fissions sur nous-mêmes pour nous en empêcher. Le Prince qui s'en aperçut , nous demanda si nous scavions déjà par notre propre expérience ce qu'il craignoit pour lui-même. L'Ecuyer lui répondit qu'un Prêtre , en effet , nous étoit venu avertir de nous tenir dans notre devoir , presque aussi-tôt que nous étions entrez dans l'Eglise : il ajoûta qu'il falloit y être avec une très-grande modestie , si on ne vouloit pas s'attirer un semblable compliment. Nous verrons ce qui en sera , dit le Prince ; & à l'instant il sortit avec le Gouverneur

Au Prince de Montberaud. 17

verneur pour se rendre à l'Eglise. Nous nous retirâmes l'Ecuyer & moi, fort impatiens de sçavoir quel seroit le succès de cette affaire.

Une heure après nous les vîmes revenir, nous descendîmes aussitôt pour aller au-devant d'eux. La Femme du Gouverneur, qui s'étudioit à faire au Prince toutes les civilitez & toutes les caresses qui pouvoient dépendre d'elle, se rendit de son côté jusques à la porte de la rue pour le recevoir. Hé bien Monseigneur, lui dit-elle, avec un visage riant, notre Censeur n'aura-t'il pas eu quelque égard pour votre qualité? Non, Madame, lui répondit le Prince, en montant les degrés avec elle, je n'ai pû trouver aucune grace auprès de lui; il m'a fait une si terrible mercuriale, que j'aurai lieu de m'en souvenir toute ma vie. Quel grand crime est-ce donc que vous avez commis, dit-elle, pour qu'il ait pû vous traiter avec tant de sévérité. Hélas! Madame, répartit le Prince, tout mon crime c'est d'avoir mis mes Gands sous mes

mes genoux , encore étoit ce sur la fin de la Messe. Quoi ! dit-elle en riant , puis-je bien croire que pour si peu de chose , vous ayez été exposé à une si sûre réprimande : Mais sans doute , ajouta-t'elle , que vous aurez commis quelque faute bien plus considérable dont vous ne voulez pas vous accuser.

Je vous assure , Madame , réparait le Prince que c'est là tout le mal que j'ai fait : j'ai été pendant le reste de la Messe mille fois plus modeste que ne sont tous nos Capucins & tous nos Chartreux. Je ne sçaurois me persuader , dit Madame la Gouvernante , que vous n'ayez du moins jetté les yeux sur les plus beaux endroits de l'Eglise pour en considérer les beautés. J'ai si peu satisfait ma curiosité en cela repliqua le Prince que j'aurois bien de la peine à vous dire de la maniere que l'Eglise est faite. Vous n'aurez donc pas remarqué , dit-elle , que les femmes sont dans un des côtez de l'Eglise , & que les hommes sont dans l'autre. Cette coutume , qui étoit autrefois en usage parmi les Juifs , s'observe-

du Prince de Montberaud. 19

s'observe-t'elle dans les Eglises de l'Europe ? Il n'y a point dans nos Eglises d'endroit particulier pour les femmes , elles y sont pêle & mêle avec les hommes sans aucune distinction. Un Amant peut voir sa Maîtresse dans l'Eglise toutes les fois qu'il lui en prend envie : C'est-là , en effet , où les filles à qui les Meres ne laissent que très-peu de liberté , donnent à leurs Amans leurs rendez-vous d'amour : c'est-là où elles peuvent les voir & leur parler sans contrainte : c'est-là , ou après s'être consolées avec eux des rigueurs d'une longue absence , elles leur proposent les moyens de tromper la vigilance de leurs parens.

Les femmes, continua-t'il , sont non-seulement dans la Nef ensemble avec les hommes , mais même on les voit très-souvent au Chœur mêlées avec les Prêtres : elles se tiennent étroitement à leur côté ; & on diroit qu'elles ne sont-là que pour les aider à chanter Matines. Mais ce qu'on ne peut apprendre sans indignation , c'est de voir qu'elles ont la hardiesse de s'aller
F. placer

placer jusques aux premieres marches de l'Autel , où elles forment un espee de rampart qui'en defend l'entrée au Prêtre qui vient de la Sacristie pour dire la Messe : en sorte que pour monter à l'Autel , il est obligé d'attendre que ces Dames veulent bien par grace se serrer un peu pour faire une ouverture par où il puisse passer : mais cette ouverture est si petite qu'il faut qu'il entre de côté & non de front. Il y est si serré pendant le temps qu'il dit son *Introibo ad altare Dei* , qu'en Hyver il n'y ressent aucun froid , & en Eté il y crève de chaud , lors qu'achevant son *Confiteor*. Il s'incline des deux côtez en disant : *Et vos Sorores orare pro me ad Dominum Deum nostrum* : car c'est ainsi , ce semble , qu'il devoit parler , puisqu'il n'aperçoit que des femmes autour de lui , il voit de part & d'autre , à moins qu'il ne ferme exprès les yeux ; il voit dis-je , alors des seins à demi découverts , qui peuvent être pour lui , comme pour tout autre , un grand sujet de tentation.

Quel

Quel abus ! quel desordre !
quelle prophanation ! quelle impiété ! s'écria alors, Madame la Gouvernante ; vit-on jamais rien de semblable , je ne dirai pas parmi des peuples qui adorent le vrai Dieu , mais même parmi des idolâtres & des Payens. Mais de grâce, quels sont les motifs qui les portent à s'aller ainsi placer jusques dans le Sanctuaire ? c'est leur orgueil, c'est leur vanité , répondit le Prince , elles veulent par là se distinguer du commun des femmes , & faire voir à tous ceux qui sont dans l'Eglise , qu'elles sont d'un autre rang , & d'une autre qualité. D'ailleurs, elles sont ravies d'être dans un lieu éminent , afin que ceux qui viennent dans l'Eglise , se trouvant tout-d'un-coup frappés de la magnificence de leurs habits , & de l'éclat de leur beauté , ils ne puissent se dispenser de leur rendre les hommages qu'ils venoient rendre au vrai Dieu.

Si elles sont assez impies pour avoir de pareils sentimens , dit la Gouvernante , elles ne devroient

22 *Relation du Voyage*

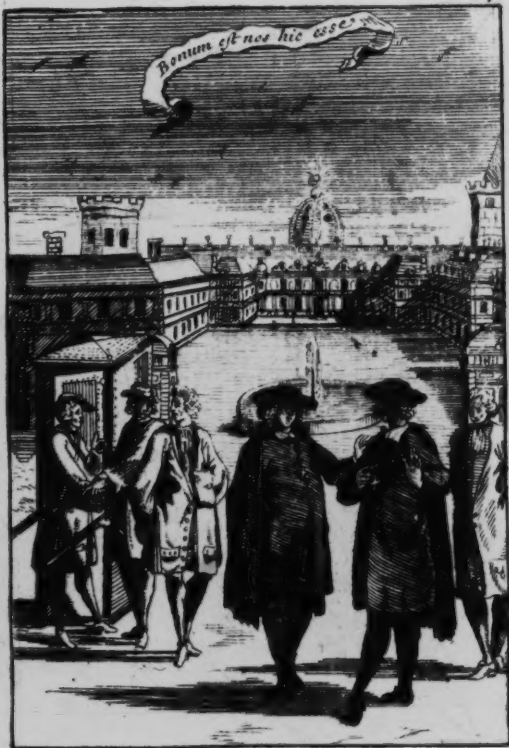
pas du moins porter leur impiété : jusques aux pieds des Autels : & je trouve qu'elles feroient incomparablement mieux de n'en approcher jamais que d'y venir avec de si malheureuses dispositions. Hé quoi ? continua-t'elle , n'est-ce pas-là une chose à laquelle on ne peut penser sans horreur : Elles ne viennent , ou du moins ne doivent venir dans l'Eglise que pour s'humilier , & pour s'anéantir devant la presence du Seigneur ; & on diroit qu'elles ne s'y assemblent que pour lui enlever ses vrais adorateurs. Mais enfin , poursuivit-t'elle , puisqu'elles ont une si grande demangeaison de briller & de paroître , d'où vient qu'elles ne font pas ôter de leurs niches S. Roch , & Saint Sebastien , pour s'aller mettre en leur place : c'est-là où leur vanité trouveroit avantageusement à se satisfaire , puisque personne ne pourroit entrer dans l'Eglise qui ne jettât sur elles ses premiers regards.

Vous croyez peut-être rire , en leur conseillant de s'aller placer dans les niches ; mais sçachez, Madame ;

du Prince de Montbéraud. 23

dame , dit le Prince , que cette fantaisie pourroit bien leur prendre quelque jour : car il n'est point d'extravagance dont elles ne soient capables , toutes les fois qu'il est question de briller. Si cette folie pouvoit jamais leur monter dans la tête , je vous assure , dit la Gouvernante , que je ne m'y opposerois pas ; mais je n'aurois pas pour elles la même complaisance en bien des occasions ; & il faut que je vous avouë , que si je me trouvois à la place du Prêtre , je ne pourrois m'empêcher de leur dire fort en colere : Mesdames , si quelqu'une de vous veut dire la Messe , elle n'a qu'à venir prendre les habits dont je suis couvert , & je les lui cederai très-volontiers : que si vous voulez que je la célèbre moi-même , vous n'avez qu'à vous retirer promptement d'ici ; & qu'aucune de vous n'approche de quinze pas de l'Autel.

Ces paroles , dit le Prince , leur seroient très-bien appliquées : & si nos Prêtres , lorsqu'ils viennent pour dire la Messe , leur parloient dans les mêmes termes , il n'est point :



*Les prelates de l'Europe ont une passion
extreme pour la Cour .*

du Prince de Montberaud. 25

de s'aprocher si fort de ses Autels. Ce sont des Comtesses , & des Bourgeoises opulentes , des Marquises , & des Partisanes. Des Partisanes ! S'écria à ce mot Madame la Gouvernante , est-ce qu'elles ont la hardiesse de se mêler avec les Marquises , & les Comtesses ? Pourquoi , dit le Prince , ne prendroient-elles pas cette liberté , puisqu'elles en sont très-bien reçues , & que d'ailleurs les Partisanes sont très-souvent Comtesses & Marquises elle-mêmes. On ne s'informe pas en Europe , continuait-il , si vous êtes d'une haute naissance : on n'a égard qu'à votre train , à votre équipage , un Carrosse magnifique suivi de six grands Laquais , est un titre de Noblesse que personne n'oseroit vous contester. Nos Européens ne connoissent enfin d'autre Noblesse que celle qui n'ait de l'éclat de richesses ; & quoiqu'on ne les ait acquises que par des voyes injustes & criminelles , celui qui en a scû aquerir de plus grandes , est toujours celui qui passe pour le plus noble dans l'esprit des autres.

Voilà

26 *Relation du Voyage*

Voilà une plaisante Noblesse ; s'écria la Gouvernante , à ce Comte , dit-elle en riant , le Mulet d'Esopé devoit être noble d'une haute Noblesse , lui qui portoit sur son dos tout l'Or & tout l'Argent de la Gabelle. Mais pour parler plus sérieusement & pour revenir à notre sujet , puis-je croire qu'on ait la hardiesse en Europe de commettre de si grandes irrévérrences dans la maison de Dieu ? Les immodesties qui s'y commettent , interrompit le Prince , sont de telle nature & en si grand nombre , que je ne sçaurois vous les représenter : on y parle , on y rit , on s'y promène , on y prend du Tabac ; on y fait enfin toute autre chose que ce qu'on y devroit faire , sans qu'il y ait personne qui se mettent sérieusement en état de s'y opposer.

Mais d'où vient , dit la Gouvernante , que vos Evêques n'établissent pas de bons Censeurs dans toutes leurs Eglises ? D'où vient qu'on ne condamne pas à des amendes très-fortes , & même à des peines afflictives tous ceux qui manquent

manquent de modestie & de respect dans ce lieu Sacré. Le désordre dont nous parlons, dit le Prince, est venu à un tel point qu'il semble être sans remède. Vingt Censeurs ne suffiroient pas dans chaque Eglise : & si on vouloit mettre en usage les amendes & les peines afflictives que vous proposez, il faudroit commencer par établir de bons Receveurs, & faire faire un grand nombre de prisons.

Les Censeurs, je l'avouë, dit la Gouvernante, auroient beaucoup d'occupation au commencement ; & ils trouveroient tout-d'un-coup de grands obstacles, & de grandes difficultez. Mais ce qu'ils ne pourroient pas faire dans quinze jours, ils le pourroient faire dans un mois, il seroit pour cela absolument nécessaire que les Princes voulussent y employer leur autorité, qu'ils prissent cette affaire à cœur, & qu'ils ne l'abandonnassent pas qu'elle ne fut entierement finie.

La premiere chose, ce me semble, qu'il faudroit faire ce seroit

de séparer les Femmes d'avec les Hommes : sans cette précaution il se passera toujours plusieurs desordres dans vos Eglises. Cependant pour s'accommoder à la foiblesse des femmes de qualité, & pour ne pas les éfaroucher tout-d'un-coup, on pourroit leur assigner un endroit de l'Eglise qui seroit uniquement destiné pour elles. Il seroit bon d'avoir la même indulgence pour tous ceux qui tiennent quelque rang dans le monde, ou qui se trouvent revêtus de quelque Charge & de quelque Dignité.

Il ne faudroit point souffrir qu'on fut assis, ni debout pendant qu'on célébreroit la Messe : On devroit obliger tout le monde d'y assister à genoux, si l'on en excepte ceux qui releveroient de maladie, & ceux qui se trouveroient atteints de quelque incommodité.

Il seroit nécessaire d'établir des Censeurs, en qui on remarquât une piété exemplaire, & dont le zèle fut si ardent qu'il ne leur permit jamais de faire la moindre grace à personne. Leur piété seroit
seule

seule capable d'inspirer une solide dévotion aux Peuples ; & elle auroit plus de pouvoir sur leur esprit que toutes les corrections qu'ils pourroient leur faire. Leur zèle les porteroit à reprendre les irrévérences que pourroit commettre un grand Seigneur , avec la même sévérité qu'ils reprendroient celles qu'ils verroient commettre à un Artisan. Or pour faire regner la modestie dans vos Eglises ; je ne vois rien de plus propre que d'obliger les Grands à y être modestes les premiers.

J'en conviens , dit le Prince , je sçai que les Peuples ne pourroient s'empêcher de suivre les exemples de vertu qu'ils exposeroient à leurs yeux ; & ils croiroient faire un grand crime en commettant quelque irrévérence dans l'Eglise , tandis qu'ils verroient leurs Maîtres & leurs Supérieurs s'y tenir dans un grand respect. Mais la difficulté consiste à pouvoir obtenir des Grands ce que vous en attendez. Qui est-ce , je vous prie , qui oseroit reprendre leurs immodesties ; & quand même on auroit cette

hardiesse , croyez - vous qu'ils se missent en état de profiter de la correction qu'on leur auroit faite : bien loin de-là , il seroit à craindre qu'ils n'excitassent un grand tumulte dans l'Eglise ; & au lieu d'être intimidés de toutes les menaces que leur pourroient faire les Censeurs , ils les menaceroient peut être , eux-mêmes d'éteindre dans leur sang la témérité qu'ils auroient eue de venir censurer leurs actions.

J'avouë , interrompit la Gouvernante , que les Grands n'étant pas accoutumés à recevoir de semblables corrections , ils pourroient au commencement les prendre en fort mauvaise part : mais s'ils voyoient que le Prince eût pris cette affaire à cœur , & qu'il soutint de son autorité & de sa protection les Censeurs qu'on auroit établis , ils recevraient alors avec beaucoup de docilité toutes les corrections qui leur seroient faites ; & peut-être même qu'ils pourroient dans la suite se trouver dans la disposition d'en profiter. J'ai dit dès le commencement , continua-t-elle , qu'il étoit absolument nécessaire , pour

du Prince de Montberaud. 31

faire réussir cette entreprise que le Prince y employât tous ses soins & qu'il y donnât toute son application. J'ajouterai ici qu'il seroit d'une nécessité indispensable qu'il n'eût aucune considération, ni aucune indulgence pour personne : qu'il fut si exact à faire subir les peines qui auroient été établies, que ceux-là mêmes qui auroient le plus de part dans son estime & dans sa bienveillance ne pussent jamais dans de semblables occasions trouver aucune grace auprès de lui : étant certain que si le Prince se relâche sur ce point, en faveur de quelques-uns, l'impunité de ceux-ci, inspirera la hardiesse aux autres de se donner là-dessus beaucoup de liberté ; & ainsi il verra échoir son entreprise peu de tems après qu'il aura cherché les moyens de la faire réussir.

Vous ne dites rien là, interrompit son Altesse, dont je ne veuille bien convenir avec vous. Je n'ignore pas que si le Souverain prenoit cette affaire à cœur, il ne pût en venir heureusement à bout. Je conçois fort bien que si on avoit

point de doute qu'une raillerie si piquante, n'eût dequoi les obliger à s'aller mettre dans une autre place. Mais je ne sçache pas qu'aucun d'eux se soit encore avisé de leur faire un pareil compliment. La plupart des Prêtres ont une si grande déférence pour elles, qu'ils croiroient faire un crime que leur parler avec cette liberté.



Les Prélats de l'Europe ont une passion extrême pour la Cour.

QUe vos Prêtres, dit la Gouvernante, doivent être peu touchés de la gloire de Dieu ? Et qui sont donc ces Dames, pour qui ils marquent avoir tant de considération ? Sont-ce des Princesses ? Sont-ce des Reines ? Non, sans doute, répondit le Prince : car des Reines & des Princesses se tiendroient bien plus modestement en la présence de Dieu, & une pudeur Chrétienne les empêcheroit de



une fois réduit les Grands à leur devoir , on ne trouveroit aucune résistance dans les autres. Mais comme les Souverains , pressez , sollicitez , importunez de toutes parts , se trouvent réduits à la fâcheuse nécessité de ne pouvoir refuser certaines graces , quoiqu'ils eussent résolu au commencement de ne les accorder. Il n'est point de grand Seigneur qui ne trouvât dans la clémence de son Prince l'impunité de quelque immodestie qu'il auroit commis dans l'Eglise ; & c'est ce qui gâteroit tout , puisque cette impunité l'autoriseroit à en commettre de semblables , & qu'elle inviteroit les autres à suivre son exemple , dans l'espoir de trouver la même indulgence auprès du Souverain. Je ne connois qu'un Prince , pour suivit son Altesse , qui soit capable de faire réussir une entreprise si difficile & si épineuse. Sa piété qui doit servir de modèle à tous les Princes de la terre , lui a mis la foudre à la main , pour en accabler tous ceux qui manqueront de modestie & de respect dans la maison de Dieu.

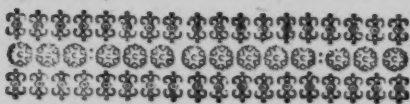
Ce

du Prince de Montberaud. 33

Ce grand Roi , le plus juste , & le plus religieux qui fut jamais a donné sur ce sujet des Ordres si pressans , & il en a confié le soin à un Ministre qui est si éclairé & si vigilant que je ne doute point qu'on ne voye regner bien-tôt dans toutes les Eglises de la France , & principalement dans celles de Paris , les mêmes marques de modestie & de respect qu'on voit regner dans les Eglises de cette Nation.

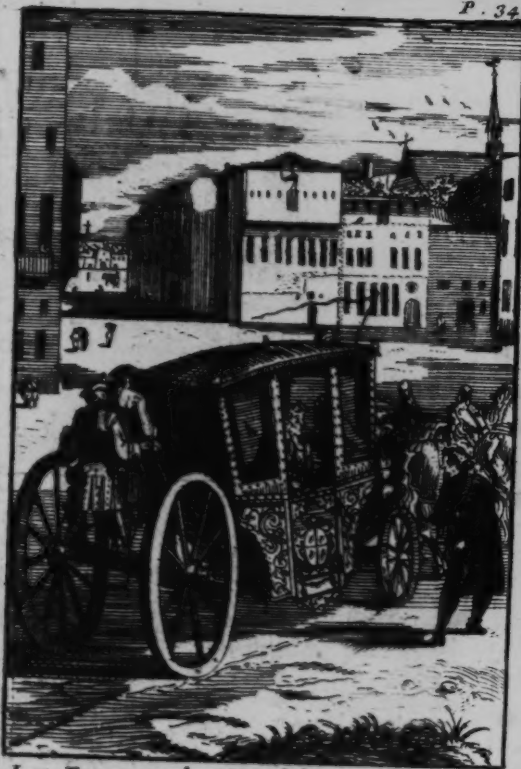
On vint dire en ce moment qu'on avoit servi le dîner. On se mit à table où l'on parla de choses indifférentes , qui ne laissèrent pas de faire beaucoup de plaisir à toute la compagnie. On n'eut pas plutôt achevé de dîner que le Prince qui brûloit d'impatience de voir la Citadelle , pria le Gouverneur de vouloir bien l'y conduire. Ils monterent aussi-tôt en Carrosse : L'Ecuyer du Prince , & moi en fîmes de même ; son Altesse m'ayant commandé de me trouver toujours auprès de sa personne , lorsqu'elle iroit faire de semblables visites ; afin de faire des remarques

sur toutes les choses qui seroient dignes de son estime & de sa curiosité.



Les Evêques de Naudely vont toujours à pied , ainsi que faisoient les Apôtres.

Comme nous fûmes arrivez à moitié chemin , le Gouverneur apperçût l'Evêque de Mérinde , qui alloit à pied , sans même avoir un simple valet après lui , le Gouverneur mit aussi-tôt la tête à la portiere du Carosse , & lui fit une très-profonde révérence. Le Prince lui demanda à l'instant qui étoit ce Prêtre pour qui il témoignoit avoir tant de considération. C'est bien plus qu'un Prêtre , lui répondit le Gouverneur. C'est notre Evêque , ou pour mieux dire , c'est un Saint. Comment votre Evêque ? S'écria le Prince , est-ce que les Evêques vont



*Les Eveques de Naudely vont toujours
a pied, ainsi que faisoient les apotres.*



du Prince de Montberaud. 35

vont à pied ? je crois que vous n'y pensez pas. Je vois bien, Monseigneur, lui dit le Gouverneur, que vos yeux ne sont point accoutumés à voir les Evêques mener une vie obscure, & vivre dans la simplicité que vous remarquez dans celui-ci : mais ils pourront s'y accoutumer en ce Pays. Vous n'y verrez jamais un Evêque aller en Carosse, leur voiture la plus considérable, c'est celle d'un petit cheval, qu'ils entretiennent chez eux, & qui leur sert pour aller visiter les Paroisses de leur Diocèse. Ils ne demeurent dans la Ville Episcopale, qu'autant de tems que leur présence y est nécessaire : on les trouve dans les Villages, bien plus souvent que dans les Villes. Ce seroit une espece de miracle que de les trouver autre part que dans leur Diocèse.

Tout ce que vous m'apprenez-là, dit le Prince, me donne une grande idée de la Sainteté de vos Prélats. Mais pour revenir à votre Evêque, d'où vient qu'il n'a pas le soin de se donner un meilleur habit que celui qu'il a : Il est si
usé

36 *Relation du Voyage*

usé qu'on a été obligé d'y appliquer une piece dans un endroit ; il y a en cela quelque espece de rusticité , & il me semble qu'un habit aussi pauvre que celui-là avilit la dignité dont il est revêtu.

Je ne voudrois pas , dit le Gouverneur , entreprendre de le justifier en cette occasion , & s'il m'étoit permis de blâmer sa conduite , je ne pourrois , ce me semble , m'empêcher de la blâmer sur ce point ; car je suis persuadé qu'une honnête bienséance , impose une espece d'obligation aux Ministres du Seigneur d'avoir des habits où regne du moins la propreté. Mais nos Evêques se montrent si indifférens là-dessus , qu'ils ignorent bien souvent si l'habit dont ils sont couverts est usé , ou s'il est tout neuf. Bien-loin qu'ils croient avilir leur dignité par cet endroit , ils prétendent , au contraire , que c'est-là couvrir d'un nouvel éclat que d'imiter autant qu'il est en eux , les humiliations & la pauvreté volontaire de Jesus-Christ : fondez sur cette maxime de Saint-Paul :

Abfit

du Prince de Montberaud. 37

*Abſit gloriari niſi in cruce Domini noſtri
Jeſu Chriſti.*

Vos Evêques , dit le Prince , prennent trop à la lettre les maximes que nous ont laiſſé les Apôtres : Nous ſommes dans un ſiècle fort éloigné du leur : il faut vivre comme on vit aujourd'hui , & non de la maniere qu'on vivoit pour lors. La coûtume s'eſt introduite parmi les Evêques d'aller en Carroſſe & d'avoir de grands équipages ; étant , comme ils ſont les Princes de l'Egliſe , ils ne peuvent s'empêcher de ſuivre cette mode , quelque opoſée qu'elle ſoit à leur vocation. Il eſt néceſſaire qu'ils faſſent reſpecter l'Egliſe par un certain faſte qui doit les accompagner par - tout. Sans cela ils s'attireroient le mépris des Peuples ; & au lieu qu'on ne les traite que de Monſeigneur , parce que la magnificence avec laquelle ils paroiffent dans le monde , ne convient , en effet , qu'à de grands Seigneurs ; à peine pourroit - on ſe réſoudre de les apeller Monſieur , s'ils vouloient ſuivre à la lettre les regles
qui

qui leur sont prescrites dans l'Evangile.

Je ne sçai , Monseigneur , dit le Gouverneur , si tout ce que vous dites-là touchant les Evêques n'est qu'une pure raillerie : mais s'il est vrai que vous parliez sérieusement , que leur importe qu'on les traite de Monsieur ou de Monseigneur , puisque leur véritable gloire consiste à suivre en tout les traces de leur divin Maître. Ce n'est pas sans doute , ce faste & cet éclat , dont les Evêques peuvent se parer , qui les fait respecter des peuples : ce sont leurs vertus & leurs rares qualitez qui seules peuvent leur attirer leur estime & leur vénération.

En effet , continua-t'il , qu'on voye passer deux Evêques , dont l'un aura un train magnifique , mais qui n'aura point d'autre mérite que celui qu'il pourra tirer de l'éclat de ses richesses. L'autre au contraire , marchera seul dans les rues , & il ne sera accompagné que de ses rares vertus , qui répandront par-tout un parfum excellent. Lequel pensez-vous , Mon-

du Prince de Montberaud. 39

Monseigneur , de ces deux Evêques qu'on estimera & qu'on respectera le plus : Ce sera , sans doute , l'Evêque qu'on verra aller à pied : tout le monde aura les yeux arrêtés sur lui , on sera charmé de sa vertu , on en parlera avec des transports de joye & d'admiration : on dira de lui , c'est un grand Serviteur de Dieu , c'est un Saint , au lieu qu'on laissera passer l'autre sans même faire semblant de le regarder ; ou si on le regarde , ce ne sera que pour censurer sa conduite. Ce n'est pas ainsi , diront les peuples , que marchaient les Apôtres : ce n'est pas ainsi qu'alloit Jesus-Christ par les ruës de Jerusalem : Il ne fut monté que sur une ânesse , le jour même qu'il choisit pour faire son entrée triomphante dans cette Ville ; Et cet Evêque est traîné tous les jours dans un Carosse avec une magnificence Royale. Quoi donc ? le Serviteur sera-t'il plus grand que le Maître ? les paroles & les exemples du Seigneur ne doivent-ils plus avoir lieu aujourd'hui ? ou bien quelque nouveau Messie nous

nous est-il venu annoncer un Evangile nouveau qui ait entierement détruit le premier ?

Votre raisonnement , interrompit le Prince , est vif & pressant , & je ne sçai par quel artifice on en pourroit éluder la force & la conviction : Car dans le fond cela n'a pas été sans sujet que Jesus-Christ a embrassé une vie pauvre & laborieuse : il l'a fait principalement afin que ceux qu'il avoit choisis , ou qu'il devoit choisir dans la suite des siècles , pour les associer à son Saint Ministère , en remplissent tous les devoirs de la même maniere qu'il les avoit lui-même remplis le premier. *Exemplum dedi Vobis* , dit-il aux Apôtres , & par conséquent aux Evêques qui sont leurs Successeurs. *Ut quemadmodum ego feci , ita & vos faciatis.*

Nos Evêques , reprit le Gouverneur , sont si persuadés qu'ils sont dans une obligation indispensable de suivre de point en point tout ce que Jesus-Christ a recommandé à ses Apôtres ; que peu s'en faut qu'ils ne vivent aussi simplement ,

du Prince de Montberaud. 41

ment , & aulli pauvrement qu'ont vécu ces grands serviteurs de Dieu : car à parler selon la vérité , ils n'ont que du mépris pour toutes les grandeurs de la terre : ils n'ont garde de suivre les maximes du monde , auxquelles ils ont renoncé dès le moment qu'ils sont entrez dans l'Eglise : ils n'en connoissent point d'autres que celles de l'Evangile : c'est pour cette raison qu'ils préfèrent un méchant habit à un bon , & un fort petit repas à un festin magnifique. Toutes leurs pensées , tous leurs desirs , n'ont pour objet qu'une éternité bienheureuse. Se sauver , & mettre dans la voye du salut les ames que la Providence leur a confiées : c'est-là où se bornent tous leurs soins & toute leur ambition.

Voilà ce qui s'appelle des Evêques , s'écria le Prince. Ah ! que nous serions heureux si nous en avions de semblables en Europe. Nos Evêques , ajouta-t'il , ne vont pas à pied comme font les vôtres. Ils ont grand soin de se munir d'un très-beau Carosse , dès-le moment

ment qu'ils sont faits Evêques. On ne voit pas assurément des piéces sur leurs habits ; ils croiroient que ce seroit une chose infame pour eux , s'il en paroissoit seulement quelqu'une sur ceux de leurs Laquais , vous m'avez dit , continua t'il , que vos Prélats se trouvent dans les Villages , bien plus souvent que dans les Villes ; & moi je vous dirai que les notres se trouvent à la Cour bien plus souvent que dans leur Diocèse : c'est là où l'on sera assuré de les trouver , si l'on ne sçait point ce qu'ils sont devenus. On peut dire , enfin ; que la Cour est leur véritable élément : ils y sont avec autant de plaisir que les poissons dans l'eau ; par tout ailleurs , ils meurent de tristesse & d'ennui. Quand ils ont une fois mis le pied dans ce lieu de délices , & qu'ils en ont goûté toutes les douceurs , ils s'écrient ; tous transportez de joye : *Bonum est nos hic esse.* Ah ! que le Pays de la Cour est un pays charmant : que le séjour en est agréable ; ou du moins , s'ils ne parlent pas en ces termes , ils font assez connoître
par

par toutes leurs manieres que ce sont là leurs véritables sentimens. Leur passion pour la Cour est si forte & si violente, que si on les en vouloit croire, on y feroit quatre Tabernacles. Pourquoi quatre ? interrompit le Gouverneur, saint Pierre n'en proposa que trois à Jesus-Christ. Je le sçai, répartit le Prince, mais il est à présumer que nos Evêques ne seroient pas si modestes que saint Pierre le parut en cette occasion : ils demanderoient qu'on fit pour eux à la Cour, ce que ce grand Apôtre n'osa pas demander pour lui sur le Mont de Tabor.

Mais quoi, dit le Gouverneur, est-ce que les Princes qui s'en voyent obsédez, ne leur font-ils pas dire de se retirer dans leur Diocèse & de laisser la Cour en partage à ceux qui sont destinez pour y demeurer. Non-seulement, répartit son Altesse, les Princes leur font faire ce compliment, qui sans doute ne leur est pas fort agréable, mais encore ils se donnent quelquefois la peine de le leur faire eux-mêmes. Cependant ils trou-

H vent

Gouverneur, s'écria-t'il alors, vos Evêques tiennent-ils une pareille conduite, & font-ils un semblable usage de leurs richesses. Ils sont trop scrupuleux pour cela, répondit le Gouverneur : ils craindroient que la terre ne s'entr'ouvrit sous leurs pieds, pour les engloutir tous vivans dans l'Enfer. Ils n'ont en tout que mille écus de revenu : il est certain qu'ils n'en dépenient pas le quart, & qu'ils emploient généreusement tout le reste en des usages pieux.

Nous avons, à la vérité, dit le Prince, quelques Prélats en Europe qui font un semblable usage de leurs richesses ; & je puis dire, à leur louange, que leur vertu ne cède en rien à la piété des vôtres : mais il faut avouer qu'ils sont en très-petit nombre, & c'est beaucoup, lorsque parmi soixante ou quatre-vingt, on en trouve deux de ce caractère ; à peine de tous les autres en pourroit-on faire la moitié d'un bon Evêque.

Mais, ajouta-t'il, nos Prélats ne sont pas ceux de qui on a le plus de sujet de se plaindre : Nous
avons

avons des Abbez Commendataires.... Qu'est-ce qu'Abbé Commendataire ? interrompit le Gouverneur , je n'ai jamais ouï parler de ces sortes de gens. Un Abbé Commendataire , répondit le Prince , c'est un homme qui pour l'ordinaire ne rend aucun service à l'Eglise quoiqu'il en tire de très-gros revenus : qui n'a d'autre soin que celui d'avoir une table fine & délicate, d'entretenir un leste équipage , d'être toujours parmi le beau monde ; qui enfin ne s'applique qu'à passer sa vie dans la joye & dans les plaisirs. On ne connoît point ici , dit le Gouverneur , les Abbez Commendataires dont vous parlez : nous n'avons point des gens inutiles dans nos Eglises : Tous nos Ecclésiastiques ont leurs fonctions & leurs emplois dont ils s'acquittent avec beaucoup de fidélité. On n'a garde de leur assigner de gros revenus : on se contente de ne les laisser point manquer d'aucune des nécessitez de la vie , afin que n'étant point distraits par la recherche de ses choses dont ils ne sçauroient se passer ,
ils

48 *Relation du Voyage*

ils puissent s'adonner entièrement aux fonctions qu'ils exercent dans l'Eglise de Jesus-Christ. Ils ne se négligent point, & je puis dire qu'il n'en est aucun qui ne gagne à la sueur de son visage le revenu modique qui lui a été assigné. Les Evêques, aussi-bien que les simples Prêtres, ne se permettent jamais aucun relâche : on les trouve toujours occupés : ils instruisent les Peuples de leur devoirs, ils leur inspirent une forte aversion pour le vice, ils les exhortent à la vertu ; ils leur montrent enfin le chemin du Ciel, en y marchant eux-mêmes les premiers.

Ayant de si excellens Pasteurs : je ne suis plus surpris, dit le Prince de voir que la dévotion & la piété aient jetté de si profondes racines dans ce Pays : car, ajouta-t'il, je sçai que les Peuples sont pieux, lorsque ceux qui les conduisent ont eux-mêmes de la piété : leur vie est ordinairement conforme aux soins qu'on prend de leur conduite, & sur-tout aux exemples qu'on expose à leurs yeux.

yeux. Mais ce que je ne puis comprendre c'est devoir que tous vos Prélats soient également remplis de vertu & de probité. Il me semble que dans un si grand nombre il pourroit s'en trouver quelques-uns qui n'auroient pas ce zèle, cette ferveur, & ce desintéressement qu'on admire en eux : d'où vient dont que sans avoir aucun défaut, ils ont, les uns & les autres, toutes sortes de perfections & de belles qualitez.

Cela ne doit pas vous surprendre, répondit le Gouverneur, car comme on ne peut en ce Pays parvenir à la dignité Episcopale, qu'après avoir montré par mille actions glorieuses qu'on en est très-digne ; & que malgré tout cela on est encore obligé de subir un examen, le plus rigoureux que l'on puisse imaginer ; il ne peut point se faire autrement que tous les Ecclésiastiques qu'on choisit pour être Evêques, ne soient douez de grandes qualitez & de grandes vertus ; & qu'ils ne soient même les plus honnêtes gens, &
les

vent toujours mille prétextes pour ne pas s'en éloigner : on ne sçau-
roit les en arracher : ils y établis-
sent leur demeure , au préjudice
de leur devoir & de leur conscien-
ce , & au grand desavantage de
leur troupeau , qui se voit , par
leur négligence , tous les jours ex-
posé à la merci des loups.

Cet attachement , interrompit
le Gouverneur , que vos Prélats
ont pour les grandeurs de la ter-
re , me paroît bien criminel ; & je
suis surpris , qu'ayant renoncé au
monde , & à toutes ses vanitez ,
ainsi qu'ils ont dû le faire , lors-
qu'ils se sont consacrez au service
de Dieu , ils puissent conserver un
amour si violent pour toutes ces
choses , auxquelles même il ne leur
est plus permis de penser. Vous
croyez donc , dit le Prince , qu'ils
renoncent au monde en prenant
le parti de l'Eglise : vous devez
être persuadé , au contraire , qu'ils
n'embrassent l'Eglise que pour
avoir un plus grand commerce
avec le monde. La plupart , qui
sont des Cadets de Maison , y fe-
roient , malgré toute leur Nobles-
se ,

se, une fort triste figure ; au lieu qu'ayant attrapé un bon Evêché, ils y paroissent avec beaucoup de faste & d'éclat : car on peut dire que nos Prélats sont de grands Seigneurs : ils sont plus riches eux seuls que tout le reste du Clergé. Il y a vingt mille Livres de revenu attaché aux moindres Evêchez : les médiocres valent trente à quarante mille Livres de rente. A tout cela on joint d'autres bénéfices qui en valent autant. Nos Evêques, enfin ont de grandes richesses : mais on ne voit pas pour cela qu'ils fassent de grandes aumônes. Il y en a qui ont jusques à cent mille écus de biens d'Eglise, sans qu'ils puissent dire au bout de l'an qu'ils en ont ménagé cinq sols pour en faire des charitez. A quoi donc, dit le Gouverneur, peuvent-ils employer de si grandes richesses ? A quoi, répondit le Prince, à entretenir une table splendide durant le cours de l'Année, à nourrir une multitude de Chiens, à avoir un grand nombre de Chevaux, permettez-moi de passer le reste sous silence. Hé bien, Monsieur le

les plus gens de bien de tout le Clergé.

Je conçois fort bien maintenant , dit le Prince , que les Evêchez ne se donnant dans ce Royaume , qu'à ceux d'entre les Ecclésiastiques qui sont les plus dignes d'en remplir toutes les fonctions , il ne peut y avoir que d'excellens Prélats : Et je m'aperçois aisément qu'on n'en verroit point d'autres en Europe si on avoit soin de faire passer ceux qu'on choisit par le même examen , & par les mêmes épreuves , & si enfin on n'accordoit ces dignitez , qu'à ceux d'entre les Ecclésiastiques qui se trouvoient les plus dignes de les occuper. Mais , ajouta t'il , on n'y regarde pas de si près. On confère ordinairement les premières dignitez de l'Eglise , non pas aux plus dignes , mais à ceux qui ont le plus d'accès auprès du Souverain. Il s'ensuit de-là , que bien-loin que tous nos Evêques soient semblables aux vôtres , on peut assurer que plusieurs n'ont en vûë que leurs intérêts temporels , leur élé-
vation

du Prince de Montberaud. SI
vation, leurs plaints, & toutes
les autres choses qui sont capables
de flâter leur sensualité & leur or-
gueil.

Le Prince, qui commençoit à
s'échauffer sur cette matiere, eut
continué à parler de tous les de-
sordres que les richesses ont intro-
duit dans les Eglises de l'Europe ;
si la vûë d'une partie des fortifica-
tions de la Citadelle, qui s'offri-
rent tout-d'un-coup à ses yeux,
ne lui eussent inspiré d'autres pen-
sées & d'autres sentimens : Voilà
qui est d'une grande beauté, s'é-
cria-t'il, tout surpris de ce qu'il
voyoit. Ce bastion, ajouta-t'il,
me paroît être d'une grande def-
fence, on ne scauroit en appro-
cher : la profondeur de ce fossé
semble mettre à couvert tout le
reste de cette place : cette redou-
te est là très-à-propos : voilà un
ouvrage à Corne qui mérite d'être
considéré. Vous croyez peut-
être, Monseigneur, dit le Gou-
verneur en riant, qu'il n'y eut
qu'en Europe où l'on scût forti-
fier les places. Je n'ai point eu
I cette

cette pensée , répartit le Prince ; mais il faut que je vous avouë que je ne m'attendois pas de voir en ce Pays des fortifications aussi régulières que celle que je vois maintenant.

On ne fut pas plutôt entré dans le corps de la place , que le Gouverneur , qui avoit donné ses ordres que toute la garnison fut sous les armes , lorsqu'il y viendroit avec le Prince ; eut la satisfaction de trouver toutes choses dans le meilleur état qu'il eut pu maintenir. Deux Régimens de Turques réglées formoient un petit corps d'Armée , qui sembloient vouloir disputer le terrain aux Cadets de la Place , qui faisoient face à ces deux Régimens. Le Prince admira la bonne mine & la fermeté qui paroissoit dans les uns ; aussi-bien que l'adresse & le bon air qui se faisoit remarquer dans les autres. Le Gouverneur ayant fait signe qu'on fit faire l'exercice à ces deux différens corps , on vit l'un & l'autre au même instant obéir avec tant d'exactitude & de justice

se à tous les Commandemens qui leur étoient faits , que le Prince en fut extrêmement satisfait : ses yeux ne pouvoient se rassasier de tout ce qu'ils voyoient : tantôt ils étoient tournez du côté des deux Régimens , & tantôt ils s'arrêtoient sur les Cadets , dont l'adresse avoit dequoi les charmer. Cette vûe lui causoit tant de plaisir , qu'après que l'exercice fut achevé , il demanda qu'on le fit encore une seconde fois. Mais le Gouverneur lui dit que s'ils s'arrêtoient là trop long-tems , ils ne pourroient pas voir un grand nombre d'autres choses qui peut-être ne lui causeroient pas moins de satisfaction , ni moins de plaisir.

On passa donc à l'Arsenal : on entra d'abord dans un lieu fort spacieux où il y avoit plus de cent quatre-vingt pieces de Canon. La plupart étoient montez sur leurs affûts , & le tout étoit en très bon état. On y voyoit aussi une quantité prodigieuse de Boulets de Canon , de Bombes , de Grenades ; avec toutes les machines & les ins-

trumens dont on peut avoir besoin pour deffendre ou pour attaquer une Place.

Après qu'on eut tout vû & tout considéré, on entra dans une grande Salle, où étoient plus de douze cens Cuirasses, lesquelles étoient si luisantes qu'on eut pu facilement s'y mirer. Il y avoit aussi plus de quatre mille mousquets, sans compter ceux qui étoient en d'autres endroits de la Place. On eut dit qu'ils venoient d'être faits, tant ils étoient entretenus proprement.

Le Prince néanmoins ne laissa pas d'y trouver à redire. A quoi bon, dit-il, une si grande quantité de mousquets, lorsqu'il n'y a qu'environ deux milles hommes dans la garnison. Mais il changea de sentiment lorsque le Gouverneur lui eut dit que toute la garnison n'étoit pas pour lors dans la Place : qu'on avoit fait un détachement de plus de dix-huit cens hommes qui étoient occupez, à deux lieues de-là, aux fortifications d'une autre place ; laquelle,
par

du Prince de Montberaud. 55

par le moyen d'un souterrain , qu'on avoit fait depuis quelques années , auroit une libre communication avec celle-ci. Il ajouta que le reste des mousquets qui étoient dans cette Salle , étoient là comme une pierre d'attente pour s'en servir en cas que la place vint à être assiégée.

On n'attend pas en ce Pays , continua le Gouverneur , que l'Ennemi soit là pour munir une Place de toutes les choses qui lui sont nécessaires pour pouvoir soutenir un long siège : on a soin en tems de paix de se préparer à la guerre ; & de cette maniere on n'est jamais surpris ; les peuples voisins , qui voyent combien on est en état de les recevoir , ou pour mieux dire , de les renvoyer chez eux avec beaucoup de honte & de confusion , n'ont garde de venir troubler le repos que nous goûtons dans cette Isle , depuis plus de trente-cinq ans. Ainsi nous avons toujours la paix , parce que nous sommes toujours en état de faire la guerre , le Prince trouva cette con-

duite fort sage, & fort judicieuse ; & il avoua que s'étoit-là en effet , un moyen infailible pour contenir les Nations Etrangères dans la crainte & dans le respect.

On descendit ensuite , par un degré très-beau & très-commode , dans une espece de cave , où il y avoit une très-grande quantité de barils de poudre La voute en étoit si solide qu'elle étoit à l'épreuve de toutes les bombes qu'on y auroit pâ jetter.

On visita tous les autres endroits de l'Arsenal , qui méritoient le plus d'être considérez. Les yeux du Prince , qui n'avoient point vû ailleurs cet ordre , cette arrangement & cette abondance de toutes sortes de provisions de guerre qui regnoit en ce lieu , se repaïssoient agréablement de tout ce qui s'offroit à leur vûë ; & ils avoient de la peine à s'arracher de ces lieux , où ils avoient beaucoup de satisfaction & de plaisir.

Mais comme il restoit à voir beaucoup d'autres choses , on crût qu'on ne devoit pas s'amuser

ser là plus long-tems. Ainli on passa dans un grand corps de logis où étoient diverses caves & plusieurs greniers qui regorgeoient de toutes sortes de provisions , on visita ensuite les logemens des Officiers : on les trouva très-propres & très-commodes. De là on passa à ceux des Cadets : ils étoient dans trois grands corps de logis , il y en avoit un pour les Cadets , nouvellement arrivez , les deux autres étoient destinez pour les Cadets , qui étoient dans la seconde & troisième année de leurs exercices. Les logemens de chaque corps de logis étoient tous uniformes , mais ceux du second étoient bien plus commodes que ceux du premier , les logemens du troisième étoient pareillement bien mieux meublez & plus commodes que n'étoient ceux du second corps de logis. Le Prince demanda au Gouverneur la raison de cette distinction : il lui répondit qu'il étoit bien juste que les Cadets , qui par les exercices auxquels ils s'apliquoient depuis long-tems , s'étoient acquis beau-

coup de belles qualitez , eussent quelque douceur & quelque prérogative par-dessus les autres , qui n'avoient pas encore eu le loisir de s'élever au même degré de mérite qu'on remarquoit dans les premiers. Le Prince parût fort satisfait de cette réponse , il fit plusieurs autres demandes au Gouverneur touchant les Cadets , auxquelles il satisfit en cette maniere.

On ne reçoit point aucun Cadet qui ne soit pour le moins dans sa dix-huitième année : ils doivent avoir quelque teinture des belles lettres : il faut aussi qu'ils ayent montré beaucoup d'inclination pour la profession des armes qu'ils veulent embrasser ; & c'est sur le certificat de l'Inspecteur pour les mœurs de la Ville d'où ils sont , qu'ils sont reçûs dans ces Académies pour y faire tous leurs exercices.

Ils sont obligez de s'y rendre au premier de Mars de chaque année , qui est le tems auquel les Cadets qui ont achevé leurs exercices vont occuper ailleurs les postes qu'on leur a assignez.

Après

Après qu'il ont été reçûs dans la place , on s'aplique à les examiner de bien près , afin de voir si leur mérite personel , répond au certificat sur lequel ils ont été reçûs , & lorsqu'on ne trouve pas en eux les qualitez requises , pour pouvoir réussir aux succès dans les armes , on les renvoye chez eux , malgré tous les certificats qu'ils ont pû apporter.

Au reste , ils sont d'une sagesse ; & d'une aplication qui va au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Il y a un Inspecteur dans chaque Place , qui est d'une sévérité extraordinaire à leur égard ; il ne leur pardonne rien , il les condamne souvent à un mois de prison pour une faute legere , & si elle est un peu considérable , après avoir porté ses plaintes au Gouverneur , il les chasse honteusement de la Place , sans leur laisser le moindre espoir d'y pouvoir jamais rentrer.

Cette sévérité , poursuit le Gouverneur , a un fondement très-solide : on prévient par-là toute sorte

re de libertinage & de mutineries ,
Personne n'ose faire l'homme d'im-
portance , ni le petit maître. Les
Cadets qui sont naturellement sa-
ges , ne sont point gâtez par le
mauvais exemple de ceux qui ne le
sont pas naturellement , ainsi les
uns & les autres s'acquittent égale-
ment bien de leur devoir. Mais ce
qui les oblige de contribuer de tout
leur pouvoir aux soins qu'on prend
de leur éducation , c'est la crainte
qu'ils ont d'être rejettez dans l'exa-
men qu'ils sont obligez de subir à la
fin de chaque année : ils ont là-
dessus une expérience qui les fait
trembler , ils voyent que ceux que
l'on croyoit les plus sages & les
plus appliquez , peuvent pas
éviter souvent d'être renvoyez :
L'Inspecteur de la Place , tient un
état où leurs noms sont écrits , il
marque à côté de chaque nom les
bonnes & les mauvaises qualitez
de chacun : il ne flatte , & il n'é-
pargne personne : c'est un hom-
me inexorable , il ne consulte que
son devoir : tous les Cadets trem-
blent à la vûe de cet état , qui
s'ouvre

du Prince de Montberaud. 61

s'ouvre à la fin de chaque année ; & c'est sur les remarques qui y ont été faites qu'on décide du sort heureux ou malheureux de chaque Cadet.

Cette conduite me paroît très-judicieuse , interrompit le Prince , & si la même chose étoit observée en France , où j'ai vû de semblables Académies , les Cadets y seroient sans doute , beaucoup plus retenus & plus modérez qu'ils ne sont. Comme on laisse souvent impunies leurs plus grandes desobéissances , ils font gloire de paroître libertins , ils se moquent de ceux qui ne le sont pas , ils ne remplissent que la moitié de leurs exercices , ils méprisent leurs maîtres ; faut-il s'étonner après cela s'ils sortent de ces Académies moins sages & moins habiles qu'ils n'étoient le jour qu'ils y sont entrez. Mais continuez , ajouta t'il , car je prens assurément beaucoup de plaisir à votre récit. Alors le Gouverneur reprit son discours en cette maniere.

On a soin de rassembler dans les
Académies

Académies les plus habiles maîtres qui sont dans tout le Royaume : ils n'ont point d'autre ambition que celle de donner une belle éducation aux Cadets qu'on leur a mis entre les mains. Ils leur montrent la première année à faire des armes , à monter à cheval , & les appliquent à tous les autres exercices qui peuvent rendre les corps agiles & adroits. L'année suivante , on leur enseigne les Mathématiques : on s'étudie sur tout à les rendre habiles dans la Géométrie , & dans les Fortifications. On y joint l'histoire , & l'éloquence : on leur donne de très-belles règles , pour faire dans l'une & dans l'autre de grands progrès en fort peu de tems

On prend un soin tout particulier des Cadets qui sont dans la troisième année de leurs exercices : on leur apprend l'art de faire la Guerre , on leur montre ce qui doit être observé dans les camps , on leur fait remarquer les écueils qu'on a à craindre , la manière de prévenir les surprises des
Ennemis

Ennemis , les ressources qu'il faut avoir pour faire une retraite honorable. On leur montre toutes les démarches qu'il faut faire pour défendre , ou pour assiéger une place : on les instruit de toutes les ruses , qui sont en usage dans la Guerre ; on leur donne un recueil des stratagèmes les plus remarquables dont on s'est servi jusqu'à présent , on n'oublie rien , enfin , pour former en eux toutes les excellentes qualitez qu'on remarque dans les plus grands Capitaines ; & on a la satisfaction de voir que la plupart en ont si bien profité , qu'ils pourroient dans un besoin en donner aux autres des leçons.

J'en suis persuadé , interrompit le Prince ; car tous ces Cadets , étant aussi sages , & aussi appliquez qu'ils le sont , & ayant d'ailleurs de si habiles maîtres , il ne peut pas se faire autrement qu'ils ne deviennent eux-mêmes très-habiles en fort peu de tems. Mais dites moi , je vous prie , continuait-il , ce que l'on fait de ces Cadets après s'être acquis un mérite si éclatant.

Avant

Avant que de décider de leur sort, reprit le Gouverneur, on leur fait subir un examen tres-rigoureux : on examine avec un très-grand soin leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez. On les range en trois Classes : on met dans la premiere ceux qui durant le cours de leurs exercices ont montré le plus de sagesse & d'application, & qui par les soins qu'ils se sont donnez, sont devenus les plus habiles & les plus capables. On met dans la seconde, ceux qui n'ont pas répondu pleinement aux espérances que l'on avoit conçu d'eux, & en qui l'on remarque quelques imperfections mêlées parmi leurs bonnes qualitez. On met enfin dans la troisiéme Classe ceux dont le mérite est obscurci par plusieurs défauts, dont ils n'ont pas sçu se corriger.

On assigne aux Cadets de la premiere Classe des emplois de Lieutenant d'Enseigne, & même de Capitaine, lorsqu'il s'en trouve de vacans dans les Armées ; & lorsque tous les Postes sont remplis, ils

du Prince de Montberaud. 65

ils sont assurez d'avoir les premiers qui viendront à vâquer : ils touchent cependant les apointemens de l'emploi qui leur est promis.

Ceux de la seconde Classe , qui sont appelez douteux , sont envoyez dans les Armées pour y servir en qualité de Cadets. Ils ont la moitié de la paye des Lieutenans ; & après avoir donné des preuves solides de leur capacité & de leur valeur , on leur assigne dans quelque Régiment , l'emploi dont on les trouve les plus capables & qui leur convient le mieux.

A l'égard des Cadets de la troisième Classe on les renvoye chez eux , sans continuer d'en prendre du soin ; mais la plupart prennent le parti d'aller servir dans les Pays étrangers : étant assurez qu'ils y seront parfaitement bien reçûs. En effet , ils ne se sont pas plutôt présentez , qu'on leur donne sur le champ un Brevet de Lieutenant , & souvent même de Capitaine : Ils n'ont qu'à montrer le certificat de

66 *Relation du Voyage*

de leurs exercices , dont ils ont eu soin de se pourvoir avant que de partir d'ici , pour trouver un accueil dans ces Pays le plus favorable qu'ils puissent espérer. Ils reviennent quelques années après glorieux , & triomphans ; tous remplis de mérite & de belles qualitez ; si bien qu'ils effacent souvent celles qu'on remarque dans les Cadets de la premiere Classe , avec qui ils ont fait leurs exercices : car comme ils se sont trouvez dans des Sièges , & dans des Batailles , où ils ont eu mille occasions d'éprouver leur valeur , ils se sont acquis un mérite auquel les autres n'ont pû encore s'élever. On a ici une estime toute particuliere pour eux : on sçait l'importance qu'il y a d'avoir des Officiers qui ayent servi ; on les flatte , on les carresse , & on leur donne dans les Armées le même emploi qu'ils ont exercé dans les Pays étrangers.

Ils méritent bien , dit le Prince , en l'interrompant , qu'on ait cette complaisance pour eux ; je doute fort qu'on puisse trouver ailleurs
de

du Prince de Montberaud. 67

de si bons Officiers. En vérité , ajouta-t'il , je suis charmé de tout ce qui s'observe en ce Pays. Vous aurez raison , Monseigneur , dit le Gouverneur de l'être bien davantage , lorsque vous aurez tout vû & tout examiné de plus près : ce que vous avez vû jusqu'à présent n'est rien en comparaison de ce que vous verrez dans la suite. La justice qui est religieusement observée par tout , le bon ordre dans les Finances , la félicité des Peuples , la sagesse des Loix qui les tiennent toujours dans leur devoir ; tout cela , Monseigneur , aura lieu de vous surprendre agréablement.

Nous nous trouvâmes en ce moment dans l'endroit de la Citadelle , où étoit le souterrain dont le Gouverneur avoit parlé : nous y entrâmes précédés de quatre flambeaux. Ce Souterrain étoit assez large & assez profond , afin qu'une charette chargée de foin ou de paille y pût passer commodement. Il étoit soutenu par deux murailles à chaux & à sable , qui en s'é-

K levant

levant formoient une voute très-solide. Voilà un ouvrage , dit le Gouverneur , qui rend cette Place imprenable ; car supposé qu'elle fut assiégée , on pourroit faire passer par cet endroit toutes les munitions de guerre & de bouche , & généralement tous les autres secours dont elle pourroit avoir besoin , sans que les Ennemis y pussent apporter le moindre empêchement.

Ce Souterrain , ajouta-t'il , va répondre à une petite Place qui est à deux lieues d'ici , & à laquelle il y a quatre mille hommes qui travaillent actuellement. Dès qu'elle sera achevée de fortifier , celle-ci , aussi-bien que celle-là seront également imprenables ; ou du moins , il faudroit que les Ennemis se presentassent avec deux Armées , pour les assiéger toutes deux en un même-tems ; sans cela ils n'en sçauroient jamais prendre aucune ; parce que celle qui ne seroit point assiégée , ayant la liberté d'envoyer toute sorte de secours à celle qui le seroit , on rendroit par là vains.

&

& inutiles tous les efforts que pourroient faire les ennemis.

C'est pour cette raison , ajouta-t'il , qu'on a formé le dessein de continuer ce Souterrain jusqu'à la Ville de Sitas , qui est à trois lieues de cette seconde Place , & à cinq lieues de celle-ci. La Ville est assez considérable , & mérite bien que l'on fasse cette dépense : elle est déjà assez bien fortifiée & ce Souterrain achevera de la fortifier.

Vos Souterrains , interrompit le Prince , me paroissent assez importants ; mais d'un autre côté , je remarque qu'ils doivent être d'une terrible dépense. Elle n'est pas si grande , répartit le Gouverneur , que vous pourriez bien vous l'imaginer. On use de beaucoup d'économie dans tous les ouvrages publics qu'on fait faire en ce Pays ; vous pourrez juger combien cette économie est grande , lorsque vous sçavez qu'il n'a fallu déboursier qu'environ huit cens mille livres , pour mettre ce Souterrain dans la perfection où l'on le voit présentement. Je crois , Monsieur le Gouverneur ,

verneur , dit le Prince , que vous n'y pensez pas. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il a déjà fallu cette somme pour l'Entrepreneur ? Encore ne sçai-je pas s'il s'en sera contenté. Aucun ouvrage public , réparti le Gouverneur , ne se donne jamais ici à des Entrepreneurs : ces sortes de gens ne trouvent rien à gagner dans cette Isle , on se sert à leur place des plus habiles Architectes du Royaume , auxquels on donne des apointemens fixes , pour conduire ces sortes d'ouvrages , & les élever à leur dernière perfection.

Je ne me rends pas encore , repliqua le Prince , je soutiens que la chaux qui a été employée dans ce Sou terrain doit seule avoir plus coûté , que ce à quoi vous faites monter tout l'ouvrage. Je conviens , dit le Gouverneur , que si elle avoit été achetée de la manière que la chaux s'achete ordinairement , elle auroit coûté des sommes immenses ; mais on l'a eue à bien meilleur marché , parce que l'on s'y est pris d'une autre manière.

On

On a en ce Pays plusieurs ressources pour faire à très-peu de frais les ouvrages publics : car comme on y condamne presque tous les malfaïcteurs de même qu'une bonne partie de ceux qui sont tombez dans quelque faute considérable , nous avons un très-grand nombre d'ouvriers , qui étant obligez pour la plûpart de se nourrir à leurs dépens , ne content absolument rien à l'Etat. D'ailleurs , on employe toujours à ses ouvrages une bonne partie des Troupes de l'Armée ; parmi lesquelles il se trouve des Charpentiers , des Massons , des Tailleurs de Pierres , qu'on fait travailler chacun à son métier , ici on place deux cens hommes pour arracher les Pierres dont on peut avoir besoin : on en voit un pareil nombre dans un autre endroit , qui sont occupez à faire de la chaux : ceux-ci coupent du bois dans quelque Forêt voisine , ceux-là le transportent dans les lieux où il doit être employé : les uns travaillent à la Terre , les autres font la Massonnerie ; chacun , enfin s'occupe à la fonction

fonction à laquelle on l'a destiné. Les Officiers qui les commandent ont toujours l'œil sur eux, ils ne leur permettent d'autre relâche, que celui dont ils ont besoin pour ne pas succomber sous le poids du travail ; & de cette manière nous faisons tous nos ouvrages à très-peu de frais, & en très-peu de tems. Ils sont bien-tot finis, ajouta-t'il, parce qu'on y employe jusqu'à dix, & même jusqu'à quinze mille hommes, qui étant depuis long-tems endurcis aux fatigues du travail, se roidissent contre toutes les difficultez qui peuvent se présenter : ils abattent des rochers, ils aplanissent des Montagnes ; tout cède enfin à la force, & à la vigueur de leurs bras. Ces ouvrages ne coutent presque rien à faire, parce qu'on n'est obligé qu'à une augmentation de solde que les Troupes employent pour se bien nourrir, afin qu'ils puissent résister plus facilement à la durée & à la violence du travail.

De la manière que vous vous y prenez, dit le Prince, je m'aperçois

sois que vos Ouvrages publics, bien loin d'être nuisibles à l'Etat, ne peuvent lui être que très-avantageux. Car outre les avantages particuliers que vous en retirez, vous purgez par-là vos Villes de tous les vagabons & de tous les fainéans qui y pourroient causer quelque desordre ; & vous leur apprenez ainsi à gagner leur vie à la sueur de leur front. Mais ce qui est encore bien plus important, c'est qu'employant vos Troupes réglées dans vos Ouvrages publics, vous les tenez toujours en haleine, vous rendez vos Soldats forts & robustes, vous en faites enfin des hommes infatigables ; & après les avoir ainsi accoutumés à toutes les incommodités qu'ils auroient à souffrir pendant une longue guerre, vous avez lieu d'en attendre des services très-considérables dans la première que vous aurez à soutenir.

Ce sont aussi-là, dit le Gouverneur, les principales vûes qu'on a en ce Pays dans tous les Ouvrages qu'on y entreprend : Et quand

quand il n'en devoit point revenir aucun autre avantage , on ne laisseroit pas pour celui-là seul , de faire travailler tous les jours à quelques Ouvrages Publics. Telle étoit autrefois la Politique des Egyptiens , qui pour empêcher les peuples de s'enfoncer dans la mollesse & dans l'oïssiveté firent élever ces superbes Pyramides , qui ont été mises au nombre des sept merveilles du monde , & dont quelques restes qui se voyent encore aujourd'hui font la surprise & l'admiration des Voyageurs.

Le Gouverneur changeant tout-d'un-coup de discours , dit à son Altesse que les Greniers Publics n'étant pas fort éloignés du lieu où nous étions pour lors , elle se trouveroit peut-être disposée à les aller visiter. Le Prince lui ayant témoigné qu'il seroit , en effet , bien aise de les voir , nous nous y rendîmes sur le champ ; & nous découvrîmes bien-tôt après un bâtiment fort ample & fort spacieux , dont la simple vûe nous causa beaucoup de plaisir. Le Directeur de
ses

du Prince de Montberaud. 75

ses greniers étant venu joindre son Altesse , il eut l'honneur de lui faire voir tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus remarquable dans cet endroit.

Nous allâmes ensuite visiter les greniers : une voute très-solide les met à couvert contre toutes les incendies qui pourroient arriver : Ils sont boisez fort proprement ; on a crû devoir faire cette dépense , afin que les grains , s'y pouvant conserver secs & sans contracter aucune humidité , ils ne viennent jamais à se pourrir & à se gâter.

Comme nous étions au tems de la moisson , une partie des greniers étoient vuides , & les autres étoient encore pleins. Ceux qui étoient vuides devoient être remplis de Bleds nouveaux qu'on alloit recueillir ; & ceux qui étoient pleins devoient être distribuez dans l'année où nous étions pour lors ; si bien que les greniers sont suffisans pour fournir pendant deux années à toute la Ville , tous les grains dont elle pourroit avoir besoin.

L

Son

Son Altesse ayant prié le Directeur de lui dire de quelle maniere se faisoit la Recette & la distribution de tous ces grains , & de lui apprendre généralement toutes les autres choses qui pouvoient y avoir du rapport ; cet Officier satisfait avec beaucoup d'empressement à la curiosité du Prince , & il parla en ces termes.

Dans toutes les Villes du Royaume , il y a des greniers publics , semblables à ceux-ci ; & dans tous les greniers , il y a un Directeur , un Contrôleur , un Trésorier , & un Commis à la Recette & à la distribution des grains. Ils sont Nobles les uns & les autres : les Emplois de l'Erat , de quelque Nature qu'ils puissent être , ne se donnant ici jamais qu'à des personnes qui ont acquis le titre de Noblesse ; Et ce Titre ne leur est donné qu'après un examen très-sûr que l'on a fait de leur vie & de leurs mœurs. Outre les quatre Officiers , on employe à ces greniers publics tous les ouvriers & autres gens de journée dont on peut avoir besoin ,
soit

soit pour mesurer les Bleds qui en sortent ou qui y peuvent entrer , soit pour les ranger dans les greniers , & en prendre toutes sortes d'autres soins.

Tous les Habitans sont obligez de venir prendre dans les greniers publics les grains qui leur sont nécessaires ; & ils y doivent apporter ceux qu'ils ont à vendre , dont on leur paye aussi-tôt le prix ; sans qu'il soit permis à personne de vendre ni d'acheter ses grains autre part. De cette maniere les Bleds sont toujours ici à un prix très-raisonnable ; puisqu'en effet , le Cétier pèsant deux cens , n'y vaut jamais que quatre livres. Et ce qui n'est pas moins important , c'est que le Royaume se trouve toujours dans une heureuse abondance , sans craindre qu'il puisse jamais tomber dans aucune disette : Car supposé que la récolte vint à manquer pendant quelques années , comme on auroit encore des Bleds pour cette année-là, on pourroit attendre sans beaucoup d'impatience ceux de la récolte prochaine : sans

L 2 compter

compter qu'on auroit tout le loisir nécessaire pour aller chercher dans les Pays étrangers les grains dont on croiroit avoir besoin.

Il n'en seroit pas de même , si abandonnant le soin de ces greniers publics , on donnoit la liberté à chacun de vendre & d'acheter ses denrées de la maniere qu'il l'entendrait : Il n'est point d'année ni même de saison , qui n'aportât quelque changement dans la valeur du grain : Ils seroient à un prix fort modique deux mois après la Moisson , pendant laquelle les Marchands de Bled feroient leurs achats , & on les verroit , au contraire , à un prix exorbitant sur l'arrière saison , qui est le tems auquel les particuliers qui ont déjà consumé leurs provisions sont obligés , pour se nourrir eux & leur famille de venir acheter leurs Bleds. Il pourroit même arriver que non-seulement les grains seroient à un très-haut prix , mais même qu'on n'en pourroit point trouver pour de l'argent. C'est là des inconvéniens qui pourroient avoir des suites

du Prince de Montberaud. 79

suites très-fâcheuses, & dont les Peuples sont à convertir par le moyen de nos greniers publics.

L'ordre qui s'observe dans la distribution & dans la recette des Bleds qu'on vient acheter ou vendre dans ces greniers, a été très-sagement établi, & il donne à tout le monde de grandes facilités. Lorsque quelque particulier y vient acheter du Bled il s'adresse au Contrôleur, lequel marque aussitôt sur son Registre le Bled qu'il veut avoir, & il lui donne un billet où est exprimé cette même quantité. Ce particulier va ensuite trouver le Trésorier, à qui il est obligé de remettre la somme à quoi monte le Bled qu'il veut acheter; Et après que le Trésorier a écrit ces mots sur le billet : *J'en ai reçu le prix*, il va trouver le Commis à la distribution, lequel en échange du billet que ce particulier lui remet entre les mains, lui fait délivrer sur le champ la quantité du Bled dont il y est fait mention.

On observe à peu près les mêmes formalités lorsque les particuliers

L 3 viennent

viennent vendre leurs Bleds dans nos greniers publics : Et c'est ainsi que le Trésorier , & le Commis chargé de la Recette & de la Distribution des grains : peuvent rendre leurs comptes , sans qu'il puisse jamais y avoir la moindre différence ; & s'il s'y en trouvoit quelque une , on n'auroit pour la découvrir qu'à jeter les yeux sur les Registres du Contrôleur . où sont marquez très-exactement tous les grains qui sont entrez dans ces greniers , de même que ceux qui en sont sortis. On découvreroit fort aisément par le même moyen toutes les malversations qui se pourroient faire entre ces deux premiers Officiers.

Au reste , le Bled qui entre dans les greniers ne se paye qu'à raison de trois livres dix sols le Cétier ; soit qu'on l'apporte au commencement , ou au milieu de l'année : soit que la récolte ait été bonne ou qu'elle ait manqué. Les dix sols de profit qui se trouve sur chaque Cétier de Bled , par rapport à ce qu'on le vend dans les greniers ,

du Prince de Montberaud. 81
niers , servent tant pour rempla-
cer le déchet qui arrive dans les
Bleds , que pour payer les apoin-
temens & les gages des Officiers ,
& autres personnes qui y sont em-
ployez ; Et enfin , pour subvenir à
toutes les réparations & autres dé-
penses nécessaires qu'il convient
faire toutes les années au sujet de
ces greniers. Il faut même user en
cela d'une grande économie ; &
quelque bon ménager qu'on puisse
être , il se trouve qu'on n'a rien de
reste au bout de l'an.

Après que le Directeur eut ache-
vé de parler : vos greniers publics ,
lui dit le Prince , peuvent à la véri-
té être fort utiles en bien des occa-
sions ; mais dans le fond je trouve
qu'ils sont encore beaucoup plus
nuisibles , qu'ils ne sont avanta-
geux. Tout en iroit bien mieux si
on laissoit la liberté à chacun de
vendre & d'acheter ses grains de la
maniere qu'il croiroit la plus pro-
pre à ses intérêts. Quel tord , par
exemple , ne fait-on pas à un Gen-
tilhomme , qui n'ayant d'autre re-
venu que les Bleds qu'il retire d'u-

ne terre qu'il fait cultiver , est obligé de les donner presque pour rien. Ne coupe-t'on pas pareillement la gorge à un pauvre Payſan , qui ayant à vendre cent Cétiers de Bled pourroit en avoir sept à huit livres de chacun , lorsque ne lui étant pas permis de les vendre ailleurs part que dans les Greniers publics , on ne les lui paye qu'à raison de trois livres dix sols le Cétier. Or je soutiens qu'en les vendant à ce prix-là : il n'en peut pas même retirer dequoi payer ses Tailles ; & ainsi le voilà malheureux , lui & tous ceux qui sont de sa profession.

Il seroit bien difficile , repliqua le Directeur , de trouver quelque établissement , qui sans être nuisible à personne , fut également avantageux à tout le monde. Cependant on ne doit pas laisser de passer outre , lorsqu'étant utile à une infinité de gens , il n'y a que quelques particuliers qui en souffrent ; puisque la Justice & le bon ordre demandent qu'on procure plutôt le bien de ceux-ci , que de ceux-là ,

du Prince de Montberaud. 81

ceux-là ; & qu'on ait plus d'égard à l'intérêt public qu'à celui de quelques particuliers. Cependant il est certain que pour un particulier à qui les greniers peuvent faire quelque tort , il y en a dix mille qui en tirent de grands secours. Je dirai bien davantage , c'est qu'il n'y a personne , qui bien-loin d'en être incommodé , n'en reçoive beaucoup de soulagement. Car pour ce qui est des Gentilhommes , & de ceux qui ont du bien en fonds ; comme il ne leur est point permis dans cette Isle de posséder tout au plus que deux fois autant de terre qu'il leur en faut pour avoir toutes leurs provisions ; il s'ensuit qu'ils ne pourroient pas tirer un grand profit des Bleds qu'ils auroient à vendre , quand même en les vendant ailleurs ils en auroient le double de ce qu'on leur en donne dans nos greniers. Et comme il y a des tems pendant lesquels ils sont dans l'obligation d'acheter des Bleds pour leur usage , bien-loin qu'ils en aient à vendre ; nos greniers publics leur sont alors beaucoup plus avantageux.

84 *Relation du Voyage*

geux, qu'ils n'ont pâ leur être nuisibles autrefois.

Pour ce qui est des Payfans, on ne peut pas dire qu'ils ayent sujet de se plaindre : il y a peu de gens de leur caractère qui soient aussi heureux qu'ils le sont. Quoiqu'ils ne puissent vendre leurs Bleds qu'à un prix très-modique, ils ne laissent pas pour cela d'être fort à leur aise. S'ils souffrent quelque chose par cet endroit, on les dédommage avantageusement par un autre : on a pour eux des égards, qui ont de quoi leur faire presser leur condition. La Taille qu'ils sont obligez à payer ne leur est pas fort à charge, puisqu'ils en sont quittes en donnant chaque année la dixième partie des Bleds qu'ils ont recueilli. Il y a un Collecteur dans chaque Village qui a soin de les ramasser ; & à mesure qu'il les reçoit chez lui, il les fait porter dans la Ville la plus prochaine, où sont les greniers du Roi ; dans lesquels les Bleds se vendent sur le même pied qu'on les vend dans les greniers publics. Je dirai en passant, qu'afin

du Prince de Montberaid. 85

qu'afin que les deniers de la Majesté ne soient pas retardez , on commence par débiter les Bleds qui sont dans ses greniers ; Et pendant tout ce tems-là les greniers publics demeurent fermez. De cette maniere le Roi est plutôt payé de sa Taille , que si on la levoit en argent , ainsi que cela se pratique par tout ailleurs.

Je reviens maintenant à nos Payfans. S'il arrive que quelque grêle ; ou quelque autre accident ait emporté leur récolte ; bien-loin alors d'être obligez de payer quelque taille , ils ont la facilité de pouvoir aller prendre dans les greniers du Roi , les Bleds dont ils ont besoin pour semer leurs terres , & même on leur fournit tout ce qui leur est nécessaire pour se nourrir durant le long de l'année , lorsque les dommages qu'ils ont souffert ont été fort grands : Et cela sans qu'il soient tenus de rendre dans un autre tems ce qu'on leur a fourni dans leurs besoins. On veut bien avoir toutes ces complaisances pour eux , afin qu'étant toujours fort à leur

86 *Relation du Voyage*

leur aise , ils soient en état de faire fleurir l'Agriculture : n'ignorant pas que c'est de cette source qu'il découle toutes les commodités de la vie.

A ce compte-là , dit le Prince , vos Payfans ne doivent pas se mettre fort en peine de vendre bien cherement leurs denrées , & je m'aperçois maintenant que vos greniers publics ne leur sont pas aussi disadvantageux , que je l'avois crû d'abord. Tous ceux qui possèdent du bien en fonds n'en doivent pas recevoir non plus un grand préjudice , par toutes les raisons que vous en avez rapportées : Mais enfin , vous ne sçauriez disconvenir qu'ils ne soient du moins fort nuisibles à plusieurs particuliers qui se rendroient fort volontiers Marchands de Bled , si on vouloit leur permettre ; de même qu'à un très-grand nombre de Voituriers & de gens de journée , & autres personnes à qui le Commerce des Bleds donneroit de l'occupation.

Ces derniers , repliqua le Directeur ne laissent pas pour cela de trouver

du Prince de Montberaud. 87

trouver à gagner leur vie , de même que celle de leurs femmes & de leurs enfans. Nos greniers publics donnant à plusieurs d'entr'eux les mêmes occupations que leur donneroient les Marchands de Bleds s'il y en avoit d'établis. Que si nos greniers occupent moins de personnes , c'est cela même qui en fait connoître l'utilité ; puisque nous engageant à de moindres dépenses , nous pouvons vendre nos grains à un plus juste prix : & ainsi ces sortes de gens sont les premiers à se ressentir des avantages qui sont attachez à nos greniers publics ; puisqu'à leur occasion : ils achètent le pain qu'ils mangent , à beaucoup meilleur marché ; & qu'ils ne laissent pas pour cela de trouver à s'occuper ailleurs aussi utilement qu'ils pourroient faire auprès des Marchands de Bleds : personne ne demeurant oisif dans cet Isle faute d'y trouver de l'occupation.

Je dirai à peu près la même chose de ceux qui sans nos greniers publics , auroient pû être Marchands de Bleds : puisqu'ils ont , sans doute ,

te , embrassé quelque autre profession qui ne leur a pas été moins avantageuse ; & que le profit qu'ils auroient pû faire dans le commerce des Bleds , ils le font actuellement dans un autre.

Je commence , dit le Prince , à avoir , à l'égard de vos greniers , des sentimens bien différens de ceux que j'en avois au commencement , & bien-loin de les blâmer , je me sens très-disposé à leur donner toute mon estime & toute mon approbation. Je la leur aurois déjà donnée fort volontiers , si je croyois qu'ils pussent être aussi favorables aux pauvres qu'ils le sont aux riches ; mais je ne vois pas que cela puisse être ainsi : car comme les pauvres n'ont pas pour l'ordinaire de l'argent , & qu'on ne voudroit pas sans cela leur fournir des Bleds , il est vrai de dire que vos greniers publics ne peuvent leur être que très-désavantageux ; & ce seroit un grand bonheur pour eux qu'ils n'eussent jamais été établis. En effet , si à la place de ces greniers , il y avoit des marchez , où les Bleds

le

se vendissent publiquement : ils pourroient espérer qu'étant connus de quelques Marchands , ils trouveroient auprès de lui tous les Bleds qui leur seroient nécessaires , & qu'ils ne sçauroient avoir dans vos greniers publics qu'avec de l'argent. Ainsi il est vrai qu'ils les exposent tous les jours à la malheureuse nécessité de mourir de faim.

Personne dans l'Isle de Naudely , repartit le Directeur , ne se trouve jamais réduit à cette fâcheuse extrémité. Nous avons ici très-peu de pauvres , & lorsqu'on en découvre quelqu'un , on lui donne aussitôt tous les secours qu'il pourroit lui-même désirer. Lorsque quelque Artisan tombe malade , ou que quelque autre accident l'empêche de gagner sa vie , non-seulement il est assisté dans ses besoins de tous ses voisins & de tous ses amis ; mais le Protecteur des pauvres , après s'être instruit de la disgrâce qui lui est arrivée , lui donne les moyens de se relever de sa misère , & ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis dans son premier état.

état. S'il s'aperçoit qu'il ait de la peine à avoir du pain , il lui donne un billet pour aller prendre dans les greniers des pauvres honteux tout le Bled qui lui est nécessaire jusques à son entier rétablissement. On a la même charité pour toutes les pauvres familles qui n'ont pas dequoi acheter leurs Bleds dans les greniers publics : ainsi on ne peut pas dire que ses sortes de greniers leur fassent le moindre tort.

Au reste , les greniers des Pauvres honteux ont été fondez , & s'entretiennent encore actuellement des largesses de plusieurs personnes pieuses , qui donnent toutes les années diverses sommes pour acheter les Bleds qui doivent servir à la subsistance des pauvres ; & eux-mêmes lorsqu'ils commencent à être à leur aise, fort reconnoissans de tous les secours qu'ils en ont reçus autrefois , contribuent autant qu'il leur est possible , à l'entretien de ces mêmes greniers , qui pendant leurs nécessitez leurs ont été si avantageux.

Je n'ai plus rien à dire contre
vos

du Prince de Montberaud. 91

vos greniers , dit alors le Prince , j'en connois en ce moment , aussi bien que vous l'importance & l'utilité : je ne vois rien qui soit mieux ordonné , ni plus sagement établi ; ni rien , en même-tems , qui puisse être plus avantageux à l'Etat : Mais dites-moi , je vous prie , y a-t'il long tems que tous ces beaux établissemens ont été faits ; qui est celui qui en a été l'auteur ? qu'est-ce enfin qu'on a fait pour les élever à la perfection où l'on les voit aujourd'hui ? Ne me cachez rien là-dessus , je serai ravi d'en être pleinement instruit.

Il y a près de quarante ans , dit alors le Directeur , qu'on commença à jeter dans cette Isle les fondemens de tous ces greniers ; & c'est par les soins de notre premier Ministre qu'ils ont été établis. Il regarda l'établissement des greniers du Roi , comme un moyen infailible pour faire fleurir l'Agriculture dans le Royaume : les suites ont fait voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Les terres , en effet , depuis ce tems-là ont été très-bien culti-

M vées ,

vées , & chacun s'est appliqué à les faire valoir : les Payfans se trouvant fort à leur aise par la facilité qu'on leur a donné de payer leur Taille , dont ils n'ont presque reçu aucune incommodité , ne se sont pas bornez à la seule culture des terres : ils ont nourri non-seulement des troupeaux de bœufs & de moutons , mais encore toutes sortes d'autres animaux Domestiques , & ont ainsi introduit dans le Royaume une heureuse abondance de toutes les choses qui sont nécessaires à la vie : si bien que non-seulement nous pouvons aujourd'hui nous passer de nos voisins , mais même nous avons plusieurs choses dont ils ne sçauroient se passer eux-mêmes , & qu'ils viennent nous acheter bien chèrement ici.

Ce sage ministre connoissant de quelle importance seroient tous ces greniers , ne se donna ni repos ni relâche qu'ils ne fussent entièrement achevez. Il fit comprendre au Roi que la disette étant un des fléaux le plus redoutable que les peuples eussent à craindre , il y alloit

Soit également de son intérêt & de sa gloire de mettre leur esprit en repos de ce côté-là. Qu'il lui seroit très-facile d'entretenir toujours une heureuse abondance dans ses Etats, en établissant dans toutes les Villes des greniers publics, où l'on pourroit dans la suite renfermer des provisions pour deux ou trois ans. Il lui représenta les grands avantages qu'il en retireroit lui-même ; sans compter que c'étoit-là l'endroit le plus propre pour se rendre maître du cœur & de l'affection de tous ses Sujets.

Le Roi lui dit qu'il donnoit avec joye son consentement à tout ce qu'il jugeroit à propos d'ordonner là-dessus : tenant, par avance, pour bien fait, tout ce qu'il pourroit faire en cette occasion ; comme étant très-assuré que son zèle & sa sagesse, dont il lui avoit déjà donné des preuves très-éclatantes, ne lui laisseroit rien entreprendre qui ne tournât à la gloire & à l'avantage de l'Etat.

Notre premier Ministre, ayant eu ainsi le consentement du Roi,

M a fit

fit travailler aussi-tôt à la construction de plusieurs greniers , où il fit porter tout ce qu'on peut ramasser de Bleds , dont il paya le prix des deniers de sa Majesté ; & poursuivant son dessein avec la même chaleur , ceux-là non-seulement vinrent à se remplir , mais même il eut la satisfaction de voir de semblables greniers presque dans toutes les Villes du Royaume , où il se trouva en moins de dix ans pour plus d'une année & demie de provisions.

Il n'est pas bien difficile de remarquer , dit le Prince , en l'interrompant , que les greniers peuvent en bien d'occasions être encore plus utiles au Roi , qu'ils ne le sont à ses Sujets : car comme c'est lui qui les a établis , & qu'il en a payé les fonds de ses propres deniers , il pourroit dans un tems de guerre se servir , pour la subsistance de ses Troupes , des Bleds qui seroient pour lors dans ces greniers. Il lui seroit même très-loisible ; principalement dans une nécessité présente , de les faire vendre à son profit ,

profit, & de s'attribuer toutes les sommes qui en proviendroient. C'est ainsi, en effet, que Pharaon trouva le secret de s'emparer de tous les biens de ses Sujets; & qu'après avoir eu tout leur or & tout leur argent, en échange des Bleds qu'ils venoient acheter dans ses greniers, il acquit leurs terres, leurs meubles, jusques-là, qu'il les rendit ses esclaves; étant contraints, pour avoir du pain, de lui vendre leur liberté.

Il n'est point de doute, répartit le Directeur, que le Roi ne peut s'attribuer toutes les sommes qu'on pourroit tirer de la vente des Bleds qui seroient dans ses greniers; Mais c'est ce qu'il ne fera jamais, ou s'il le fait, ce ne sera que dans la dernière extrémité. Un Prince, lorsqu'il connoit bien ses intérêts, ne doit toucher dans de semblables fonds que dans ses plus grands besoins; & ce n'est qu'après avoir tenté toutes les autres voyes pour avoir de l'argent, qu'ils doit avoir recours à celle-là. Dans toute autre occasion; il doit regarder
ces

ces greniers comme une chose sacrée , à laquelle il n'est point permis de toucher. Qu'est-il nécessaire , ajouta - il , qu'un Prince ait dans ses coffres de grands trésors ; Et quand même il posséderoit seul toutes les richesses de son Royaume , quel avantage en pourroit-il retirer ; puisqu'elles lui seroient alors presque aussi inutiles que le seroient toutes les richesses du monde , à un homme qui y seroit tout seul , & qui ne trouveroit personne avec qui il les put partager. S'il veut donc que tous les trésors qu'il possède lui soient utiles & avantageux ; il ne doit pas , sans doute , en être lui-même le dépositaire & le gardien : ce soin seroit tout-à-fait indigne de lui ; il les doit tenir renfermez dans les coffres de ses Sujets : ils lui en rendront toujours un compte fort exact , & après s'être multipliez entre leurs mains , ils les lui remettront avec joye toutes les fois qu'il en aura besoin.

Après que le Directeur eut dit ces paroles , le Prince & le Gouverneur

verneur prirent congé de lui ; & étant montez en Carosse , ils allerent se promener au Cours jusques à huit heures du soir. Nous nous retirâmes , l'Ecuyer du Prince & moi , lui pour aller donner ses ordres au logis ; & moi pour aller exécuter ceux que le Prince m'avoit donnez. L'Ecuyer cependant m'ayant témoigné qu'il vouloit acheter quelque paire de bas , j'entrai avec lui dans une boutique , où l'on lui en fit voir de très-fins , & qui lui plurent même beaucoup. Il en demanda aussi-tôt le prix : Le Marchand lui ayant dit qu'il les vendoit douze livres la paire , l'Ecuyer ne lui en offrit que la moitié. Alors le Marchand s'étant pris à rire : Monsieur , lui dit-il , oserai-je vous demander si vous êtes Gascon. Pourquoi voulez-vous que je sois Gascon , répartit l'Ecuyer. Parce que , répondit le Marchand , vous ne m'offrez de mes bas que la moitié de ce que je vous en ai demandé. Vous n'avez pas à faire , dit l'Ecuyer , d'appeller Gascon pour cela , puisque
je

je ne le suis pas , que même je n'ai jamais été en Gascogne , & qu'en un mot je suis Parisien. Qu'importe , repliqua le Marchand , cesseriez-vous d'être Gascon , quand même vous seriez Allemand : Car c'est ainsi , ajouta-t'il , que nous appellons dans l'Isle de Naudely , tous les Européens , lorsqu'en vendant ou en achetant quelque chose , ils en demandent le double , on n'en offrent que la moitié de ce qu'elle vaut naturellement.

J'avois cependant beaucoup de plaisir durant tout ce Dialogue ; & faisant réflexion que j'étois moi-même Originaire de la Gascogne : courage , disois-je , en moi-même : Les Parisiens m'ont toujours appelé Gascon pour n'avoir fait autre chose , que prononcer quelquefois le b pour l'v , & l'v pour le b ; & je vois aujourd'hui qu'ils sont apellez Gascons eux-mêmes pour un bien plus juste sujet. Je me consolais ainsi en voyant que tous les Européens sont exposez dans l'Isle de Naudely aux railleries, qu'ils sont eux-mêmes des véritables Gascons ,

cons , & je supportois mon mal avec d'autant moins d'impatience que je me voyois dans mon malheur un nombre presque infini de Compagnons ; s'il est vrai pourtant qu'on doive appeller malheur une vaine raillerie dont je me suis toujours diverti le premier.

Mais pour revenir à notre Marchand, Monsieur, dit-il à l'Ecuyer , quand je vous ai demandé douze livres de cette paire de bas , je n'ai pas prétendu en aucune maniere vous les vendre au - delà de leur juste prix. Nous ne sçavons point dans cette Isle surfaire nos Marchandises , nous croirions commettre un véritable larcin que d'en demander au - delà de ce qu'elles doivent être vendues , afin que ceux qui ne connoissent pas le prix se réglant là-dessus , nous les fissions tomber dans le piège que nous leur aurions tendu. Nous disons tout-d'un coup ce que nous en voulons avoir , & nous ne sçaurions les donner à moins. Cela étant ainsi , dit l'Ecuyer , je n'ai dont qu'à vous donner vingt qua-

N tre

tre livres pour ces deux paires de bas : tenez , les voilà.

Il faut cependant que je vous dise , continua-t'il , qu'en marchandant vos bas , je croyois être à Paris. Je l'ai bien reconnu , interrompit le Marchand , & c'est pour cela que j'ai pris la liberté de vous demander si vous n'étiez pas Gascon. Mais poursuivez , je serai ravi d'être informé de ce qui se pratique dans votre Pays. La plupart des Marchands , reprit l'Ecuyer , y sont de si mauvaise foi , que si on ne veut point être pris pour dupe il faut toujours être sur ses gardes avec eux. Il y en a plusieurs qui en entrant dans le Négoce , ont fait serment de ne jamais dire la vérité. Pour mieux vous faire tomber dans le panneau , ils se donnent à tous les Diables , & confirme ainsi par les plus horribles sermens , les mensonges qu'ils vous ont dit d'abord. On ne doit jamais offrir de leurs Marchandises que le tiers , ou tout au plus que la moitié de ce qu'ils en ont demandé : retirez-vous s'ils ne veulent pas vous les donner à ce prix-là : il est vrai que
vous

du Prince de Montberaud. 101

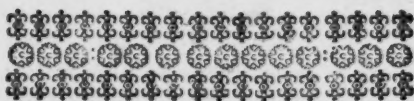
vous allez vous exposer à vous faire dire bien des injures ; & vous aurez le chagrin de vous entendre appeler cent fois Normand , & autant de fois Gascon. Ne laissez pas néanmoins de poursuivre votre chemin , soyez assuré qu'ils vous appelleront pour vous donner leurs Marchandises au prix que vous en avez offert. Vous appellera-t'on , revenez alors sur vos pas , n'hésitez point de prendre ces Marchandises , quelque préjudice que vous ayez à vous en charger : car sans cela vous entendriez un carillon qui seroit encore bien plus fort que le premier ; si bien qu'après qu'on vous auroit chargé de toutes sortes d'injures & de malédictions , vous auriez la douleur de voir à l'entour de vous un grand nombre d'autres Marchands , qui étant de la cabale du votre sont encore plus fripons que lui ; & les uns & les autres en se moquant de vous viendroient insolamment vous rire au nez.

Est-ce que dans Paris il n'y a pas de bons cachots , dit alors notre Marchand de Naudely , pour y fou-

rer tous ces animaux là , qui par une conduite aussi odieuse que celle qu'ils tiennent , deshonoré le Commerce , & font un si grand tord à la réputation & à la probité des véritables Marchands. Mais enfin , ces insignes Charlatans , en font-t'ils pour cela plus à leur aise , & après tous leurs tours de passe passe se trouvent-t'ils plus riches & plus opulens. Pour moi , ajouta-t'il , je suis persuadé que tous les artifices dont ils se servent , pour mieux tromper ceux qui viennent acheter leurs Marchandises , leurs sont très-nuisibles & très-désavantageux ; bien loin qu'ils puissent être utiles à leurs intérêts : Et il ne faut point douter qu'un procédé si inique & frauduleux ne soit plus propre pour reculer leurs affaires que pour les avancer : Car il est certain que quand ils agissent de mauvaise foi , Dieu qui a leur conduite en horreur , leur fait trouver leur perte en cela même où ils espéroient de trouver leur profit. En effet , ils se décréditent par là eux-mêmes , ils chassent leurs chalans ; & je suis
assuré

assuré qu'un Marchand fourbe & trompeur ne réussit jamais si bien dans ses affaires qu'un autre , qui pour tous les biens du monde , ne voudroit rien faire au préjudice de sa conscience & de son devoir. C'est-là , continua-t'il , la disposition où se trouvent tous les Marchands de l'Isle de Naudely : Il n'y en a pas un seul qui pour gagner cent pistoles , voulut soutenir un petit mensonge qu'il auroit avancé sans y faire réflexion. Ils vous disent cette Marchandise vaut tant , & vous devez être assuré qu'elle ne vaut pas moins. Le commerce ne se fait ici que par d'honnêtes gens ; & si on decouvroit quelque Marchand qui ne le fut pas , on le chasseroit aussi-tôt avec beaucoup de honte & d'ignominie , & il seroit regardé par tout comme un infame & comme un malheureux.





*Il n'est point permis , dans l'Isle de
Naudely , d'accourir aux Incendies
pour contenter sa curiosité.*

DEux ou trois femmes étant entrées en ce moment pour acheter quelque chose , nous nous retirâmes pour donner le tems à notre Marchand de leur montrer ce qu'elles lui demandoient. A peine étions-nous à deux cens pas de-là que nous entendîmes un bruit confus , qui à mesure que nous marchions se faisoit entendre plus distinctement. Etant allez plus avant nous aperçûmes dans le fonds d'une rue , une grande quantité de gens qui paroissoient fort empressez : nous nous avançâmes de ce côté-là , poussez par notre seule curiosité : nous vîmes alors que le feu s'étoit pris dans une maison : nous étions fort attentifs à considérer les ravages que faisoit ce terrible élément .



*Il n'est point permis, dans l'Ile de
Naudely, d'accourir aux incendies pour
contenter sa curiosité.*



élément , lorsqu'un espece de Magistrat , qui étoit-là pour donner ses ordres , nous vint dire , tout en colere , que nous avions bonne grace de demeurer-là les bras croisez ; il ajouta , en nous repoussant , que n'ayant rien à faire dans cet endroit , nous prissions la peine de nous retirer. A ce compliment auquel nous ne nous étions pas attendus , nous nous entreregardâmes l'Ecuyer du Prince & moi , comme pour étudier dans nos yeux la réponse que nous devions faire à son compliment. Il reconnut à notre surprise , que nous étions étrangers. Cela lui fit prendre un ton plus modeste , & plus modéré : il nous fit même des excuses de nous avoir parlé d'abord aussi brusquement qu'il avoit fait , il nous dit ensuite qu'il n'y avoit que les gens destinez à éteindre les incendies qui eussent droit d'y venir : qu'on en éloignoit ceux qui n'y venoient que pour satisfaire leur curiosité ; tant parce qu'ils ne servoient qu'à embarasser les autres , que parce qu'ils pillent souvent tout ce qu'ils peuvent attraper.

Il nous fit remarquer les machines dont on se servoit pour éteindre les incendies, les différentes fonctions de ceux qu'on employe pour ce sujet, le bon ordre qui s'observe dans tout cet embarras. Cependant le feu étoit si violent qu'il fut impossible d'empêcher que la maison d'un riche Marchand, où ce feu avoit commencé à se prendre, ne fut presque entièrement consummée : je me sentis attendri à la vûe de cette grande désolation, le voilà, dis-je, ruiné de fonds en comble, il ne pourra jamais se relever de cette perte. A ces mots, le Magistrat me regardant avec des yeux moqueurs, vous croyez donc, me dit-il, que ce Marchand est perdu pour jamais : sçachez ajouta-t'il, que dans moins de trois mois il aura remis cette maison dans le même état qu'elle étoit avant que le feu s'y fut pris. Je le veux croire, repliquai-je, car il peut se faire qu'il est fort riche ; & qu'il a des ressources, qui ne lui laisseront ressentir que foiblement la perte qu'il vient de faire. Cela est vrai, dit le Magistrat,

gistrat , & il y a peu de Marchands dans la Ville qui le surpassent en richesses ; mais quand même il seroit vrai qu'il auroit tout perdu avec sa maison , il ne laisseroit pas de se voir rétabli , huit jours après dans une bonne partie de tous ses biens. Comment cela pourroit-il se faire ? dis-je alors , en souriant , puisqu'ils auroient été consummez par le feu. Apprenez-nous , dit-il , que les richesses que le feu a respectées dans la Ville , serviront à remplacer celles qu'il a consummées dans cette maison. Et pour ne pas vous tenir en suspens , je vous dirai , en peu de mots , que tous les Bourgeois de la Ville sont tenus de se cotiser , pour faire un fonds qui égale , à quelque chose près , la perte qu'a causé cet embrasement , & de cette maniere , le Marchand qui vient de perdre sa maison , aura là un secours tout près pour la remettre en très-peu de tems , sur le même pied qu'elle étoit auparavant.

Voilà qui est bien commode , m'écriai-je , en riant : à ce compte ce n'est point un mal que d'être brûlé.

108 *Relation du Voyage*

brûlé , il en peut même provenir un avantage , en ce qu'on peut faire paroître la perte , qu'on vient de faire , plus grande qu'elle n'a été véritablement. Si un homme , reprit le Magistrat , avoit l'ame assez noire pour agir en cela de mauvaise foi , outre qu'il ne seroit pas crû , il se perdrait entierement de réputation , & il passeroit dans le monde pour un homme de néant. On connoit ici les biens de chaque famille , & c'est sur cette connoissance qu'on se règle pour les rétablir dans la meilleure partie de leurs biens : je dis dans la meilleure partie , pour marquer qu'on ne répare pas entierement toutes les pertes qu'ils ont faites : on en use ainsi , afin de les obliger d'être à l'avenir plus appliquez & plus attentifs à prévenir les malheurs qui leur peuvent arriver. Au reste , continua-t'il , chaque particulier contribue avec joye à ces sortes de rétablissemens ; assuré que s'il lui arrivoit un semblable malheur , il trouveroit dans la bourse de chacun des autres Bourgeois , les mêmes secours que le Marchand qui vient

vient d'être brûlé , trouvera aujourd'hui dans la sienne.

Après avoir bien examiné toutes choses , nous trouvâmes l'Ecuyer & moi , que cette coutume avoit été sagement établie , & qu'elle étoit même avantageuse à l'Etat : c'est ainsi , en effet , qu'on empêche la ruine des familles , qu'on prévient les Banqueroutes qui suivent toujours de près ces sortes de disgraces , qu'on remédie enfin à de grands maux , sans qu'il en coûte presque rien à chaque particulier.

Le Magistrat nous dit ensuite qu'on n'attendoit pas qu'un malheur fut arrivé pour aller chercher dans la bourse des particuliers de quoi le réparer ; qu'il y avoit toujours un fonds pour cela , qui se renouvelloit toutes les années . Il ajouta que ce qui se pratiquoit dans cette Ville , s'observoit également dans toutes les autres Villes du Royaume : que s'il s'en trouvoit quelqu'une qui fut exposée à quelque malheur , toutes les autres Villes de la Province étoient obligées de venir à son secours ; & s'il arrivoit qu'une Province eussât elle-même

même quelque fleau , qui la plongeât dans de grosses pertes , tout le Royaume concoureroit aussi-tôt à son rétablissement. Enfin , dit-il , tous les Membres de l'Etat participent également à tous les malheurs , de même qu'à tous les avantages qui peuvent arriver dans le Royaume ; de cette maniere il est toujours florissant , & l'on voit que les familles , que les Villes & les Provinces se conservent toujours dans leur premiere splendeur. Après qu'il eut achevé ces paroles nous prîmes congé de lui , & nous allâmes nous renfermer dans le-logis jusqu'au lendemain.

Nous partîmes ce jour-là de bon matin pour aller visiter la Place , du Tucolas , dont le Gouverneur avoit parlé le soir en des termes si avantageux. Après que nous fûmes sortis de la Ville , & que nous commençâmes à respirer l'air de la campagne , le Prince dit au Gouverneur , que ce qu'il lui avoit conté hier à la promenade touchant la Noblesse du Pays , avoit tellement excité sa curiosité , qu'il souhaitoit avec passion d'en être pleinement

du Prince de Montberaud. III

nement instruit , & qu'il le prioit pour cela de lui en faire un recit suivi , qui fut capable de lui en donner une juste idée. Le Gouverneur après avoir témoigné au Prince la joye qu'il avoit de lui pouvoir donner cette satisfaction , commença son recit en cette manière.

Il n'y a point dans cette Isle , d'autre Noblesse que celle qui s'acquiert par le mérite & par la vertu : elle n'est point héréditaire , parce qu'on tient pour maxime qu'il en est de même de la Noblesse , que de la Science & des belles qualitez , qui ne peuvent se donner ni se communiquer , & auxquelles on ne peut s'élever , que par les efforts qu'on fait sur soi-même pour les acquérir. Ainsi il ne sert de rien de sortir d'un sang noble , si l'on n'imité les actions glorieuses de ceux de qui l'on a tiré son origine : de-là vient qu'on voit très-rarement que tous les enfans succède à la Noblesse de leur pere ; car il faut pour cela qu'ils se montrent aussi sages , & aussi vertueux que lui.

Les Maisons que le Ciel a ainsi favori-

favorisées , sont dans une très-grande vénération parmi le peuple : la Noblesse des enfans donne un nouvel éclat à celle du Pere ; tant parce que cela prouve qu'ils sortent d'un sang naturellement porté à la vertu que , parce qu'il paroît visiblement que le Pere a employé tous ses soins pour donner une belle éducation à tous ses enfans. Mais il y a très-peu de semblables familles dans le Royaume. Celles qui peuvent montrer trois personnes Nobles en même-tems , ne sont pas peu à priser. Il arrive assez souvent que l'aîné sera Roturier , tandis que son cadet aura acquis le titre de Noblesse.

Tout le monde en ce Pays peut aspirer à devenir Noble , parce qu'on tient encore pour maxime qu'il n'est point d'homme , de quelque condition qu'il soit , qui ne puisse s'élever à un haut degré de mérite & de vertu , & qui ne soit en droit , par conséquent de posséder le titre de Noblesse.

On voit , quelquefois , sortir de grands hommes , des familles les plus obscures , & les plus misérables ;

du Prince de Montberaud. 113

bles ; bien - loin qu'on s'avise de leur reprocher la bassesse de leur naissance , on les congratule , on les félicite , on leur donne toutes sortes de loüanges , de ce que malgré la pauvreté de leurs parens , qui n'ont pû leur donner aucune éducation , ils se sont ouvert un chemin à la gloire , & à l'honneur ; tant par les généreux efforts qu'ils ont fait sur eux-mêmes , que par leurs belles inclinations , & la richesse de leur naturel. Ils tiennent à grand honneur ces sortes de complimens , ils les recherchent , ils font naître les occasions de se les attirer ; ils sont les premiers à publier la bassesse de leur origine , ils s'en glorifient , comme d'une chose qui ajoûte un nouvel éclat à la Noblesse qu'ils ont acquise par leur vertu.

Ceux , au contraire , qui sont demeurez Roturiers , quoiqu'ils fussent sortis d'un sang noble , n'ont garde de se vanter de l'Origine de leur naissance , persuadez que cela ne pourroit tourner qu'à leur infamie , & à leur confusion.

Nous avons ici quatre espee
de

de Noblesse : la premiere regarde ceux qui se consacrent au culte des Autels , la seconde ceux qui embrassent le parti des Armes , la troisième est de ceux qui exercent la Justice , & la quatrième envisage ceux qui font profession des Sciences & des Arts.

On ne peut point devenir Noble dans l'une ou dans l'autre de ces quatre especes de Noblesse , qu'on ne renferme dans sa personne toutes les qualitez qui font l'honnête homme , & l'homme de bien ; il faut encore en avoir de particulieres , suivant le genre de Noblesse auquel on desire d'être élevé.

On regarde principalement la piété , & la Religion dans ceux qui se destinent à l'Eglise : la prudence , & la valeur dans ceux qui prennent le parti des Armes : l'équité , & le desinteressement dans ceux qui choisissent la justice ; & le sçavoir , & l'habileté dans ceux qui s'appliquent aux Sciences , & aux Arts.

Avant que d'être reçu Noble ; on est obligé de subir un examen
dont

du Prince de Montberaud. 115

dont la sévérité a de quoi faire trembler tous ceux qui osent s'y présenter. Ceux de la première Classe ont pour Juges l'Archevêque, & les Evêques de la Province: ceux de la seconde, reconnoissent pour les leurs les principaux Officiers de l'Armée: le Parlement de chaque Province juge ceux de la troisième; & enfin les plus habiles d'entre les Nobles concernant les Sciences, & les Arts sont les Juges naturels & légitimes de ceux de la quatrième.

On ne peut point être reçu à cet examen, qu'on ne soit pour le moins dans sa vingt-cinquième année & on doit avoir passé par tous les exercices qui conviennent au genre de la Noblesse qu'on a choisi. Ainsi les Ecclésiastiques doivent avoir fait leurs cours de Théologie, & avoir demeuré quelques années dans le Séminaire. Ceux qui ont embrassé les Armes, outre qu'il est nécessaire qu'ils aient fait tous leurs exercices dans quelque Académie en qualité de Cadets; il faut encore qu'ils aient servi dans les Armées pendant trois

ou quatre années en qualité d'Enseignes ou de Lieutenans. Ceux qui ont choisi la Justice, ne peuvent se dispenser d'être pleinement instruits des Loix & des Coutumes du Pays. Il est nécessaire, enfin, que ceux qui font Profession des Sciences & des Arts, s'y soient rendus très-habiles, & qu'ils aient même donné en plusieurs occasions des preuves éclatantes de leur capacité & de leur sçavoir.

Un mois avant qu'on procéda à cet examen, on fait publier à son de Trompette les noms de ceux qui doivent s'y présenter : cela se fait, non-seulement dans la Ville où ils ont pris naissance, mais encore dans celles où l'on sçait qu'ils ont passé une partie de leur jeunesse : on fait afficher des placards dans tous les coins des rues, pour avertir le peuple de donner contre eux tous les avis qui pourront servir à les éloigner du rang auquel ils aspirent. Il se trouve ordinairement plusieurs personnes qui donnent leurs mémoires, que chacun peut mettre en toute sûreté dans une boîte qui est placée pour

ce sujet au milieu de la Ville. Les uns sont poussez à cela par quelque ressentiment secret , qui les oblige à découvrir tout ce qu'ils sçavent contre la réputation des Aspirans ; les autres plus équitables & plus gens de bien , n'ont d'autre vûë , en fournissant les leurs , que d'empêcher que des lâches & des efféminez ne viennent à partager avec des ames vraiment Nobles , un rang qui ne se doit donner qu'au mérite & qu'à la vertu ; & qu'enfin le titre de Noblesse ne vienne à être avili par le mélange odieux des gens remplis de défauts , avec des personnes de mérite & de distinction.

Les parens & les amis de ceux qui doivent être examinez , fournissent de leur côté toutes les instructions , & tous les mémoires qui peuvent servir à leur procurer un jugement favorable. Un des Juges est chargé de tous ces différens mémoires , qu'il examine les uns après les autres avec beaucoup de soin : il en fait ensuite un extrait qu'il lit en pleine Assemblée ; & après que les Juges se sont convain-

cus de la vérité de tout ce qu'il contient, ils déclarent dignes ou indignes du titre de Noblesse ceux qui se sont presentez pour ce sujet.

Les Juges dressent aussi-tôt un Procez-Verbal, contenant les vertus & les belles qualitez de ceux qu'ils ont jugé dignes d'être mis au rang des Nobles ; & peu de jours après ils les envoient à la Cour, où l'on expédie les Lettres de Noblesse, en faveur de ceux qui les ont méritées. Le Secrétaire d'Etat qui les a expédiées, les adresse au Président de cette Assemblée ; & c'est lui qui les distribuent à ceux à qui elles appartiennent.

Le jour que le Jugement est prononcé, tous les Aspirans, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, attendent dans une grande Salle, tout consternés & pleins d'inquiétude, pour sçavoir qu'elle sera la décision de leur sort.





*Les Nobles, recoivent de leurs Juges le
baiser de paix, et les autres marques
d'affection et de tendresse .*



*Les Nobles, reçoivent de leurs Juges
le Baïser de Paix, & les autres
marques d'affection & de ten-
dresse.*

CEux qui ont été assez heureux
pour être admis au rang des
Nobles, reçoivent ce jour-là de si
grands honneurs, que cela devoit
être capable d'engager tout le mon-
de à tout faire & à tout entrepren-
dre pour s'en procurer de sembla-
bles.

On commence par leur mettre
une Couronne de fleurs sur la tête,
comme pour représenter les
vertus & les rares qualitez dont
leur ame est ornée. On les revête
ensuite d'une robe de pourpre,
afin de les faire ressouvenir toute
leur vie que l'honneur qu'ils re-
çoivent en ce jour, étant la pre-
miere récompense du mérite qu'on
a trouvé en eux, ils ne fassent ja-
mais rien qui puisse les rendre in-
dignes d'un si glorieux avantage.

Après qu'ils ont été ainsi pa-
rez:

rez de tous ces précieux ornemens ; on les fait entrer dans une Salle richement meublée , on les fait ranger en haye. Quelques momens après les Juges viennent les congratuler , & leur donner le baiser de paix. Le Premier Président commence cette cérémonie , il les embrassent fort étroitement les uns après les autres , & leur dit en même tems ces paroles. *Préférez , mon très-cher Fils , la Noblesse qui a été reconnue en vous aujourd'hui à toutes les richesses , & à tous les plaisirs de la terre.*

Aussi-tôt que le Premier Président a achevé de congratuler le premier , & qu'il passe au second pour le congratuler de même , celui des Juges qui tient après lui le premier rang , se presente pour leur donner à son tour le baiser de paix. Il commence par le premier , à qui il dit ces paroles. *Il faut avoir toutes sortes de bonnes qualitez pour acquiescer celle de Noble ; & il suffit de faire une seule lâcheté , pour être déchû pour toujours du glorieux titre de Noblesse.*

Le troisième Juge , en les embrassant fort étroitement , leur parle



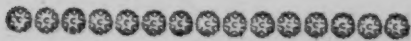


*Les Nobles montez sur un char de triom-
phe, sont conduits dans tous les quartiers
de la ville.*

du Prince de Montberaud. 121

parle en ces termes. *Souvenez-vous que les premieres dignitez de l'Etat sont ouvertes à votre ambition si vous avez soin de croître en sagesse, & en vertu.*

Les autres Juges les congratulent de la même sorte, en leur disant à peu près les mêmes paroles, & leur faisant les mêmes marques d'amitié.



Les Nobles montez sur un Char de de Triomphe, sont conduits dans tous les quartiers de la Ville.

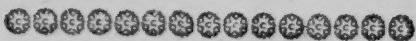
Après que cette cérémonie est achevée on les fait sortir de cette Salle pour les mener, comme en triomphe par toute la Ville. Ils sont montez sur des chars magnifiques qui sont destinez à cet usage. Une bande de violons, & de hautbois, qui jouent alternativement de leurs instrumens, se tiennent toujours à leurs côtes. Des trompettes qui sont à la tête ne discontinuent point de se faire entendre par toute la Ville : elles semblent avertir le peuple d'accourir à ce charmant

charmant spectacle. Toutes les rues, qu'on a eu soin de tapisser, sont parfumées de fleurs & de branches de laurier. On vient de toutes les Villes de la Province pour assister à cette cérémonie : les Peres ont grand soin d'y amener leurs enfans, afin que leurs yeux étant frappez de l'éclat de cette pompe, ils ayent l'émulation d'imiter ceux pour qui elle est faite. Les Bourgeois de la Ville sont sur des échaffauts qu'ils ont fait dresser devant leur maison, pour avoir le plaisir de voir plus commodément les Nobles quand ils viendront à passer. Le moment auquel ils ont cette satisfaction, ils se sentent attendris, & les larmes leur tombent des yeux : alors en embrassant étroitement leurs enfans, ils leur disent. *Ah mon fils ! mon très-cher fils ! n'aurai-je pas un jour la consolation de te voir ainsi marcher par les rues de cette Ville : il ne tiendra pas à mes soins.* continuent-ils, *que ton ame ne soit ornée de toutes les vertus qui pourront se rendre digne de cet honneur.* Ils n'oublient rien, en effet, pour donner une très-belle éducation à leurs enfans ; & c'est princi-

principalement la raison pour laquelle cette pompe a été établie.

Les Nobles, ayant ainsi parcouru toutes les rues, & toutes les places publiques de la Ville, toujours montez sur leurs chars de triomphe, sont conduits dans leurs maisons, au son des haut-bois, & des autres instrumens. Il n'y sont pas plutôt arrivez que tous leurs Parens, & amis, qui se trouvent là pour les recevoir, leur font les uns après les autres toutes les caresses imaginables. Ils se jettent à leur col, qu'ils arrosent des larmes que la joye dont ils se sentent transportez leur fait répandre. Ils les baisent mille & mille fois, sans qu'ils puissent leur dire une seule parole; tant l'extrême plaisir qu'ils goûtent en ce moment semble les avoir privez de l'usage de tous leurs sens.





Les particuliers célèbrent , par un grand Festin, la Noblesse qui vient d'entrer dans leur Maison.

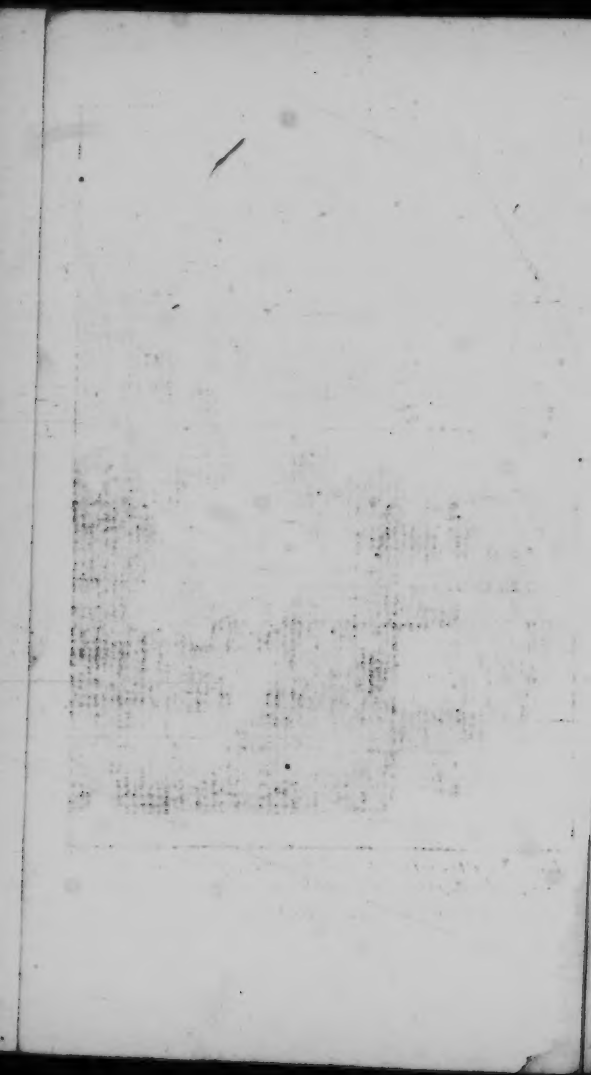
IL se fait aussi-tôt un grand festin où les viandes les plus exquisés & les vins les plus délicats sont servis avec beaucoup d'abondance & de profusion. Le son des plus agréables instrumens se fait entendre durant tout le repas. Pendant qu'on est au dessert , & que toute la compagnie goûte des plaisirs très purs & très-innocens , on voit arriver , de la part des Juges , un Héros d'Armes , qui en s'adressant au Noble qu'il voit assis au bout de la table , lui met entre les mains le présent dont il a été chargé.

Les Nobles de la première classe reçoivent une Bible avec quelques ouvrages des Pères de l'Eglise d'une très-belle impression.

On présente une épée enrichie de Diamans à ceux de la seconde classe : on donne un recueil des Loix & des Coutumes du Pays . & ceux



*Les particuliers celebrent, par un
grand festin, la Noblesses qui vient
d'entrer dans leur maison.*



du Prince de Montberaud. 125

ceux de la troisième : on offre à ceux de la quatrième une partie des livres & des instrumens , qui peuvent servir aux Sciences & aux Arts dont ils font profession.

Aussi-tôt la joye se fait sentir plus vivement que jamais dans toute l'Assemblée : on s'empresse de voir ces riches presens : on les admire , on les baise mille fois , comme étant de gages précieux du mérite de celui à qui ils ont été donnez.

Le lendemain un des Juges vient donner le bon jour aux Nobles des trois dernieres classes ; & là en presence de leurs Parens & de leurs amis , il leur assigne l'emploi qui leur a été accordé , dont ils vont aussi-tôt se mettre en possession. Que si tous les emplois se trouvent remplis , ainsi que cela arrive assez souvent , ils sont obligez d'attendre jusqu'à ce qu'il y en ait quelqu'un qui vienne à vacquer : on leur paye en attendant la moitié des appointemens qui sont attachez à la qualité de l'emploi qu'ils doivent exercer ; & afin qu'ils puissent un jour en remplir

P 2 dignement

dignement toutes les fonctions ; ils vont se rendre auprès de celui des Nobles qui en occupe un semblable , & en qui ils ont le plus de confiance : & c'est en travaillant sous lui qu'ils aprennent plusieurs choses importantes , dont leur peu d'expérience ne leur permet pas d'être pleinement instruits.

Pour ce qui est des Nobles de la premiere classe , ils vont le lendemain de leur réception se renfermer dans le Séminaire d'où ils étoient sortis pour se présenter à l'examen : ils ne recherchent point les applaudissemens des hommes ; & ce n'est qu'avec quelque sorte de répugnance qu'ils paroissent en public avec tout l'éclat qui les y accompagne : ils ne font en cela autre chose , que se conformer à la volonté de leurs Supérieurs , qui ont jugé à propos de les exposer à la vûe de tout le peuple , afin que les jeunes gens soient invités par leur présence à se consacrer , à leur imitation , au service de Dieu ; & que les autres se trouvent engagez à pratiquer leurs rares vertus , qui se répandent par tout ,

tout , ainsi qu'un parfum excellent.

Peu de jours après ils reçoivent les premiers Ordres sacrez , & dans l'année ils ont la consolation d'être faits Prêtres. On leur donne aussitôt une Cure , s'il s'en trouve qu'une de vacante , ou bien on leur assigne quelque autre Office auprès des Autels , dont ils s'acquittent avec beaucoup de fidélité. Ils y trouvent la nourriture & le vêtement , qui est le seul avantage temporel qu'ils peuvent espérer , lorsqu'ils sont élevez aux premières dignitez de l'Eglise.

Il est juste maintenant , dit le Gouverneur , que je revienne à ceux qui n'ont pas été reconnus Nobles dans l'examen qui a été fait. Je ne parlerai point de la tristesse profonde , dans laquelle , non-seulement eux , mais encore tous leurs Parens , sont ensevelies ; il est vrai que cette tristesse n'est pas égale dans tous : elle est mortelle dans quelques-uns , & elle se trouve accompagnée de quelque consolation dans les autres. Il ne reste aucun espoir aux premiers de pou-

voir plus prétendre à la qualité de Noble , & c'est ce qui les rend inconsolables : il s'est trouvé quelque tâche dans leur conduite qui leur en a fermé l'entrée pour toujours. Il n'en est pas de même des autres , il ne leur manque que quelques bonnes qualitez qu'ils n'ont pas encore eu soin d'acquies : aussi-tôt qu'ils les auront acquises il leur sera permis de se présenter à un second examen , qui leur est toujours accordé , lorsqu'ils ont atteint leur trentième année.

Il arrive presque toujours qu'ils y sont reconnus Nobles : les efforts qu'ils font sur eux-mêmes pendant les cinq années qu'on leur a donné pour s'y préparer , sont le plus souvent si efficaces qu'ils apportent dans ce second examen toutes les qualitez qui leur avoient manqué dans le premier.

Cependant ceux qui n'ont pas eu soin de devenir plus parfaits qu'ils n'étoient auparavant , sont rejettez pour toujours : les autres , qui à la vérité , se sont acquis beaucoup de mérite , mais qui néanmoins

moins manquent encore de quelque perfection , sont renvoyez à un troisiéme examen , qui se fait cinq années après. S'ils ont le malheur de ne pouvoir point encore acquérir le titre de Noblesse , ils ont du moins la satisfaction de passer dans le monde pour demi-Nobles : le second & troisiéme examen qu'ils ont subi , faisant assez connoître qu'ils ont été fort près de parvenir à cette glorieuse qualité.

Il n'y a que les Princes du sang qui soient exempts de subir cet examen , tant parce qu'il n'y a personne dans le Royaume qui ait droit d'examiner leur conduite ; que parce qu'on doit être persuadé qu'étant sortis d'un sang naturellement porté à la vertu , ils naissent avec de très belles inclinations , & n'ont aucune peine de marcher sur les traces de leurs illustres Ayeux. Outre que la belle éducation qu'on a soin de leur donner , jointe aux grands exemples de vertu & de probité qu'on expose continuellement à leurs yeux , a dequoi leur inspirer tous les senti-

mens qu'ont les personnes véritablement Nobles. C'est pour toutes ces raisons , qu'ils sont reconnus Nobles , même du premier genre de Noblesse , dès le premier moment de leur naissance.

On n'a pas le même respect , ni la même bonne opinion pour plusieurs maisons du Royaume qui se vantent d'une ancienne Noblesse : on leur conteste cette qualité jusqu'à ce qu'ils ayent prouvé par leurs actions , & non par leurs vieux titres , qu'ils sont en effet véritablement Nobles. Il y en a qui refusent de se soumettre à l'examen qu'on leur demande , mais on ne se met point en peine de les y obliger : on les laisse à loisir vanter les actions héroïques de leurs Ancêtres qu'ils voyent dépeintes dans leurs vieux châteaux : on n'a garde de les en faire sortir pour leur donner ailleurs quelque charge ou quelque emploi : il n'en exercent jamais aucun que lorsqu'ils ont montré qu'ils sont aussi sages & aussi vertueux que leurs Ayeux.

Ces sortes de maisons tombent d'elles mêmes : il y a déjà du tems que

que les peuples commencent à être
désabusés de leur prétendue an-
cienne Noblesse, dont elles se glo-
rifient, ils n'en ont même que du
mépris, sur tout lorsqu'ils remar-
quent que les actions de ces faux
Nobles démentent celles de leurs
Ancêtres : ils les regardent alors
comme des enfans très-lairs d'une
Mère qui a été très-belle. Leur
ancienne Noblesse n'est plus qu'un
vain titre dont ils ne tirent aucun
avantage. La plupart réputés de
se voir éloigner des Emplois & des
Charges de l'État, prennent le par-
ti d'envoyer leurs enfans dans les
Académies, & de les faire passer
par tous les autres exercices qui
peuvent leur acquérir le genre de
Noblesse, qui est aujourd'hui en
usage dans le Royaume ; afin qu'a-
près avoir été reconnus Nobles,
ils puissent participer à tous les
honneurs & à tous les autres avan-
tages dont jouissent ceux qui sont
déjà parvenus à cette glorieuse qua-
lité.

Le Titre de Noblesse ne se donne
enfin, en ce Pays, qu'à ceux en qui
l'on a trouvé de grandes qualitez &
de

de grandes vertus. Je me souviens sur ce propos d'une chose assez particuliere qui arriva , il y a quelques tems , à la Cour où j'avois été appelé. Un homme fort riche , après avoir subi le second examen , dans lequel il fut rejeté , alla trouver le premier Ministre , à qui il offrit une somme de cent mille écus au profit du Roi , moyennant qu'on lui donneroit des lettres de Noblesse. Et pour mieux l'engager à lui accorder cette grace , il lui représenta qu'il ne s'en étoit fallu que d'une voix qu'il n'eût été renvoyé pour le moins au troisiéme examen. Mais toutes ses representations , aussi-bien que toutes ses offres ne pûrent rien obtenir sur l'esprit de ce sage Ministre , lequel après avoir écouté fort paisiblement , lui dit qu'il se trompoit fort , s'il croyoit être Noble , après qu'il auroit acheté un titre de Noblesse. Que ce n'étoient pas les vertus & les belles qualitez que l'on peut nous attribuer dans un Parchemin qui nous rendent Nobles ; mais qu'il faut , pour l'être véritablement , que ces mêmes vertus &

ces

ces mêmes qualitez soient gravées , dans le fond de notre cœur & de notre esprit : Et alors personne ne peut nous contester la qualité de Noble , quoique nous ne puissions produire aucun Titre pour la justifier ; au lieu que malgré tous les Titres qu'un homme pourroit montrer ; il ne seroit regardé par tout que comme un malheureux & comme un faquin , si les actions & ses sentimens démentoient les éloges qui y seroient exprimez. Allez mon ami , lui dit-il , gardez votre argent : je vous abuserois si je vous disois que vous serez Noble après que vous me l'aurez donné : Vous n'auriez ni argent ni Noblesse ; & l'état où vous vous trouveriez pour lors seroit bien plus facheux que le premier. D'ailleurs , ce que vous demandez est infiniment au - dessus de toutes les richesses que vous pourriez présenter pour le tenir : Tous les Trésors du monde sont d'un moindre prix que le moindre degré de Noblesse : cette divine Qualité ne peut ni se donner ni s'acheter ; elle dépend entierement de nous :

Le

Le Roi tout Puissant qu'il est , ne scauroit vous la donner ; tout ce que Sa Majesté pourroit faire : ce seroit de rendre témoignage , par un Titre solennel , des vertus & des bonnes qualitez qu'elle auroit reconnues en vous.

Ce pauvre homme n'eut pas un seul mot à répondre à de si puissantes raisons : il se retira accablé de douleur ; desespérant de pouvoir jamais s'élever à la glorieuse *Qualité* de Noble ; qui faisoit depuis si long-tems l'objet de tous ses desirs & de toute son ambition.

Cependant le Peuple , ayant eu avis de la démarche qu'il avoit faite , conçut un tel mépris contre lui , qu'on ne l'appelloit plus , par dérision , que le Gentilhomme de cent mille écus. On trouvoit la proposition qu'il avoit faite au Ministre , aussi absurde & aussi ridicule que s'il lui avoit dit : donnez-moi les Vertus & les Qualitez que je n'ai pas , & je vous donnerai en échange une grosse somme d'argent.

Dès qu'il venoit à passer par une rue , on y accouroit de toutes parts ,

parts , comme pour voir la choie du monde la plus surprenante & la plus extraordinaire ; si bien , que se voyant exposé à la risée de tout le monde , il se retirera quelque-tems , sans qu'on ait pû sçavoir ce qu'il est devenu.

Non-seulement la Noblesse en ce Pays ne se donne , ni ne se communique à personne , mais même on ne la peut conserver , lorsqu'on l'a une fois acquise , qu'autant de tems qu'on a de la vertu & de la probité. Dès qu'on cesse d'être vertueux , on cesse en même-tems d'être Noble. Il faut avoir de grandes perfections pour pouvoir acquérir cette Qualité , & il suffit de commettre une seule mauvaise action , ou de faire quelqu'autre lâcheté pour en être dépouillé pour toujours.

Mais si d'un côté la Noblesse est également difficile à acquérir & à conserver , on peut dire en revanche , que ceux en qui elle se trouve en reçoivent de grands avantages. En voici quelques-uns des plus remarquables.

1. On a une si grande estime & une

une si grande vénération pour tous les Nobles , que ceux qui ne le sont pas n'osent jamais se couvrir en leur présence , quelques riches & quelques puissans qu'ils puissent être : d'ailleurs , ils sont même obligez de se découvrir toutes les fois qu'ils parlent d'eux , quoiqu'ils soient absens.

2. Ils n'ont pas plûtôt acquis le titre de Noblesse , ainsi qu'on l'a déjà remarqué ci-devant , qu'ils sont pourvus de quelque Emploi , dans lequel , outre les appointemens qui y sont attachez , & qui leur sont régulièrement payez par avance tous les six mois , ils trouvent une maison commode & bien meublée , en sorte que quand ils n'auroient aucun bien de leur patrimoine , ils ont là de quoi se soutenir avec honneur dans l'Emploi qui leur a été donné.

3. Ils ont droit de parvenir avec le tems aux premières Dignitez de l'Etat ; car les grands Emplois sont toujours donnez à ceux qui se trouvent les plus dignes de les remplir : si bien qu'on peut juger du mérite des gens par le poste qu'ils occupent.

pent. Celui qui en remplit un des plus considérables , & aussi celui qui est le plus honnête homme , & qui a de plus belles qualitez.

4. Les familles les plus riches & les plus considérables du Royaume , recherchent avec beaucoup d'empressement leur alliance : il n'est point de Noble qui ne puisse se promettre de trouver une femme qui lui apportera en mariage jusqu'à dix mille livres de rente.

5. Lorsque par quelque disgrâce ils viennent à perdre une partie de leurs biens , ils trouvent dans le Trésor Royal, ainsi que dans une source inépuisable , de quoi réparer toutes les pertes qu'ils ont souffertes.

6. Bien-loin qu'ils soient tenus de contribuer aux frais de l'Etat , on peut dire que la plus grande partie des sommes qui sont levées sur les peuples sont destinées pour eux , afin qu'ils puissent se soutenir avec beaucoup de dignité dans les Emplois dont il se trouvent pourvus.

Après que le Gouverneur eût achevé de parler , je n'ai pas voulu

lui vous interrompre , lui dit le Prince , quoique j'en aye eu souvent envie : j'ai eu cette retenue pour vous donner lieu de dire tout de suite ce que vous aviez à m'apprendre de la Noblesse qui est en usage dans ce Pays : vous l'avez fait avec tant d'ordre & tant de clarté , que j'ai presentement une idée très sensible de tout ce qui se pratique sur ce sujet. Je suis extrêmement édifié de toutes les précautions qu'on prend dans une affaire aussi importante & aussi délicate que celle-là , tout me paroît rempli de sagesse & de bon sens ; & je vois qu'il est impossible que tous vos Nobles ne soient les plus honnêtes gens du Royaume , par les soins qu'on prend de n'admettre à ce haut rang que ceux qui sont remplis de mérite & de vertu. Je remarque que la sévérité de l'examen qu'on leur fait souffrir , produit des effets merveilleux , en ce que non-seulement les parens appliquent tous leurs soins pour que leurs enfans ne fassent jamais rien qui puisse les éloigner d'un si glorieux rang ; mais encore , en ce que

que les enfans eux-mêmes , qui n'ignorent pas la sévérité avec laquelle ils seront traitez , s'étudient à acquérir toutes les belles Qualitez qui peuvent les élever à celle de Noble. Je trouve encore très-bien imaginées , toutes les cérémonies qui se font à leur réception , aussi-bien que la pompe & la magnificence , avec laquelle on les promène ce jour-là par toutes les rues de la Ville. Cela a de quoi les faire ressouvenir toute leur vie , de l'obligation qu'ils ont contractée de ne jamais rien faire qui puisse les rendre indignes de l'honneur qu'ils reçoivent en ce moment. Cette pompe qui leur attire une infinité de Spectateurs , produit encore un autre bon effet. Elle inspire aux plus lâches une certaine émulation de les imiter , qui les porte à se roidir contre toutes les difficultés qu'ils peuvent rencontrer dans leur chemin : & cette violence qu'ils se font sur eux mêmes , ne contribué pas peu , sans doute à leur acquérir beaucoup de perfections & de bonnes qualitez , auxquelles , sans cela , ils n'eussent ja-

Q mais

mais en le courage de s'élever. Voilà, dit-il, ce qui mérite toute mon estime, & toute mon aprobation : mais cependant, il faut que je vous avouë, que je trouve à redire à bien des choses : il me semble déjà que ceux qui se destinent au service des Autels, ne pouvant pas même être sacrez sans avoir acquis le Titre de Noblesse, il est impossible que vous trouviez assez de Prêtres, pour n'en mettre même qu'un dans chaque Eglise : car la sévérité de l'examen qui se fait à leur égard a de quoi en éloigner tous ceux qui auroient envie d'embrasser l'Etat Ecclésiastique : outre que les revenus qui leur sont assignez, sont si modiques, qu'assûrément ils ne doivent pas paroître fort empressez de les mériter. Ainsi il me semble qu'il faudroit observer deux choses à l'égard des Ecclésiastiques. La première seroit de se relâcher en quelque chose sur les perfections qu'on demande en eux, avant que de les recevoir aux Ordres sacrés. Il seroit bon en second lieu, d'attacher des revenus assez considérables aux Emplois qu'ils exercent dans

dans l'Eglise , afin que du moins ils fussent excitez à embrasser l'Etat Ecclésiastique , par les richesses , & par les honneurs qu'ils seroient assurés d'y rencontrer. J'ai beaucoup d'autres choses à vous objecter , mais pour ne pas tomber dans la confusion , je crois vous les devoir proposer les unes après les autres ; c'est ce que je ferai , après que vous aurez répondu à la présente objection.

L'examen , dit le Gouverneur , qu'on fait subir dans cette Isle aux Ecclésiastiques , est à la vérité très-rude ; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait suffisamment des Prêtres dans toutes nos Eglises : Dieu qui fait voir visiblement depuis environ quarante années , qu'il a répandu ses plus abondantes Bénédictions sur le Royaume , inspire assez de courage à un grand nombre d'ames choisies pour se consacrer entièrement à son culte , sans qu'il soit nécessaire de les y exciter par des récompenses temporelles. Nos Prêtres , ajouta-t'il , n'envisagent point les biens de ce monde , leur ambition va plus loin ,

Q 2. ils

ils attendent ceux que Dieu leur réserve dans le Ciel ; & cette espérance qui les flatte agréablement , leur fait abandonner avec joye toutes les richesses & tous les vains honneurs que le monde leur peut offrir. Ainsi on n'a garde de rien changer dans l'ordre qui est établi dans l'Eglise. Si l'on y introduisoit les richesses , nos Ecclésiastiques suivroient bien-tôt l'exemple des vôtres , & leur vie , ou tout du moins celle de leurs Successeurs , ne seroit ni moins scandaleuse , ni moins criminelle que peut l'être celle de tous les Bénéficiaires opulens que vous m'avez dépeint , & que vous marquez n'avoir d'attachement que pour leurs plaisirs. Si vous y faites bien réflexion vous verrez que le luxe , la bonne chère , l'attachement qu'ils ont pour le monde , & tous les autres dérèglemens de leur cœur , n'ont d'autre fondement que les revenus trop grands qui se trouvent attachez aux Bénéfices dont ils sont pourvus. Otez les richesses de l'Eglise & vous en oterez en même-tems tous les crimes qui s'y commettent :

Si

du Prince de Montberaud. 143

Si les Eglises de l'Europe étoient aussi pauvres que celles de ce Pays, il n'y auroit aucune différence entre vos Ecclésiastiques & les nôtres; mais parce qu'elles n'offrent que des plaisirs & des honneurs, elles ne sont remplis pour l'ordinaire que de gens de brigue & de cabale, qui recherchent moins la gloire de Dieu, que leur satisfaction particulière & leurs propres intérêts. Mais pour revenir à mon sujet, je dirai que nous avons suffisamment des Prêtres, & qu'ils sont tous également bien leur devoir; ce seroit donc fort mal-à-propos qu'on diminueroit quelque chose de la sévérité de l'examen qu'on leur fait subir, avant que de les recevoir aux Ordres sacrez: on auroit encore moins de raison d'augmenter leurs revenus, puis-que ce seroit leur fournir les moyens de se corrompre & de se pervertir.

Si toutes vos réponses, dit le Prince, sont de la force de celle-ci, je n'ai point à faire de vous rien dire autre chose, & je n'ai qu'à renguener toutes mes objections; mais

mais j'ai bien de la peine à croire , que vous puissiez me payer toujours de la même monnoye , ainsi je ne craindrai pas de vous faire de nouvelles objections. En voici une qui me paroît invincible , je la tire de l'indulgence qu'on a de mettre au rang des Nobles , ceux qui exercent des professions , qui semblent les en rendre indignes : Je ne vois pas , en effet , continua-t'il , qu'il soit fort convenable qu'un Peintre vienne avec son pinceau , & un Architecte avec sa règle & son équerre , se mêler & prendre son rang parmi des gens de mérite & de distinction.

Je ne sçai , dit le Gouverneur , en riant , ce que vous ont fait les Peintres & les Architectes , pour ne vouloir pas qu'ils puissent s'élever à la qualité de Nobles. Apparemment que vous n'aurez pas plus d'indulgence pour les grands Philosophes , pour les habiles Orateurs & pour les célèbres Mathématiciens. Mais si tous ces Messieurs là sont de fort honnêtes gens , s'ils ont beaucoup de vertu & de probité , quelle raison aura-t'on

t'on de leur refuser un titre qu'on ne fait aucune difficulté d'accorder à ceux en qui l'on trouve le même mérite & les mêmes bonnes qualités : seront-ils éloignez de ce glorieux rang , parce qu'ils auront porté les Sciences & les Arts dans leur dernière perfection ? Mais n'est-ce pas cela même qui doit les en approcher ? On dira peut-être , que la bassesse de leurs Emplois les rend indignes de monter plus haut ; mais en ce Pays on ne reconnoit point d'autre bassesse que celle qui se trouve dans le crime , & dans les mauvaises actions : bien-loin que le pinceau , la règle , & les autres instrumens dont ces sortes d'Artisans ont coutume de se servir , puissent les deshonoré , ou leur attirer quelque confusion , ils ont soin , d'en enrichir leur Ecusson , comme étant des marques glorieuses de leur habileté & de leur sçavoir.

Cependant , continua-t'il , je ne prétens pas qu'il soit permis à ces sortes de Nobles de se comparer , & moins encore de vouloir aller de pair avec ceux des trois premières Classes : je n'ignore pas qu'il y

a une très-grande différence entre les uns & les autres , & je ſçai fort bien diſtinguer un Lieutenant-Général des Armées d'avec un Architecte des Bâtimens du Roi ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne puiſſent ſ'élever à un genre de Nobleſſe qu'on ne peut refuſer à leur vertu , non plus qu'à leur ſçavoir.

Vos répoſtes , dit le Prince , ſont ſi juſtes & ſi précises qu'elles ne me laiſſent aucune réplique à vous faire ; ſi bien qu'après que vous avez achevé de parler , je me trouve de même ſentiment que vous. Je ne ſçai ſ'il en ſera de même dans les objections que j'ai encore à vous propoſer. Je remarque en premier lieu que les difficultez preſque inſurmontables , qu'on trouve à acquérir la qualité de Noble , font perdre courage à la plûpart de ceux qui voudroient ſ'y élever ; & ce qu'il y a de plus fâcheux en cela , c'eſt que la Nobleſſe ne pouvant paſſer ſe conſerver long-tems dans les maiſons , il eſt preſque impoſſible que les plus illuſtres & plus conſidérables ne tombent , en moins d'un ſiècle , dans la baſſeſſe & dans
le

Le néant, ce qui, sans doute, est un grand malheur pour l'Etat, puisqu'on peut dire qu'elles lui servent d'appui, & qu'elles en sont un des principaux ornemens.

C'est un malheur pour ces sortes de maisons, répondit le Gouverneur, de ce qu'elles n'ont pas su se maintenir dans leur ancienne Noblesse, mais ce n'en est pas un pour le Royaume, de ce qu'après avoir dégénéré de leur première vertu, on les laisse languir dans une honteuse obscurité, éloignées des charges & des emplois de l'Etat : c'est au contraire, un fort grand bonheur pour le Public, de ce qu'on en use de la sorte à leur égard ; puisque l'autorité dont elles se trouveroient revêtues, ne serviroit qu'à leur faciliter les moyens d'opprimer impunément le Pauvre & l'Orphelin, & de faire gémir les Peuples sous le poids de leur tyrannie. Les anciennes maisons ne sont l'appui & l'ornement de l'Etat, qu'autant qu'elles sont remplies de générosité & de valeur, elles sont prêtes de se sacrifier pour le bien public : elles ne servent, au contraire, qu'à l'affoi-

R bli-

blir & à le deshonorer , lorsque ne restant plus en elles aucun sentiment de Noblesse , elles s'abandonnent à l'oïveté , à l'amour des plaisirs , & lâche la bride à toutes leurs convoitises & à toutes leurs passions.

Vous dites , ajouta le Gouverneur , que les grandes difficultez que l'on est obligé de surmonter , avant qu'on puisse acquérir le titre de Noblesse , font perdre courage à la plûpart de ceux qui voudroient s'y élever ; mais ceux qui manquent de courage dans une occasion aussi importante que celle-là , font assez connoître qu'ils sont tout-à-fait indignes d'être mis au rang de Nobles , on fait si peu de cas de ces ames lâches & efféminées , qu'on croit ne devoir point , en aucune maniere , s'adoucir ou se relâcher en leur faveur. Il se trouve assez de gens , qui excitez par les grandes récompenses qui les attendent , se roidissent généreusement contre tous les obstacles qu'ils peuvent rencontrer dans leur chemin ; & s'élèvent ainsi à un haut degré de Noblesse , le plus souvent sur les
ruines

ruines de ceux qui ont perduë la leur par leur lâcheté.

On remédie par-là à un inconvénient, répartit le Prince, mais en même-tems, on retombe dans un autre, dont les suites peuvent être encore plus fâcheuses. Je trouve qu'on a raison d'éloigner des charges & des emplois toutes les anciennes maisons, qui ne peuvent pas donner des preuves de leur prétendue Noblesse ; mais à qui donc confiera-t'on ces charges & ces emplois ? il faudra nécessairement que ce soit à des gens sortis le plus souvent de la lie du peuple, qui n'ayant pour l'ordinaire aucun bien pour se soutenir avec honneur dans leurs emplois, écouteront avec joye toutes les propositions qui leur seront faites, & vendront leur faveur & leur crédit pour une piece d'argent toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion.

Quand j'ai dit, repliqua le Gouverneur, qu'on excluoit des charges & des emplois les maisons anciennes, qui étoient déchûës de leur premiere Noblesse, je n'ai pas prétendu dire que ces mêmes em-

R a p l o i s

plais ne pussent être occupez par d'autres maisons , qui ne sont ni moins considérables , ni moins opulentes que celles-là , & dans lesquelles la véritable Noblesse se conserve toujours avec beaucoup de soin : la plupart des emplois sont en effet remplis par des Nobles qui ont pris naissance dans des maisons illustres , ou du moins fort recommandables par leurs richesses , mais quand il seroit vrai que tous les emplois seroient occupez par des Nobles sortis de la lie du peuple , il est certain qu'ils ont l'ame trop élevée pour pouvoir se résoudre à faire la moindre lâcheté : il y en a quelques-uns de ceux-là qui se voyent aujourd'hui élevez aux premiers emplois de l'Etat , il est aisé de voir qu'ils ne sont montez si haut , que parce qu'ils ont donné des preuves éclatantes de leur intégrité , aussi-bien que de leur suffisance dans les autres emplois qu'ils ont exercé avant que de parvenir à ceux-là.

Mais je veux supposer , ajouta le Gouverneur , qu'ils soient des hypocrites & des scelerats , je dis que les plus grandes récompenses qu'on

qu'on leur pourroit promettre , ne seroient point capables de leur faire commettre la moindre injustice ; ils seroient retenus par la crainte d'attirer sur leur tête des châtimens proportionnez à leur crime : la plus grande grace qu'ils pourroient espérer , ce seroit de retourner dans le néant d'où ils étoient sortis : la vigilance des Intpecteurs , à qui rien ne peut être caché , auroit de quoi les tenir toujours dans leur devoir. D'ailleurs, les apointemens qui sont attachés à leurs emplois, sont si considérables , qu'ils n'ont pas besoin de recourir à des voyes aussi odieuses que celles-là , pour s'y soutenir avec toute la bienfiance & la dignité convenable.

On alloit entrer dans la Place ; sans qu'on s'avisât de finir ce discours , lorsque le Commandant , qui pour faire plus d'honneur au Prince & au Gouverneur , s'étoit rendu jusques sur les fosses , pour les recevoir , leur imposa là-dessus un profond silence , par l'accueil obligeant qu'il leur fit. Le Prince fût bien-aise de descendre de ce

lieu-là du Carosse , afin de voir plus commodément toutes les fortifications & tous les autres ouvrages de cette Place , à la plupart desquels on travailloit actuellement. Le Commandant qui le voyoit fort empressé , lui dit , en riant , qu'il y avoit un endroit le plus important de tous , par lequel il falloit nécessairement commencer pour voir les autres avec plus de satisfaction : le Gouverneur , qui n'eût pas de la peine à comprendre ce que cela vouloit dire , se joignit à lui , pour engager le Prince à les suivre dans ce lieu-là : on s'y rendit , & on y trouva un très-magnifique déjeuner. A cette vue , le Prince s'écria avec beaucoup d'enjouement : ah ! Messieurs , voilà donc l'endroit le plus important de la Place , en vérité , je crois que vous avez raison : on peut bien se passer des autres , mais on ne sçauroit se passer de celui-ci. Chacun à l'instant se mit à table , où il se dit presque autant de bons mots qu'il s'y mangea de morceaux. Après qu'on se fut bien divertie , on alla visiter les fortifications que l'on

l'on trouva fort régulières ; mais ce qu'on remarqua le plus , ce fut une voute de la hauteur d'un homme , & large de six pieds qui étoit bâtie sur les murailles de la Place , au lieu d'un Parapet ordinaire : la Garnison étoit entierement à couvert sous cette voute ; si bien qu'elle ne pouvoit être incommodée par l'éclat des bombes , ni des grenades ; non plus que par les pluies & les autres injures des saisons , il y avoit des lucarnes assez près les unes des autres par où l'on pouvoit aisément découvrir les Ennemis , & tirer sur eux dès qu'ils venoient à paroître.

Le cordon de la muraille méritoit d'être considéré : de quatre pas en quatre pas on y voyoit un hérifson de bronze , qui recevoit par une embouchure , l'eau ou les autres liqueurs qu'on y pouvoit verser , & les répandoit aux environs de la muraille , par plus de soixante petits tuyaux dont il étoit tout hérissé ; & c'est en effet , ce qui lui avoit donné ce nom. On en fit sur le champ une épreuve qui donna beaucoup de satisfaction au

Prince : il n'eut pas de peine à remarquer que ces hériffons étoient beaucoup plus à craindre pour les Ennemis que ne le feroient ceux que la nature elle-même a formez ; puisque dans le tems qu'ils viendroient à se presenter devant les murailles , on pourroit par le moyen de ces hériffons , leur faire tomber sur le corps une pluye enflammée d'huile , de pois-raisine , & de plomb fondu , qui sans doute auroit de quoi les faire retirer.

Mais rien ne causa tant de plaisir au Prince , que de voir la discipline & le bon ordre qu'observoient les Troupes dans les ouvrages auxquels on les employoit : chacun y faisoit la fonction qui lui étoit la plus convenable , il n'y avoit personne d'oisif , on trouvoit à occuper utilement ceux qui paroissoient les moins propres à ces sortes d'ouvrages : l'attachement que chacun avoit à faire son devoir , & sur tout les ordres justes & précises que donnoient ceux qui étoient à la tête de tous ces travaux , faisoient que les plus considérables

du Prince de Montberaud. 155

fidérables étoient finis en fort peu de tems.

On passa ensuite dans l'endroit où étoient ceux qui pour quelque faute qu'ils avoient commise , avoient été condamnés à travailler durant un certain nombre d'années aux ouvrages publics. Ils étoient au nombre de plus de trois cens , fort soumis à tous les ordres qui leur étoient donnez : la sévérité dont on usoit à leur égard , avoit dequoi leur faire détester leur faute , qui les avoit exposez à une si rude & si longue pénitence.

Le Prince s'adressant à un de la troupe qu'il voyoit fort abattu & fort consterné , lui demanda quel crime il avoit commis , & pour quelle raison on l'avoit mis là. Je suis très-innocent , Monseigneur , répondit-il , je n'ai rien fait. Il n'a rien fait ? dit alors un petit éveillé , en haussant les épaules , & se moquant de lui. Vous n'avez , Monseigneur , qu'à lui demander si les poules se vendent bien au marché , je suis bien sûr qu'il entendra ce que cela veut di-

re. Je veux croire qu'il l'entendra , dit le Prince , mais moi je ne l'entends pas . expliquez-moi donc ce que c'est. Il ne me fera pas , dit-il , bien difficile ; c'est un franc archi-filou de poules : il vole par trois différentes fois celles qu'il trouve dans la maison d'un pauvre homme , il les apporte aussitôt au marché & les vend à celui-là même à qui il les a volées ; mais à la fin le voleur est découvert. Le maître des poules voyant qu'elles disparoissent toutes les nuits & qu'il les trouvent le lendemain au marché , prend la précaution de poster un sentinelle dans un coin de sa maison , afin de mieux surprendre le filou lorsqu'il viendra à se présenter: le voilà qu'il arrive à une heure après minuit , il marche si doucement que le sentinelle ne s'aperçoit de rien : mon drole continue sa marche vers les poules qu'il trouve endormies : à son approche elles se réveillent , l'alarme se met aussi tôt dans tout le quartier , elles crient , elles avertissent leur gardien que le voleur est-là : le sentinelle fait entendre à l'instant un grand

du Prince de Montberaud. 157

grand cri , qui fait tomber tout de son long le filou : arrête-là , dit-il , ou je te tuë.

A ces mots , le voleur de poules , interrompit notre historien , & le regardant avec des yeux pleins de colere & d'indignation , tu devrois mourir de honte , lui dit-il , de paroître seulement devant les hommes. Si vous sçaviez , Monseigneur , ce qui lui est arrivé , je crois que vous en mouriez de rire : hé bien , dis hardiment tout ce que tu sçais , dit le Prince , & je te donnerai pour boire. Il se mit aussitôt en devoir de reprocher à son camarade quelque faute qu'il avoit commise ; mais il le fit si grossièrement que le Prince reprit son humeur sérieuse , quoiqu'il l'eût menacé , fort sottement , de le faire mourir de rire : il ne laissa pas néanmoins de lui donner un louis d'or ; il en donna un autre au bouffon , dont le recit lui avoit causé tant de plaisir , il leur recommanda de faire la paix , & de boire ensemble à sa santé.

Et afin que les autres criminels pussent se ressentir de ses libéralitez ,
il

158 *Relation du Voyage*

il leur fit present de dix louis d'or , qu'ils employèrent aussi-tôt à se bien régaler. Les troupes qui travailloient plus loin ne furent pas oubliées dans cette occasion : Le Prince en repassant de leur côté , leur jetta une poignée de louis d'or qu'on eut grand soin de ramasser.

Bien-tôt après il se fit de grandes réjouissances dans tous ces lieux , qui retentissoient des acclamations & des louanges qu'on donna au Prince. Plusieurs tonneaux de vin , accompagnés de toutes sortes de provisions de bouche qu'on y avoit fait venir , excitèrent une si grande joye dans tous les cœurs , que ceux qui un peu auparavant se regardoient comme les plus misérables des hommes , n'eussent pas voulu changer leur sort avec celui des Rois : chacun en ce moment oublioit toutes ses peines & tous ses chagrins ; & n'avoit d'autre soin que celui de bien boire & de se bien divertir.

Le Prince étoit pour lors à table avec le Gouverneur & le Commandant de la Place : il s'applaudissoit en secret d'avoir sçu faire naître

du Prince de Montberaud. 159

naître une joye si grande & si générale ; & il en goûtoit le premier toutes les douceurs , lorsqu'ayant fait réflexion , que l'historien des poules pourroit en mille rencontres le divertir agréablement , par l'humeur badine & enjouée qu'il avoit remarquée en lui ; il s'avisa de le demander à ces Messieurs pour le mettre au rang de ses Domestiques : mais ils lui répondirent qu'ils étoient au desespoir de ne pouvoir pas lui donner cette satisfaction , qu'il ne dépendoit point d'eux en aucune maniere de pouvoir disposer du sort de cet homme : qu'il n'y avoit que le Roi qui pût l'affranchir des peines qu'avoit mérité la faute pour laquelle il avoit été mis là. Que si un Gouverneur étoit assez hardi pour faire de son chef quelque chose d'approchant , il étoit assuré de perdre avec son Gouvernement le titre de Noblesse , qui est encore infiniment plus à priser : qu'on étoit en ce Pays d'une sévérité si grande , à l'égard de l'observation des loix , que ceux qui en avoient violé quelqueune , ne devoient pas espérer de

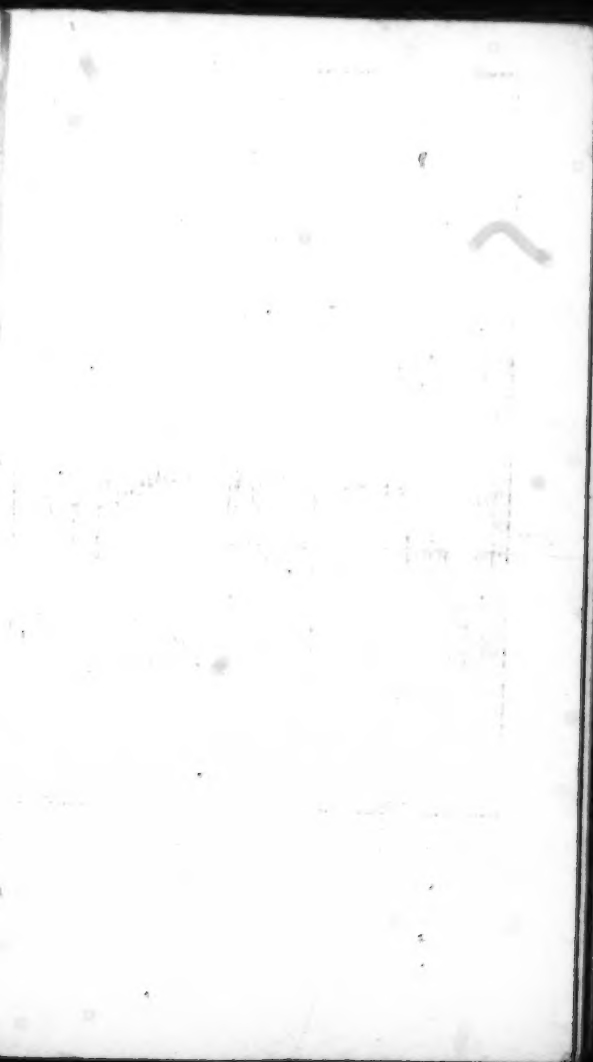
de trouver la moindre grace , même auprès du Prince , qui dans de semblables occasions paroissoit insensible à toutes les remontrances & à toutes les supplications qu'on pouvoit lui faire ; persuadé que le moindre relachement traîne après soi de très-dangereuses conséquences ; & qu'enfin , c'est donner une atteinte mortelle aux loix , que de ne les faire pas toujours religieusement observer. Le Prince qui goûta la force de toutes ces raisons , témoigna d'être fâché de leur avoir fait une pareille demande , & ne songea plus à amener avec lui le bouffon , pour la liberté duquel il s'étoit d'abord intéressé.

Cependant après que le Prince & le Gouverneur eurent pris congé du Commandant , nous montâmes en Carosse , & nous sortîmes ainsi de la Place pour nous en retourner à Mérinde : L'attention que nous avions donné le matin au recit que le Gouverneur nous avoit fait de la Noblesse du Pays , ne nous avoit point permis de considérer les richesses & les beautés , que la campagne exposoit à nos yeux.

yeux. De quelque côté que nous les puissions tourner, nous remarquions des terres fertiles & bien cultivées, dont la plûpart étoient couvertes de riches moissons : nous découvrions assez loin de nous des vignobles, qui étoient exposez les uns au Soleil du Midi, & les autres à celui du Couchant, & qui étant placez sur des côteaux, promettoient des vendanges très-abondantes aux vigneronns qui les avoient cultivez. On voyoit dans la plûpart toutes sortes d'arbres fruitiers comme des figniers, des pêchiers & des amandiers ; il y avoit même beaucoup d'oliviers & de grenadiers qui faisoient de toutes ces vignes autant de jardins délicieux. Nous trouvions de tems en tems des prairies & des pâturages qui étoient remplis de troupeaux, les Villages que nous rencontrions dans notre chemin étoient semblables à de grands Bourgs : les maisons étoient si riantes & si bien bâties, qu'on n'en voit point de plus commodes dans les Villes les mieux Policées.

Le Prince qui avoit conservé l'i-
dée

dée affreute de la pauvreté qui ré-
gne dans les Villages qu'on voit
en Europe , ne croit point qu'on
dût donner le même nom à ceux
qu'on trouve dans l'Isle de Naude-
ly : il les regardoit , non comme la
demeure ordinaire des Payfans ,
mais comme celle des Bourgeois
des Villes , qui s'étoient fait à la
campagne des maisons agréables ,
pour y venir passer une partie de
l'Eté. Ce que vous voyez au-dehors
de ces maisons , lui dit alors le Gou-
verneur , n'est rien en comparaison
de ce qui se voit au-dedans : on y
trouve des chambres très-bien
meublées , des caves très-bien gar-
nies , & des greniers qui regorgent
de toutes sortes de grains. Nos Pay-
sans , ajouta-t'il , ne sont pas , sans
doute , ceux qui sont le plus à plain-
dre : ils sont pour l'ordinaire bien
couchés , bien nourris & bien vé-
tus : à peine dans tout un Village ,
se trouvera-t'il un Paylan qui ait
oublié le Dimanche de mettre une
poule dans son pot , ou tout au
moins un bon morceau de bœuf
ou de mouton. Le Gouverneur du-
rant le long du chemin , continua
à

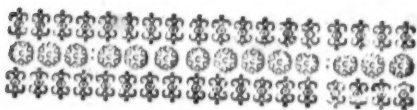




*Les adulteres sont tres mal coiffez dans
l'île de Naudely.*

du Prince de Montberaud. 163

à entretenir le Prince du bonheur qui étoit attaché à la condition des Payfans de cette Nation , & il lui raconta là-dessus des choses si particulières , qu'elles furent capables de le remplir d'admiration.



Les Adultères sont très-mal coëffez dans l'Isle de Naudely.

Comme nous rentrions dans la Ville de Mérende , nous aperçûmes un homme envelopé dans son manteau , qui ne montrait que les yeux & le bout du nez. Il avoit sur sa tête un Chapeau dont la forme , qui finissoit en pointe , étoit d'une hauteur extraordinaire ; & ce qui le rendoit encore plus grotesque , c'est qu'il étoit peint de toutes sortes de différentes couleurs en forme d'habit d'Arlequin.

Nous crûmes d'abord que c'étoit quelque insensé ; & ce qui nous confirma dans cette pensée , ce fut

S de

de voir que la plûpart des ouvriers & des artisans sortoient de leurs boutiques fort empressez de le voir passer. Les hommes en le montrant au doigt , ne pouvoient s'empêcher de rire ; & les femmes elles-mêmes , en haussant les épaules , témoignent n'avoir pour lui que des sentimens d'aversion & de mépris.

Le Gouverneur , voyant que le Prince le regardoit fixement , lui dit en riant , qui croyez-vous , Monseigneur , que soit cet homme que vous voyez ainsi plaisamment fagoté ? Je crois , répondit son Altesse , que c'est quelque fol , qui s'est échappé des Petites Maisons. Vous faites un jugement téméraire , repliqua le Gouverneur : c'est un homme d'un sens fort rassé , & même je puis vous assurer que c'est un fort galant homme : c'est en effet sa galanterie qui a mis sur sa tête le Chapeau Pointu que vous lui voyez. Je ne comprends rien à cette énigme , & vous me ferez beaucoup de plaisir de me l'expliquer. Je satisferai tout-d'un-coup à votre curiosité , reprit le Gouverneur , en vous disant que c'est un Adultère.

2
du Prince de Montberaud. 165

Adultère. Comment un Adultère !
s'écria le Prince. Oûi , un Adultère ,
repliqua le Gouverneur. Il y a
déjà neuf ans qu'il paroît en cette
Ville avec ce plaisant équipage , &
il n'en aura point d'autre le reste de
ses jours : en sorte que s'il se mon-
troit en public sans avoir son Cha-
peau Pointu , qui est la marque
infamante de son crime , il seroit
plongé sur le champ dans un affreux
cachot , pour y finir sa misérable
vie dans les peines & dans les tour-
mens. Quoi ! s'écria le Prince , se-
roit-il bien possible qu'un simple
Adultère exposât un honnête hom-
me à une si crnelle infamie ? on ne
fait là-dessus grace à personne , ré-
prit le Gouverneur ; les Nobles
eux-mêmes s'ils tomboient dans
une pareille faute ne seroient pas
traitez plus favorablement que les
autres : que dis-je , ils seroient pu-
nis encore bien plus sévèrement que
les Roturiers , puisque non-seule-
ment ils seroient condamnez à avoir
toute leur vie un Chapeau Poin-
tu sur la tête , de même que s'ils
étoient les derniers des hommes ;
mais encore ils seroient déchus pour

82 toujours

toujours du titre de Noblesse , qui sans doute ne pourroit guère convenir avec un tel Chapeau , si propre à les faire montrer au doigt.

Je suis bien assuré , dit le Prince , que notre Adultère , avec un Chapeau si grotesque , ne doit pas avoir une grande démangeaison de se faire voir dans les rues & dans les places publiques : Il ne doit pas non plus paroître fort empressé d'aller compter des fleurettes à quelque Belle ; & j'ose croire que si cette fantaisie le prenoit il ne devroit pas en attendre un accueil fort obligeant. Tout cela est vrai , repartit le Gouverneur : il se tient tout le long du jour enfermé chez lui comme un hibou ; & il ne sort que pendant les ténèbres de la nuit , à moins que quelque affaire pressant ne l'oblige à renverser cet ordre , qu'il garde fort religieusement en toute autre occasion. Il n'a garde , ajouta-t'il , à songer à la galanterie ; n'ignorant pas que ses amoureuses langueurs ne pourroient avoir qu'un très-mauvais succès. En effet , les femmes les plus coquettes ont je ne sçai quelle horreur pour ces

du Prince de Montberaud. 167

ces sortes de gens, elles ne les regardent plus qu'avec mépris dès qu'elles les voye ainsi coëffez. Ah ! s'écria le Prince , si cette loi étoit en usage en Europe , qu'on y verroit des Chapeaux Pointus ! mais par malheur ceux qui y commettent des Adultères , ne sont ordinairement distinguez des autres , que par la magnificence de leur train , & par la richesse de leurs habits.





*Les Chiens sont animez d'une nouvelle
fureur , lorsqu'ils sont aux prises
avec un Adultère.*

MAis , dites-moi , je vous prie ,
poursuivit le Prince , l'Adul-
tère que nous venons de voir passer
a-t'il plusieurs Compagnons dans
la Ville avec lesquels il puisse me-
surer son Chapeau ? Il est seul
dans sa disgrâce , répondit le Gou-
verneur : il y a près de trois ans
qu'il perdit le seul Camarade qu'il
avoit & qui faisoit toute sa con-
solation. La mort de cet Adulté-
re arriva d'une assez plaisante ma-
nière : car un jour s'étant rencon-
trez dans une rue , ils n'eurent
garde , sans doute , de passer sans
se saluer : ils étoient occupez à se
faire toutes sortes d'amitié & de
caresses , lorsqu'un événement si
extraordinaire ayant fait assembler
à



*Les Chiens sont animez d'une nouvelle
fureur lors qu'ils sont aux prises
avec un adultere*

à l'entour d'eux une nombreuse populace qui les dévorait des yeux , le défunt Chapeau Pointu , qui ne pouvoit souffrir la présence de toute cette canaille , se mit aussi-tôt en devoir de la faire retirer ; & ayant poussé fort rudement un artisan qui se trouva le plus près de lui , il le renversa non-seulement par terre , mais même il le mit absolument hors de combat , étant demeuré étendu sur la place sans se pouvoir remuer. Mais la querelle ne finit pas pour cela : un gros chien dont cet artisan se trouvoit accompagné , prit aussi-tôt sa défense ; & pour venger l'insulte que cet Adultère venoit de faire à son maître , il s'élança sur lui comme s'il eut eu des aïles : Il le saisit à l'épaule , il le renversa par terre aussi facilement que s'il n'eut eu à faire qu'à un petit doguin : là pour le dévorer mieux à son aise , il lui met avec tant de furie une de ses pattes sur la tête , qui fait voler à plus de six pas de-là son pauvre Chapeau Pointu ; si bien qu'exerçant sur lui toute sa rage il l'alloit manger tout en vie , si ceux qui étoient

étoient presens n'eussent éteint la fureur de ce chien dans son propre sang. Ce terrible animal étoit percé de plus de vingt coups d'épée , sans que pour cela il abandonnât sa proie : mais les forces avec la vie étant venues tout-d'un-coup à lui manquer , il tomba mort sur le corps du pauvre Adultère , qui dans ce moment étoit lui-même réduit aux abois. On fut contraint de l'emporter à son logis , où il demeura plus de deux heures sans connoissance. Pendant ce tems-là il lui prit une grosse fièvre ; & pour comble de malheur huit jours après la gangrene s'étant mise dans sa playe , il n'eut que le tems de songer à sa conscience , étant mort le lendemain sur les sept heures du soir.

Voilà une plaisante aventure , s'écria le Prince , il faut avouer qu'elle fut bien funeste pour ce pauvre Adultère. Il ne faut pas demander , continua-t'il , si celui qui vit encore à présent fut affligé de la perte qu'il venoit de faire de son cher Camarade. Il en fut inconsolable , répartit le Gouverneur : Il ne

du Prince de Montberaud. 171

ne le quitta pas d'un pas pendant sa maladie : il étoit toujours au chevet de son lit : il faillit à se désespérer le jour qu'on le mit au tombeau. Il fut fort exact à y aller prier Dieu tous les matins pour le repos de son ame, pendant un fort long-tems : Dès qu'il étoit là, le souvenir de son cher ami lui arrachoit mille soupirs & mille sanglots ; il ne pouvoit jamais s'approcher de ce tombeau qu'il ne pleurât amèrement. Il n'en faut pas être surpris, ces deux Adultères avoient un amour tendre, l'un pour l'autre ; & en cela ils faisoient connoître la vérité du Proverbe : *Similis simili gaudet.*

Est-ce que depuis la mort de cet Adultère, demanda le Prince, il ne s'en est point élevé quelque autre dans lequel celui-ci ait pu trouver ce qu'il avoit perdu dans celui-là. Le Ciel répondit le Gouverneur n'a pas daigné encore le favoriser d'une si grande faveur, & suivant toutes les apparences il ira trouver son ancien camarade dans l'autre monde, avant qu'il en puisse trouver un nouveau dans celui-ci.

ci. J'ose même croire qu'en moins de vingt années on n'entendra plus parler d'aucun Adultère dans toute l'Isle de Naudely ; & nous pourrons faire sur ce sujet , les mêmes réponses que fit un jour un habitant de Sparte , nommé Géra-de , à un Etranger qui lui demandoit quelle peine on faisoit souffrir à ceux qui étoient surpris en Adultère. Je ne sçai pas ce trait d'Histoire , interrompit le Prince : apprenez-moi donc qu'elles furent les réponses que Géra-de fit à cet Etranger. Il lui répondit qu'il n'y avoit point d'Adultères dans Sparte : Mais s'il s'en trouvoit quelqu'un à quoi le condamneroit-on ? repliqua l'Etranger. Il faudroit , dit Géra-de , qu'il donnât un Taureau d'une grandeur si énorme que de dessus la Montagne du Taugère , il pût boire dans la Riviere d'Eurote. Mais comment seroit-il possible , dit l'Etranger , de trouver un si grand Taureau ? & comment voulez-vous qu'il soit possible , repliqua Géra-de , de trouver un Adultère dans ce Pays , où les peuples vivent dans une si grande crainte de Dieu , & dans

dans une si grande soumission pour les loix. J'espère, continua le Gouverneur, qu'on pourra dans quelque-tems d'ici dire la même chose à ceux qui auront la curiosité de sçavoir de la maniere qu'on punit les Adultères dans l'Isle de Naude-ly. Car ils sont devenus si rares depuis quelques années, que de cent qu'on en connoissoit autrefois, à peine en voit-on aujourd'hui.

Mais quoi, répartit le Prince, croyez-vous qu'il n'y ait pas ici, comme par-tout ailleurs, un grand nombre d'Adultères qui vont tête levée sous une perruque blonde, & à qui personne ne dit mot parce qu'on ne les connoît pas, ou qu'on fait semblant de ne pas les connoître. S'il y en a quelqu'un, reprit le Gouverneur, il faut assurément qu'il se tienne bien caché pour n'être pas découvert. Nous avons ici plusieurs espions, qui dès le moment qu'ils s'apperçoivent qu'un homme va trop souvent dans une maison, ils examinent de si près sa conduite, qu'ils découvrent en fort peu de tems les véritables motifs qui l'obligent à y aller : & ain-

li, quelques toins & quelques précautions qu'il puisse prendre pour n'être point surpris dans ses mauvais desseins, il l'est presque toujours avant même qu'il ait eu le loisir de le mettre en exécution. Mais la vérité est, continua-t'il, qu'il y a ici très-peu de gens vicieux : les peuples vivent dans cette Isle dans une grande crainte de Dieu : on les élève dès leur tendre enfance dans des sentimens de piété. Les exhortations pleines de force & d'onction que leur font leurs Pasteurs, jointes à leurs bons exemples, qui les touchent encore bien plus vivement que leurs paroles, ont une vertu merveilleuse pour les éloigner de tout ce qui seroit capable de les porter au péché. Ils sont encore retenus dans leur devoir par un autre endroit, je veux dire par les occupations qu'on leur donne, & qui ne leur laissent aucun loisir de songer à la galanterie. On ne souffre point pour cette raison que personne dans cette Isle demeure oisif; les Nobles n'y sont pas moins occupez que les Roturiers : ils ne s'appliquent les uns & les

du Prince de Montberaud. 175

les autres qu'à remplir les fonctions qui se trouvent attachées à leurs emplois. Les femmes ne cèdent en cela rien aux hommes, elles ne se permettent aucun relâche : tantôt elles travaillent à des ouvrages de Tapissierie ou de Broderie ; & tantôt elles s'occupent à faire de beaux points de Dentelles. Elles ne sortent jamais de leur maison que pour aller à l'Eglise, ou pour des affaires de nécessité & d'obligation. C'est pour toutes ces raisons, & pour plusieurs autres, dont il seroit inutile de vous entretenir, que les Adultères sont aussi rares en ce Pays, qu'ils sont fréquens par-tout ailleurs.

Les deux raisons que vous venez de rapporter, interrompit le Prince, sont seules capables de produire cet effet : étant impossible que celui qui craint véritablement Dieu, & qui est toujours occupé, puisse commettre aucun Adultère, ni tomber dans aucun autre excès. Mais, ajouta-t'il, je ne vous ai pas encore demandé, à quelle marque on connoît ici les femmes qui sont convaincues d'avoir été

T 3 infidèles

ter , sans s'exposer elles-mêmes à perdre leur honneur , qui est ici dans une extrême recommandation.

Mais , si ce que vous dites-là est vrai , repliqua le Prince , se peut-il trouver des hommes assez lâches pour vouloir demeurer avec des femmes qui leur ont manqué de fidélité : ne craignent-ils pas de se faire montrer au doigt lorsqu'ils passent par les ruës , ou qu'on les voit ensemble avec elles ?

Ils n'ont pas sujet d'avoir cette crainte , répartit le Gouverneur : car comme les femmes en Europe ne sont point deshonorées par les débauches de leurs maris ; l'honneur des hommes ne reçoit aucune atteinte en ce Pays par l'Infidélité de leurs femmes. Chacun porte ici l'infamie de son crime ; mais cette infamie ne s'étend point sur celui qui n'y a eu aucune part. Un honnête homme y passe toujours pour honnête homme ; & quoiqu'il ait le malheur d'avoir pour épouse une coquette , il est regardé d'aussi bon œil dans toutes les compagnies , que s'il avoit la femme du monde

du Prince de Montberaud. 179
monde la plus vertueuse & la plus
accomplie.

Cette conduite, repliqua le Prince, paroît pleine de justice & de bon sens ; & j'avouë qu'on seroit heureux en Europe, ou du moins qu'on y seroit moins malheureux, si les mêmes maximes y étoient religieusement observées ; mais par un renversement étrange, il arrive qu'un honnête homme y sera regardé comme un infame parce qu'il aura une femme coquette ; & qu'au contraire un libertin & un débauché y passera pour un galant homme & pour un homme d'esprit, parce qu'il aura eu l'adresse, ou pour mieux dire la malice d'abuser de la femme de son voisin. C'est ainsi que l'innocent est obligé de se cacher ; tandis que le coupable qui est le premier qui le montre au doigt, triomphe & s'applaudit du crime qu'il a commis contre sa personne, & dont il fait réjaillir sur lui toute l'infamie. Celui qui ne peut pas se vanter d'avoir fait plusieurs conquêtes durant sa vie passe dans l'esprit des autres pour un sot & pour un grossier : de-là vient que plusieurs,

sieurs, pour se faire plus d'honneur dans le monde, se vante d'avoir eu des faveurs qu'ils n'ont jamais obtenues ; & font ainsi passer pour des femmes perdues, des femmes qui ont beaucoup d'honneur & de probité.

Voilà, s'écria le Gouverneur, un horrible renversement de raison & de bon sens : à ce compte, ajouta-t'il, les plus vertueux, par une fausse honte, se trouvent dans la malheureuse nécessité de suivre l'exemple de ceux qui sont plongés dans la débauche ; & ce torrent qui se déborde sur toutes les terres, entraîne après soi, aussi-bien les arbres qui portent de bons fruits, que ceux qui n'en produisent que des mauvais. On ne peut presque point passer pour honnête homme dans le grand monde, interrompit le Prince, qu'on ne suive les maximes qui y sont en usage : un homme qui a des scrupules y fait une triste figure : on n'a pour lui que du mépris, & on le regarde comme un vilionnaire ou comme un bigor.

Les choses étant sur ce pied-là ,
dit

dit le Gouverneur , je m'imagine que les Adultères doivent être fort fréquens en Europe ; & apparemment que dans les grandes Villes il n'est point de jour qu'on n'en voye plus de cent. Quand vous diriez plus de mille , répartit le Prince , soyez assuré que vous ne mentiriez pas. Les seules Villes de Rome , Venise , Londres & Paris , pourroient fournir fort aisément une Armée de plus de cent mille Adultères. Je ne comprends dans ce nombre que les seuls hommes qui seroient encore en état de porter les armes : car si j'y comprenois ces Adultères gouteux , qui passent les six mois de l'année assis sur un fauteuil , expiant par des douleurs très-aiguës , les débauches de leur jeunesse ; je pourrois , sans rien exagérer , faire monter cette Armée à plus de six vingt mille combattans. Quoiqu'il en soit , si chaque Adultère avoit sa marque particuliere , on les verroit passer par les rues comme des troupeaux de Moutons.

Que je vois , s'écria le Gouverneur , quelque chose d'horrible & de monstrueux à travers toutes ces expressions !

expressions ! Mais de grace , ajoutez-t'il , d'où peut provenir une si grande dépravation de mœurs ? Elle provient , répondit le Prince , du contraire de ce qui se pratique dans l'Isle de Naudely : les maximes que vous observez ici pour empêcher les Adultères sont renvertées de fond en comble en Europe. On y vit presque sans aucun sentiment de Religion , on n'y est point élevé dans cette piété solide qu'on vous inspire ici dès votre plus tendre enfance. Un homme de qualité se met fort peu en peine que son fils soit élevé dans les maximes du Christianisme : il ne s'applique qu'à lui inspirer celles du monde. Il lui donne des Maîtres pour apprendre à danser , à faire des armes , monter à cheval , il veut qu'il soit instruit par les plus habiles , quoiqu'il lui en puisse coûter ; mais à peine peut-il se résoudre à lui donner un méchant Précepteur pour lui apprendre les premiers principes de sa Religion. Je vous dirai enfin que les personnes qui tiennent quelque rang dans le monde ne s'étudient , pour l'ordinaire , qu'à trouver les moyens de passer

du Prince de Montberaud. 183

passer leur vie dans la mollesse & dans les plaisirs. Les promenades, les divertissemens, le jeu, l'Opéra, le Bal, la Comédie sont les seules occupations qui partagent tous leurs momens.

Les femmes, pour la plûpart, continua Son Altesse, ne sont pas en cela plus modérées que les hommes. On les trouve à toutes les heures du jour avec quelqu'un de leurs Amans. Elles sont si peu retenues qu'elles sont auprès d'eux toutes les avances, sans garder aucune bien-séance ni aucune mesure. Bien-loin d'avoir honte de leur galanterie, elles s'en font beaucoup d'honneur; établissans leur mérite sur le nombre & sur la réputation de leurs Amans. Toutes leurs conversations roulent sur des aventures, sur des intrigues, sur des amourettes: elles n'ignorent aucune des Histoires galantes, dont leur Bibliothèque est uniquement composée. Elles sçavent par cœur l'Art d'aimer du Poëte Latin, qui, à leurs pressantes sollicitations, a été traduit en François. C'est dans tous ces beaux Livres qu'elles

qu'elles lisent assiduellement tous les jours , qu'elles aprennent de quelle maniere on peut tromper la vigilance d'un mari , que tout ce qu'il voit , rend à bon droit jaloux.

Ce portrait , dit le Gouverneur , me paroît fort vif : on voit là dépeint fort au naturel le caractère des femmes à qui il ne reste plus aucun sentiment d'honneur ; & sans doute que celles qui ont de la vertu ne veulent avoir aucune liaison avec celles-là. L'expérience , dit le Prince , fait pourtant voir le contraire. La vertu des femmes d'aujourd'hui n'a plus cette austérité & cette délicatesse qu'elle avoit du tems de nos Ayeux. Elles ne rougissent plus d'avoir de la correspondance avec des femmes qu'elles savent entretenir un commerce criminel. On regardoit autrefois les femmes débauchées en Europe presque des mêmes yeux qu'on les regarde ici ; mais cette sévérité de morale n'a plus lieu aujourd'hui : on les souffre avec joye à présent dans toutes les Compagnies , on les va chercher lorsqu'elles ne viennent pas assez tôt ; on leur fait mille

du Prince de Montberaud. 185
mille caresses , on les félicite , on leur porte envie. Les femmes les plus coquettes , sont enfin , celles qui sont les mieux reçues dans les Cercles , qui y tiennent le premier rang , & qui y brillent le plus.

Quand une fois le vice est honoré , interrompt le Gouverneur , on peut dire qu'il est monté sur son trône , d'où il décoche ses traits les plus empoisonnez. Les éloges qu'on donne aux personnes vicieuses invitent ceux qui ont encore de la vertu à tomber dans les mêmes desordres , persuadez qu'ils seront applaudis à leur tour. On nous fait paroître le vice sous une forme si agréable , qu'à la fin nous ne pouvons résister de nous ranger sous ses étendarts : Et qui est-ce , de bonne foi , qui ne se permettroit de grandes libertez ; voyant que les galanteries les plus criminelles sont reçues avec de grands applaudissemens. On regarde le crime d'adultère comme un jeu , comme une bagatelle : on s'en divertit , on en tire de la vanité ; faut-il s'étonner après cela si on le commet si facilement.

Mais

Mais enfin , demanda le Prince , quel remède trouveriez-vous qu'on pût apporter à ce mal ? Ce seroit , répondit le Gouverneur , d'établir des Censeurs dans toutes les Villes , de même que nous en avons dans les nôtres. Ils devroient être choisis entre mille , & après avoir trouvé en eux une vertu épurée , & avoir reconnu qu'ils sont d'un zèle & d'une sévérité extraordinaire ; on devroit , avec l'inspection , leur donner une entière autorité sur les mœurs.

Il faudroit que chaque Censeur eut des espions secrets , qui s'introduiroient adroitement dans les lieux où les débauchez se vantent de tout ce qu'ils font , & souvent même de ce qu'ils ne font pas. Ces espions rendroient compte aux Censeurs de tout ce qu'ils auroient remarqué , de même que de tous les discours qui se seroient tenus. On ne scauroit punir trop sévèrement ceux qui bleissent la pudeur : les discours trop libres étant comme un venin subtil , très-propre pour corrompre l'innocence des mœurs.

du Prince de Montberaud. 187

Il seroit nécessaire de supprimer tous les Livres de galanterie, tous ces Opéras, & toutes ces Comédies où l'on ne voit que des intrigues d'amour. Mais ce qui seroit, sans doute, le plus important, ce seroit d'exposer à une espece d'ignominie tous ceux qui seroient convaincus d'avoir commis quelque action impudique, ou qui auroient eu la hardiesse de se vanter de l'avoir commise. Les derniers n'auroient point en cela sujet de se plaindre, puisque selon leur propre aveu, ils seroient coupable de ce dont on voudroit les punir.

Or je soutiens que si on tenoit exactement la main à tout ce qui auroit été ordonné là-dessus, il ne se trouveroit plus personne qui tirât vanité des impudicitez qu'il auroit pû commettre; bien-loin qu'il osât se vanter de celles qu'il n'auroit pas commises; & ce seroit déjà avoir fait beaucoup que d'en être venu jusques-là; puisque les débauchez seroient alors fort appliquez à cacher leurs desordres, n'ignorant pas qu'au lieu du faux honneur qu'ils y trouvoient autre-

V fois,

fois , ils seroient exposez à une véritable infamie , si on venoit à les découvrir. Car on peut dire qu'un des grands moyens d'abolir le vice , & de faire triompher la vertu , c'est d'exposer l'un à toute sorte de mépris , & de mettre l'autre en crédit , & en réputation : la gloire qui se trouve dans une chose nous la faisant rechercher avec empressement ; de même que l'infamie qu'on a attachée à une autre , nous en inspire une véritable aversion. Pourquoi , en effet , continua-t'il , se glorifie-t'on en Europe d'être impudique , & qu'au contraire on a de la honte de paroître chaste ; c'est que les débauchez & les libertins ont des sentimens d'estime pour les premiers , & qu'ils regardent les autres avec une espèce de dérision & de mépris. Renversez cet ordre , n'ayez que du mépris pour celui qui est impudique , tournez-le en ridicule , exposez-le à la risée de tout le monde ; honorez , au contraire , celui qui est chaste , de toutes les marques d'estime & de vénération qu'on doit à sa vertu ; & vous verrez alors que bien.

bien-loin que les impudiques tirent vanité de leurs galanteries , ils en seront tous couverts de confusion ; & que ceux qui sont chastes feront gloire de l'être , & auroient honte de ne l'être pas.

J'entre fort dans votre raisonnement , dit le Prince ; si on attachoit à la vertu la gloire qui lui est dûë , & si on exposoit le vice à l'infamie dont il devroit être couvert , on ne se piqueroit pas moins d'être chaste qu'on se pique d'être brave ; & on auroit autant , ou même plus de honte de ne l'être pas , qu'on en a lorsque dans une occasion où il falloit montrer de la valeur , on fait voir qu'on en a manqué.

Nous avons de tout cela , dit le Gouverneur , une grande expérience dans ce Pays. Nous ne connoissons rien qui excite davantage les hommes à des actions de vertu que les marques d'honneur dont on a soin de les récompenser. Rien aussi n'est plus propre pour faire haïr le vice que de le couvrir d'infamie : on expose à la risée des autres tous ceux qui tombent dans quelque crime qui cause du scandale ; & de

infidèles à leurs maris : Il me semble que comme on fait porter aux hommes un Chapeau Pointu , d'une hauteur extraordinaire , on devroit donner aux femmes une Cornette qui eut à peu près la même forme & la même hauteur. Si leur punition étoit attachée à une Cornette , je trouve qu'elle devroit être faite sur le modèle de celles que portent à present toutes les Dames de l'Europe : car leurs cornettes sont précisément de même hauteur que vos Chapeaux Pointus ? & elles sont bigarrées pareillement de toutes sortes de différentes couleurs. Mais apparemment , continuera-t'il , qu'on les aura distinguées des femmes vertueuses par quelqu'autre endroit. Apprenez-moi donc quelle est la marque qui les fait connoître pour ce qu'elles sont.

Elles n'en ont aucune , répondit le Gouverneur , on ne les expose à aucune ignominie ; parce qu'on a crû que pour les empêcher de commettre aucun Adultères , il suffiroit d'en faire tomber toute la punition sur les hommes ; étant certain que
ce

ce sont eux qui vont chercher les femmes , & qui par leurs sollicitations & leurs importunités les font tomber dans le crime : les femmes étant retenues dans leur devoir par une certaine pudeur qui leur est propre , & que les hommes pour l'ordinaire ne connoissent pas. Il semble aussi qu'on ait eu en cela quelque égard à la foiblesse de leur sexe qui rend en quelque manière leurs fautes bien plus excusables que celles que les hommes peuvent commettre. Cependant les Loix du Royaume permettent à leurs maris d'exercer sur elles tous les mauvais traitemens que bon leur semble ; si bien qu'il est en leur pouvoir de les tenir enchainées dans leurs maisons , sans leur permettre la moindre liberté. Et ce qui a lieu , sans doute , de leur faire beaucoup plus de peine , c'est de voir que les autres femmes ne veulent avoir aucun commerce ni aucune liaison avec elles. Les femmes , dont la conduite a été toujours sans reproche ; les fuyent comme si elles étoient des excommuniées ; & cela parce qu'elles ne les sçauoient frequen-

ne l'eût vû de ses propres yeux , qu'on eût pû rendre le Commerce dans cette Isle aussi florissant qu'il étoit : qu'il ne pouvoit comprendre ce qu'on avoit pû faire pour attirer dans le Port tant de différentes Nations , qui y apportent comme à l'envi les unes des autres , tout ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux dans leurs Pays. Il le pria de lui expliquer de la maniere que le Commerce s'y étoit établi , les précautions qu'on avoit pris pour cela , & enfin , de lui donner sur ce sujet tous les autres éclaircissements qui pourroient dépendre de lui.

Le Commerce dans cette Isle , dit le Gouverneur , n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui ; c'est l'ouvrage d'environ vingt-cinq années des soins & des précautions qu'on a pris pour l'élever à la perfection où l'on le voit présentement. Je remarque même qu'il ne fait à tout moment que croître & qu'embellir , semblable à une jeune beauté , dont le visage se couvre tous les jours de nouveaux attraits. Le Roi à la sollicitation de son premier

du Prince de Montberaud. 193

premier Ministre qui avoit formé le dessein de le rendre très-florissant dans tout le Royaume , envoya ses ordres dans les Provinces à tous les Inspecteurs chargés des affaires du Commerce , afin qu'ils fissent venir à la Cour tous les Négocians & autres personnes intelligentes ; afin qu'aidez de leurs avis & de leurs conseils , on pût l'élever à la plus haute perfection où il pourroit monter. Tous ces Inspecteurs donnèrent tous leurs soins , pour découvrir les plus habiles gens sur ce point , qui étoient dans leur département ; mais avant que de les envoyer à la Cour , chacun d'eux eût de longues conférences avec ces Négocians , afin de s'instruire par eux-mêmes des fonds qu'on devoit faire sur leur expérience & leur habileté. On ne retint pas tous ceux qui s'étoient d'abord presentez ; on se contenta de réserver ceux en qui l'on découvrit le plus de bon sens , d'intelligence & de capacité.

Peu de tems après on vît arriver à la Cour environ cinquante à soixante Négocians , qui étoient l'élite

l'élite de tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans le Royaume, touchant le Commerce. Le Premier Ministre ayant sçu qu'ils étoient arrivez, les fit venir chez lui; & après les avoir reçûs avec des grandes marques de bonté; & leur avoir fait toutes sortes de caresses, il leur fit donner un appartement à la Cour où ils furent parfaitement bien traittez. Il eût le lendemain une longue conférence avec eux, il leur en donna ensuite de particulières: il les consulta sur toutes les choses dans lesquelles il trouvoit des difficultés; & enfin après s'être éclairci de vive voix avec eux sur tout ce qui pouvoit faciliter le Commerce, & le rendre florissant dans tout le Royaume, il leur ordonna d'en dresser un Mémoire, dans lequel ils auroient soin de marquer tout ce qu'ils jugeroient pouvoir faire réussir un si avantageux établissement.

Après que ces Mémoires lui eurent été présentez il ordonna très-expressément à son premier Commis d'en faire un extrait très-exact: dès qu'il eût cet extrait entre ses mains, il l'examina avec beaucoup
de

du Prince de Montberaud. 195

de soin & d'application , & ne fit pas même difficulté d'en faire de sa propre main un extrait particulier , qui fût comme la substance de tout & ce qu'il y avoit de bon & d'utile dans tous les différens Mémoires qui lui avoient été présentez. Ce travail ne fût pas inutile : il se forma par-là une idée sensible de tous les moyens qui étoient les plus propres pour faire fleurir le Commerce. Il ne laissa pas néanmoins d'avoir de nouvelles conférences , tant en général qu'en particulier , avec tous ces Députez. Il en choisit deux qu'il consulta plus particulièrement que les autres , parce qu'ils lui parurent remplis de sagesse & de bons sens. Enfin , après avoir pris avec eux toutes les mesures convenables , il jeta les fondemens de ce grand Ouvrage , qui devoit être si avantageux à toute la Nation. Il retint ces deux Négocians auprès de lui ; & il établit les autres Directeurs du Commerce dans toutes les Provinces du Royaume , où il les renvoya bien-tôt après , comblez de biens & d'honneurs.

On fit charger , sans perdre un
X moment

moment de tems, douze gros Vaisseaux pour les envoyer dans les Pays Etrangers: les uns étoient chargez de grains, les autres de vin: ceux-ci portoient des fruits, & des huiles qui croissent dans le Pays: ceux-là étoient remplis de belles & de riches étoffes, qui se fabriquent en plusieurs Manufactures du Royaume. On attira par routes sortes de récompenses, ceux qui étoient habiles dans la Navigation, où qui pouvoient y servir utilement. Tous ces Vaisseaux arrivèrent heureusement chez les peuples pour qui on les avoit destinez: on eût soin d'envoyer à chacun d'eux les choses qu'on sçavoit leur manquer; & c'est ce qui leur fit recevoir ces riches présents comme s'ils leur étoient tombés du Ciel: ils ne sçavoient comment faire pour reconnoître une grace si peu attendüe, & dont ils avoient si grand besoin. Ils comblèrent d'honneurs & de présents les conducteurs de ces Vaisseaux. En échange des richesses qu'ils leur avoient apportées, ils leur donnèrent celles qui se trouvoient dans leur Pays, ils leur demandèrent avec instance qu'ils

du Prince de Montberaud. 197

qu'ils vinssent toutes les années leur apporter de semblables trésors ; leur témoignant qu'ils souhaitoient avec passion d'entretenir avec eux un commerce éternel ; & afin de les y engager plus fortement , ils firent partir des Vaisseaux chargez de toutes sortes de précieuses marchandises , qui s'étant joints à ceux qu'on leur avoit envoyez , composèrent une flotte deux fois plus considérable que la première. On les vit arriver les uns & les autres au gré & à la satisfaction de tout le monde : il se trouva que chaque Vaisseau avoit apporté trente fois plus de richesses , qu'il n'en avoit eû en partant d'ici. Tout le gain qui s'y trouva fût distribué à ceux qui l'avoient fait par leur industrie & par leur travail. Le Roi n'y voulut avoir aucune part, quoi qu'il eût avancé toutes les sommes nécessaires pour équiper ces douze Vaisseaux , & les mettre en état de partir. Il poussa même plus loin sa générosité , il ne daigna pas retirer ce qu'il avoit avancé : il laissa ce même fonds dans chaque Port , afin que si on en avoit besoin dans

la suite, on trouva-là un secours tout près pour s'en servir dans les occasions qui se pourroient présenter.

Ceux qui avoient commencé ce Commerce, furent bien-aîsés de le continuer, excitez par les grands avantages qu'ils en avoient déjà retirés, d'autres personnes, qui jusqu'à lors n'avoient osé rien entreprendre, se joignirent à eux pour faire ensemble ce Commerce, qui leur paroissoit si lucratif. Il se fit plusieurs sociétés, tout le monde y vouloit entrer; ceux qui au commencement avoient paru les plus timides, se montrèrent les plus hardis & les plus pressés: on trouvoit plus de matelots qu'il n'en falloit, & chacun s'adonnoit avec plaisir au commerce de la mer: les pères étoient ravis d'élever leurs enfans dans un si bon métier: & en leur faisant envisager les grands avantages qu'ils y devoient rencontrer, ils leur apprenoient à ne point craindre les fatigues de la navigation, & à mépriser même les tempêtes, & les écneils.

Cependant le Commerce deve-
noit

noit tous les jours plus florissant. On apportoit dans cette Isle des richesses immenses des climats les plus éloignez ; une infinité de gens trouvoient à s'occuper utilement dans les Ports , qui sans cela eussent eu de la peine de trouver à gagner leur vie : ce Commerce enrichissoit tout le monde , on s'est étudié toutes les années à le rendre plus ferme & plus florissant , & enfin à force de soins & de précautions , on l'a élevé à la perfection où l'on le voit aujourd'hui.

On ne peut pas dire , interrompit le Prince , que les soins qu'on s'est donné là-dessus ayent été inutiles : ils ont parfaitement bien réussi. On a eu bien raison de ne rien négliger dans une affaire aussi importante que celle-là : on ne pouvoit jamais rien faire qui fut plus avantageux à l'Etat. Dès que le Commerce des Pays Etrangers est bien établi chez une Nation , elle ne sçauroit manquer de rien : on lui apporte de toutes parts les choses dont elle a le plus de besoin , pour lesquelles elle ne donne en échange que celles qui lui sont

superflus, ou même inutiles. Au reste, ajouta-t'il, j'admire l'adresse & l'habileté que le premier Ministre fit paroître en cette occasion : il donna une preuve bien sensible de sa sagesse, en faisant venir à la Cour tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans le Royaume touchant le Commerce : il montra par là qu'il n'ignoroit pas, que pour faire réussir une entreprise, il faut toujours consulter ceux qui ont sur le sujet dont il s'agit le plus d'expérience & de capacité : il est certain qu'il puisa de grandes lumières dans les conférences qu'il eût avec eux. Je trouve que ce fut avec beaucoup de prudence qu'il garda auprès de lui les deux Députés, qui lui parurent si propres pour l'aider à élever cet ouvrage à sa dernière perfection. Il ne pouvoit rien faire de mieux que d'établir, comme il fit, Directeurs du Commerce les autres Députés qu'il renvoya dans leurs Provinces, après les avoir comblez de présens. Lorsqu'on prend de si justes mesures, on ne manque jamais de conduire à une heureuse
fin

fin les entreprises les plus épineuses & les plus difficiles , & il est aisé de voir que si l'on vouloit bien se donner les mêmes soins , & prendre les mêmes précautions ; il n'est point de Royaume voisin de la Mer , où l'on ne pût établir un semblable Commerce. Mais quelques louanges ne doit-on pas donner à la générosité que le Roi a toujours fait paroître , tant dans le commencement que dans la suite de cet établissement. Je suis charmé de sa modération , qui ne lui permit pas même de retirer ce qu'il avoit avancé. Je découvre en cela autant de sagesse que de bonté , son désintéressement fût mille fois plus utile à ses propres intérêts , que s'il avoit exigé avec les sommes qu'il avoit avancées , tous les profits qui en étoient provenus : en laissant à ses Sujets tout le gain du Commerce , il encouragea tout le monde à s'y adonner : il fit venir par-là une infinité de richesses dans le Royaume ; & de cette manière , il devint lui-même très-riche & très-puissant. Il avoit raison de ne pas paroître em-

pressé de retirer ce qui étoit à lui, il étoit sûr de le trouver quand il voudroit dans la bourse de chacun de ses Sujets : étant certain qu'un Roi possède de grands Trésors, quoique ses coffres soient vuides, lorsque les peuples qui lui sont soumis, ont des coffres eux-mêmes qui regorgent de toutes sortes de richesses. Il n'a pas plutôt parié, qu'ils les ouvrent avec joye, pour y prendre toutes les sommes dont il peut avoir besoin, sur-tout lorsqu'ils remarquent, que c'est à ses bontez à qui ils sont principalement redevable de l'abondance qui regne dans leurs maisons.

Le premier Ministre, qui conduisoit ce grand ouvrage, reprit le Gouverneur, s'étoit parfaitement instruit de toutes les démarches qu'il falloit faire pour l'élever à sa plus haute perfection. Il avoit prévu les grands avantages que le Commerce apporteroit dans cette Isle, & c'est ce qui lui fit inventer toutes sortes de moyens pour le faire réussir aussi heureusement qu'il a fait. Il fit faire au Roi toutes les réflexions que vous avez vous
mên.e

même si judicieusement remar-
quées : il lui fit comprendre qu'il
étoit de son intérêt , aussi-bien que
de celui de ses Sujets , de leur lais-
ser là-dessus une entière liberté ,
de n'exiger d'eux aucun droit , non
plus que des Etrangers ; puisque
les richesses que les uns & les au-
tres apporteroient dans le Royau-
me , seroient moins pour eux que
pour lui. Ce fut ce grand homme
qui engagea le Roi de laisser , com-
me en dépôt , dans chaque Port de
Mer les sommes qu'il avoit four-
nies dans le tems que le Commerce
commença à s'établir : elles y sont
restées du depuis , & y sont enco-
re à présent , cela a produit des
biens infinis ; en ce que plusieurs
Négocians y peuvent aller prendre ,
aussi facilement que dans leur bour-
se , toutes les sommes dont ils ont
besoin pour continuer , ou même
pour commencer leur Commerce ,
ce qui leur fournit les moyens d'y
faire de grands succez : on ne leur
fait point là-dessus aucune difficul-
té , on leur donne tout ce qu'ils
demandent , il suffit pour cela qu'ils
apportent un certificat du Direc-
teur

cette maniere ceux qui ont l'honneur le moins en recommandation, se donne bien de garde d'en commettre aucun. L'infamie qu'on voit attachée à un Chapeau Pointu empêche plus d'adultères que ne pourroient faire toutes les potences & tous les gibets. Les adultères les plus hardis le trouvent si affreux qu'ils n'en sçauroient soutenir la vûë. On diroit que ces sortes de Chapeaux ont une vertu secrète pour faire cesser toutes les galanteries ; & véritablement depuis qu'on s'est avisé de les mettre en usage dans cette Isle, tous les Adultères ont presque entierement disparu, comme si le Diable les avoit emportez.

En achevant ces mots, nous nous trouvâmes à la porte du logis, ainsi on fut contraint de finir ces discours, qu'on eût pu être, sans cela fait durer plus long-tems : On convint durant le souper qu'on iroit le lendemain visiter le Port : nous nous y rendîmes, en effet, à dix heures du matin, & nous employâmes plus de deux heures à voir les endroits qui méritoient le plus d'être considérez.

Deux

Deux Fortereses bâties sur le roc, étoient aux deux extrémités du Port, qui en rendoient l'accès inaccessible à tous ceux qui auroient eu envie d'en venir troubler le repos. Ce Port, qui formoit une espece de Croissant, renfermoit dans son sein une si grande quantité de Navires, qu'en les voyant de loin, on les eut pris aisément pour une Ville, ou pour mieux dire pour une forêt. Il y en avoit quelques-uns qui étoient arrivez depuis peu de jours des Pays Etrangers; il y en avoit d'autres qu'on achevoit de charger, pour les envoyer chez les Nations, d'où les premiers étoient venus. Il n'est pas croyable les richesses immenses qui étoient dans le Port, tout ce qui y entroit étoit utile & nécessaire, tout ce qui en sortoit étoit destiné pour y faire venir de nouveaux trésors.

Le Gouverneur, qui voyoit le Prince plongé dans une agréable surprise, lui demanda s'il remarquoit-là quelque chose qui méritât son estime. Il lui avoua que tout ce qu'il voyoit, le remplissoit d'admiration: qu'il n'eût jamais crû, s'il
ne

204 *Relation du Voyage*
teur du Commerce, lequel est ordinairement conçu en ces termes.

Nous certifions que N. a besoin d'une somme de pour l'employer à son Commerce : nous sommes persuadés qu'il en fera un très-bon usage ; nous savons d'ailleurs qu'il est très-solvable, & qu'il est par dessus tout cela homme d'honneur & de probité.

Celui qui a obtenu un semblable certificat, s'en va trouver le Gardien du trésor, qui lui compte sans autre forme de procès la somme qui y est contenuë. Il met son Reçu au bas de ce certificat, & marque le tems auquel il promet de rendre la même somme : s'il y manque, on lui fait sçavoir quinze jours après, que s'il ne s'acquitte de ce juste devoir dans un mois pour tout délai, il y sera contraint par la saisie de tous ces biens, & même de sa personne. Mais on n'a garde de s'exposer à un pareil affront : tous ceux qui ont pris de l'argent dans le trésor du Commerce, c'est ainsi qu'on l'appelle, ont grand soin de l'y remettre, avant même

du Prince de Montberaud. 205

même que le tems soit expiré : que s'ils n'ont point d'argent comptant , ils aiment mieux vendre tout ce qu'ils ont de plus précieux , afin d'avoir les moyens de payer cette dette d'honneur , qui les perdrait entierement de réputation , s'ils négligeoient de l'aquiter dans le tems qu'ils l'ont promis.

Mais , interrompit le Prince , si ces Négocians viennent à faire naufrage , ou s'il leur arrive quelque autre malheur qui leur enleve tout leur bien , ils seront dans l'impuissance de remettre dans ce dépôt les sommes qu'ils en auront tirées , & de cette maniere le trésor du Commerce , où il n'entre aucun profit ni aucun intérêt ; se trouvera dans la suite fort diminué , ou même entierement anéanti , par toutes les banqueroutes qu'il aura souffert ; ainsi il me semble , qu'on ne devroit pas être si facile à donner aux premiers venus toutes les sommes qu'ils peuvent demander ; ou tout au moins qu'on en devroit exiger quelque léger intérêt ; afin que par ce moyen le fond pût toujours être conservé dans son entier : étant visible

sible, que sans cette précaution, il court grand risque d'être bien-tôt réduit à rien.

Nos Négocians, répartit le Gouverneur, ont des ressources qui les mettent à couvert contre tous les malheurs qui leur peuvent arriver. Lorsque quelqu'un d'eux a fait naufrage, ou qu'il a essuyé quelque autre revers de la fortune, tout le Corps des Marchands est obligé de réparer cette perte; en sorte que chacun d'eux en supporte une partie; ainsi elle ne se fait sentir que foiblement à celui qui l'a faite. D'ailleurs, il n'est jamais permis à aucun Négociant de mettre sur Mer tout son bien, il ne peut tout au plus en risquer que la moitié, il fait en société les entreprises qu'il ne peut faire seul: cela étant ainsi, il se trouve toujours en état de remettre dans le trésor du Commerce les sommes qu'il en a tirées. On n'a garde, ajouta-t'il, d'exiger aucun intérêt pour les sommes qu'on délivre aux Négocians: la facilité qu'ils ont de trouver tout l'argent qui leur est nécessaire, sans qu'ils soient tenus de payer aucun intérêt,

intérêt , est la chose du monde qui leur est la plus avantageuse , & qui fait fleurir davantage le Commerce : on compte dans toutes les Villes un grand nombre de Marchands qui ont sçû si bien faire valoir les sommes qu'ils sont allez prendre dans le trésor du Commerce , qu'ils sont devenus dans la suite les plus riches & les plus opulens. On en pénètre aisément la raison , ils se sont servis de cet argent pour faire des affaires où ils ont gagné considérablement , & n'ayant point été obligez de payer aucun intérêt , tout le profit qui s'y est trouvé à été entierement pour eux : ce qui leur a donné lieu d'entreprendre des affaires encore plus importantes , lesquelles leur ayant également bien réussi , ils se sont vus en fort peu de tems avoir devant eux des fonds très considérables. Mais ce qu'on ne sçauroit assez estimer , c'est que l'on empêche par-là toutes sortes de banqueroutes ; étant certain que presque toutes celles qui arrivent , n'ont pour l'ordinaire d'autre fondement que les gros intérêts que les Marchands
sont

sont obligez de payer à ceux qui leur prêtent de l'argent à cette condition : le profit qu'ils font dans les affaires qu'ils entreprennent étant souvent au-dessous des intérêts qu'ils sont obligez de payer , ce qui consume insensiblement les fonds qu'ils ont empruntez ; & ainsi ils se trouvent dans la fatale nécessité de faire une banqueroute, qui pour l'ordinaire en doit entraîner après soi plusieurs autres.

Cela , répartit le Prince , peut avoir lieu dans les Ports de Mer, où il y a des fonds établis ; mais je ne vois pas qu'on puisse par cet endroit , éviter les banqueroutes dans les autres Villes du Royaume, où l'on n'a pas la même facilité de trouver de l'argent : les Marchands dans ces lieux-là ne peuvent se dispenser d'en emprunter, ce qui sans doute se doit faire à un gros intérêt ; & comme cela doit rendre vaines , ou même pernicieuses la plupart de leurs entreprises , il s'ensuit que les banqueroutes ne doivent pas être moins fréquentes dans cette Isle, qu'elles le sont dans la plupart des Villes de l'Europe.

On

du Prince de Montberaud. 209

On ne sçait point, repliqua le Gouverneur, ce que c'est qu'intérêt en ce Pays : les usures n'y sont point tolérées : celui qui prêteroit de l'argent à cette condition, perdrait non-seulement l'intérêt, mais encore la somme qu'il auroit avancée. Lorsqu'un particulier a besoin d'une somme d'argent, il va trouver un de ses amis qu'il sçait être en état de la lui prêter, & il la lui compte aussi-tôt, sans l'engager à autre chose qu'à lui rendre à son tour un pareil service la première fois que l'occasion s'en présentera. Mais comme les Marchands ne pourroient pas toujours s'assurer de trouver dans la bourse de leurs amis, toutes les sommes dont ils pourroient avoir besoin ; le Roi, a établi de pareils fonds depuis quelques années dans toutes les Villes considérables du Royaume, où les Négocians vont prendre l'argent qui leur est nécessaire, ainsi que cela se pratique sur les Ports de Mer, où le premier établissement s'en est fait. Il est vrai, qu'il s'en faut de beaucoup que le trésor du Commerce ne soit pas si considérable

considérable dans les Villes qui sont au cœur du Royaume, que dans celles qui sont sur les Frontières, aussi n'a-t-on pas cru que cela fut nécessaire: les entreprises qui se font dans ces Villes n'étant pas comparables à celles qui se font sur les Ports de Mer.

Tout ce que vous m'apprenez, interrompt le Prince, me fait concevoir aisément que les fonds qui sont établis dans chaque Ville, ne contribuent pas peu à rendre florissant le Commerce: cela donne lieu à une infinité de gens de s'y adonner: tout le monde y peut devenir riche en fort peu de tems, il suffit pour cela qu'on aime le travail; & je crois qu'il n'y a que les paresseux & les négligens qui puissent faire mal leurs affaires en ce Pays.

Tout le monde, en effet, reprend le Gouverneur, trouve à s'y occuper utilement. Car comme le Commerce traîne après soi un grand détail, il fournit abondamment de l'ouvrage à tous ceux qui en cherchent. Le chargement & le déchargement des marchandises, leur

leur transport d'une Ville à une autre , leur arrangement dans les magasins ; tout cela a de quoi donner de l'occupation à une infinité de gens.

Le transport des marchandises dont vous venez de parler , interrompit le Prince , se fait-il aisément dans cette Isle ? Mais je me persuade , ajouta-t'il , qu'on n'aura rien négligé dans une affaire aussi utile & aussi nécessaire que celle-là.

On n'a épargné , ni soins , ni dépenses , répondit le Gouverneur , pour rendre toutes les Rivières navigables : on a fait des canaux dans plusieurs endroits du Royaume , par lesquels on peut faire aisément passer toutes sortes de marchandises d'une Ville à un autre. Tous les grands chemins sont entretenus avec beaucoup de soin : ils sont droits & unis ; & on n'en voit point qui ne soient pavés. Toutes ces commoditez rendent fort aisé le transport des Marchandises , soit qu'on les fasse voiturier par eau , ou par terre. Il ne faut tout au plus que trois semaines , pour ré-

Y pandre

pandre dans tout le Royaume les richesses des Pays Etrangers , qui sont arrivez dans quelqu'un de nos Ports. Les Villes entretiennent une grande correspondance les unes avec les autres , elles se communiquent les Marchandises qui leur sont particulières , & de cette manière elles se trouvent toujours dans une heureuse abondance de toutes les choses nécessaires à la vie.

Cependant l'heure du dîner s'approchoit , ainsi le Prince & le Gouverneur laissèrent-là le Commerce , & ne songèrent plus qu'à aller manger la soupe qui les attendoit au logis.

Nous montâmes en carosse l'après-dinée , & nous arrivâmes dans une grande place où la Milice de la Ville faisoit régulièrement l'Exercice tous les Jeudis : nous trouvâmes , en y arrivant , que les Troupes étoient déjà sous les Armes : leurs habits étoient tous uniformes , sans qu'il y parût la moindre différence. Cette uniformité trompa si bien le Prince , que s'étant persuadé que c'étoit là des Troupes réglées

glées , il demanda au Gouverneur où étoit donc la Milice du Pays : il lui répondit , en souriant , qu'il la voyoit devant ses yeux. Mais quoi , repliqua le Prince , est-ce que des Bourgeois ont des habits de Soldats ? Ils n'en doivent point avoir d'autres , repartit le Gouverneur , lorsqu'ils en font les fonctions. Notre Milice , ajouta-t'il , ne paroît jamais sous les Armes qu'elle ne soit revêtuë de toutes les marques qui lui sont propres. Le long de la semaine nos Bourgeois portent les habits qui conviennent à leur profession , & le jour que se fait l'Exercice , ils prennent celui qui convient avec les Armes : on n'attend pas qu'il faille se mettre en campagne pour les équiper , on a soin qu'ils soient en état d'y entrer à la première occasion qui pourra se présenter.

Tout cela me paroît fort beau , repartit le Prince , mais à quoi bon , faire des dépenses très-considerables en des habits qui ne peuvent servir de rien dans un tems de Paix : on est toujours assez à tems à cela lorsqu'on se voit

menacé d'une guerre prochaine, & c'est alors qu'on se doit disposer à en soutenir tous les efforts. Ceux qui attendent, reprit le Gouverneur, à se préparer à la guerre lorsqu'ils sont obligez à la soutenir, la commencent presque toujours dépourvus d'une infinité de choses qui sont absolument nécessaires. Il n'est point de tems plus propre pour se préparer à la guerre que celui auquel on jouit d'une profonde paix : les peuples sont alors bien plus en état de fournir à toutes les dépenses qu'il faut faire pour cela, qu'ils ne sont dans un tems de trouble & de désolation. Ils ne se ressentent presque point de toutes ces dépenses, lorsqu'elles se font à loisir, & les uns après les autres : au lieu qu'étant obligez de les faire tout à la fois, ils se trouvent accablez sous le poids des contributions qu'on leur impose, ce qui entraîne souvent après soi la ruine entière de tout un Etat. Enfin, on ne connoît point ici de plus grand secret, pour faire toujours la guerre avec succès : que d'y être toujours préparé : cette maxime est très-religieusement

ligieusement observée dans tout le Royaume , & c'est peut-être la raison pour laquelle nous y jouissons depuis si long-tems d'une paix si ferme & si assurée. Mais pour revenir à nos Bourgeois , il ne faut pas croire que les habits de guerre , avec lesquels ils paroissent lorsqu'ils portent les armes , leur soient à charge , & moins encore à l'Etat. Car comme ils ne prennent ces sortes d'habits qu'une fois par semaine , ils en ont pour huit à dix années avant qu'ils soient obligez d'en faire faire d'autres. Cette dépense ne leur est point onéreuse , puisque l'habit de guerre qu'ils usent sous les armes , leur tient lieu de celui qu'ils portent ordinairement , & que l'un se conserve tandis que l'autre se gâte. Je vois , dit le Prince , que vous usez en tout d'une grande économie , je ne sçaurois la blâmer , puisqu'elle n'a rien de bas & de sordide ; & qu'elle est , au contraire , remplie de justice & de raison.

La Milice de la Ville étoit cependant rangée en bataille , & elle s'attiroit l'admiration des spectateurs

tateurs par l'adresse qu'elle faisoit paroître à manier les armes , & par l'exactitude avec laquelle elle obéissoit à tous les commandemens qui lui étoient faits. Cette Bourgeoisie formoit un petit corps d'armée , d'environ dix-huit cens hommes : à les voir , on les eût moins pris pour des artisans accoutumés à une vie sédentaire , que pour de braves & de vaillans guerriers , qui ont vieilli sous les armes. Les Officiers qui les commandoient avoient quelque chose de martial , qui sembloit ne respirer que la gloire des combats. On connoissoit assez , par toutes leurs manieres , qu'ils n'étoient pas des apprentifs , ils avoient donné , en effet , des preuves éclatantes de leur valeur en plusieurs différentes occasions ; & la plupart avoient servi dans les Pays Etrangers , d'où ils étoient revenus tout couverts de gloire & de réputation.

Le Gouverneur , qui vit que le Prince ne se pouvoit lasser de regarder cette Milice , lui dit que celle qui étoit dans les autres Villes du Royaume , n'étoit en rien inférieure

inférieure à celle-là ; & que dans la revûë générale qui se faisoit toutes les années , on y comptoit jusqu'à trois cens mille combattans. Cela étant ainsi , dit le Prince , vous pouvez vous vanter d'avoir des Troupes qui sont aussi belles en apparence qu'elles sont nombreuses ; mais à vous dire le vrai , je ne crois pas qu'on dût dans l'occasion faire un grand fonds sur elles : car comme elles ne sont point accoutumées aux fatigues de la guerre ; un campement de trois semaines seroit capable de les réduire aux abois ; outre que ne s'étant jamais trouvés dans aucun combat , le moindre choc les mettroit en déroute , & leur feroit prendre la fuite.

On a prévu ces inconvéniens , répondit le Gouverneur. & on a eu soin d'y remédier : nos Bourgeois : ajouta-t'il , n'ont pas été élevez dans des délices , ni dans des plaisirs : la vie frugale & laborieuse à laquelle on les accoutume dès leur tendre jeunesse , fait qu'ils seroient en état de résister à toutes les incommoditez d'une longue guerre .

si on étoit obligé de la soutenir. Ils en donnent des preuves convaincantes dans la revûe générale qui se fait toutes les années : ils passent les journées entières exposez aux ardeurs du Soleil , & aux autres injures des saisons : la nuit ils couchent dans leurs tentes avec un peu de paille , & dorment ainsi sur la dure aussi facilement que dans les bons lits qu'ils ont dans leurs maisons ; & c'est principalement pour les accoutumer aux fatigues de la guerre que se fait cette revûe générale toutes les années. C'est ainsi qu'on les tient toujours en haleine , afin que s'il se présentoit quelque occasion , on les trouvât infatigables à tous les travaux qu'ils auroient à souffrir.

On remédiéroit au second inconvénient , par la précaution qu'on auroit de mêler cette Milice avec les Troupes réglées : on incorporeroit dix à douze hommes , ou même davantage dans chaque compagnie : on choiüroit ceux qu'on sçauroit être les plus braves , aussi-bien que les plus robustes : on destinerait les Troupes ainsi mêlées
pour

pour les plus importantes occasions ; tandis qu'on mettroit dans des garnisons les Troupes de Milice qu'on sçauroit être moins propres pour les campemens , & pour les autres exercices de la guerre , où il faut montrer plus de valeur , & dans lesquelles on a le plus à souffrir. On doit inférer de tout cela que notre Milice seroit en état de tenir tête à l'Ennemi , lorsqu'il viendrait à se présenter. Les Soldats ne sçavent point ce que c'est que reculer , lorsque les Officiers qui les commandent , se font par leur valeur un passage à travers des Ennemis : leur courage se trouve animé par celui qu'ils remarquent en eux : les Troupes ne prennent la fuite , que lorsqu'elles la voyent prendre aux Officiers qui sont à leur tête : toute une compagnie fait également les mêmes démarches qu'elle voit faire à son Capitaine. Si c'est un brave homme , il est certain que sa valeur se fera sentir jusques dans le moindre de ses Soldats. C'est pour cette raison qu'on se pique fort en ce Pays d'avoir des Officiers qui ayent une grande

L de

de expérience de la guerre , & qui se soient souvent éprouvez sur leur valeur. Tous nos Officiers Généraux ont servi long-tems dans les Pays Etrangers : tous nos Capitaines y ont servi pareillement , ou du moins ont formé le dessein d'y aller porter les armes , étant assurés qu'ils ne pourroient , sans cela s'avancer que très-difficilement dans les grands emplois.

Après que le Gouverneur eut achevé de parler , le Prince lui dit , qu'il convenoit que les Milices du Royaume seroient en état de résister aux Ennemis qui y viendroient apporter la guerre ; mais qu'il ne voyoit pas qu'elles fussent propres pour la porter elles-mêmes chez des peuples qu'on auroit envie de se soumettre. Le Gouverneur lui avoua que cela étoit vrai , & que c'étoit plutôt des Troupes deffensives qu'offensives. Il ajouta qu'aussi-bien n'étoient-elles pas destinées pour aller conquérir de nouveaux Royaumes , mais pour empêcher que des jaloux & des envieux ne viennent troubler le repos de celui-ci. Que toute l'ambition du
Roi

Roi consistoit à jouir en paix avec son Peuple de toutes les douceurs de son Regne ; persuadé que s'il avoit d'autres Royaumes ils pourroient bien augmenter le nombre de ses soins , mais non pas ajouter le moindre degré de félicité à celle qu'il trouve dans ses propres Etats.

Le Prince qui vouloit s'instruire à fond de toutes les excellentes maximes qui sont en usage dans l'Isle de Naudely , étoit bien-aïse de faire au Gouverneur toutes les objections qui lui venoient dans l'esprit , afin de trouver dans ses réponses les éclaircissemens qu'il cherchoit , & qu'il ne pouvoit pas avoir de lui-même. A quoi bon , lui dit-il , dans une paix profonde , entretenir des Troupes nombreuses , qui vont à la ruine de l'Etat , qui affoiblissent le Commerce , & qui trouble le repos & la tranquillité des familles : car ajouta-t'il , la revûe générale que vous dites qui se fait toutes les années , consume plus d'un mois & demi de tems à un pauvre artisan , qui n'a le plus souvent que sa profes-

sion pour vivre : son Commerce est interrompu , la plûpart de ses pratiques prennent parti ailleurs durant son absence , sa famille languit pendant ce tems-là , & souvent même il ne trouve pas du pain quand il revient chez lui.

Si tout ce que vous dites , avoit lieu , interrompit le Gouverneur , j'avouë qu'on acheteroit bien cher la paix dont on jouit , sous l'ombre de cette Milice nombreuse , qui tient dans le respect tous les Peuples voisins : mais Dieu merci , rien n'arrive de tout cela. L'Etat n'en est pas fort incommodé , puisque les Villes ne sont obligées qu'à une légère dépense lorsqu'elles envoient leurs Milices à la revûë générale , l'Etape leur est fournie dans les lieux de leur passage , tant en allant qu'en revenant. Lorsqu'elles sont arrivées au lieu où se fait la revûë , qui est toujours vers le milieu du Royaume , on leur fournit les tentes , le pain de munition , le vin , la viande , & toutes les autres choses qui leur sont nécessaires ; ainsi les Bourgeois & les Artisans , qui composent cette Milice , ne sont obligez

gez en leur particulier à aucune dépense , ils sont de retour chez eux dans un mois ou cinq semaines ; ils ne trouvent aucun dérangement dans leur famille , leur Commerce va toujours son train ordinaire , parce que l'absence du Mari est supplée par la présence de la femme ; c'est elle qui a soin de faire travailler les garçons qui sont dans la boutique , qui vend & qui achete tout ce qui convient à sa profession , tout de même qu'il pourroit faire lui-même s'il étoit présent. Il arrive même rarement que le Chef de la maison soit incorporé dans la Milice ; les peres peuvent se décharger de ce soin , en mettant à leur place un de leurs enfans , lorsqu'il se trouve quelqu'un qui est en état de porter les armes. On commence à les prendre à l'âge de vingt ans , & on cesse de les porter dès qu'on est arrivé à la quarante cinquième année. Ainsi on ne voit pas que cette Milice soit fort à charge au Peuple : elle lui est , au contraire , beaucoup plus avantageuse qu'elle ne scau-

roit lui être nuisible : on l'empêche par-là de s'enfoncer dans une vie molle & délicateuse , qui seroit capable de la corrompre & de l'amolir ; & c'est plutôt pour empêcher ce grand mal , que pour la crainte qu'on a des Ennemis , qu'on lui impose ce joug qui le tient toujours dans les règles du devoir.

Votre réponse , lui dit le Prince , est revêtue de tant de solides raisons que je n'ai là-dessus aucune réplique à vous faire. Il ne me reste plus qu'à vous demander si vos Troupes réglées se trouvent dans la Revûe générale qui se fait toutes les années : si vous avez beaucoup de Cavalerie ; si le Pays vous fournit les Chevaux nécessaires pour la monter , ou si vous les tirez d'ailleurs.

Comme la Revûe générale , dit le Gouverneur , ne se fait que pour tenir en haleine la Milice du Pays , on ne croit pas qu'il soit nécessaire d'y envoyer les Troupes réglées : elles restent dans leurs garnisons , où l'on trouve toujours à les occuper utilement : on les fait passer de tems en tems d'une garnison à une autre :

du Prince de Montberaud. 225

autre : on tient cette conduite , afin de rompre par-là les mauvaises habitudes qu'elles pourroient contracter en les laissant trop long-tems dans un même endroit.

Nous pouvons avoir en tout cinquante mille hommes d'Infanterie & quinze à dix-huit mille hommes de Cavalerie , sans y comprendre la Maison du Roi , qui peut aller à quatre mille Chevaux. Le Pays nous fournit non-seulement tous les Chevaux dont nous pouvons avoir besoin , mais encore il s'en vend pour plus de douze cens mille livres toutes les années. Nos voisins les viennent prendre ici pour monter leur Cavalerie : ils nous les achètent bien cher , parce qu'ils n'en connoissent point de meilleurs ni de plus propres pour les fatigues de la Guerre. Il y a dans le Royaume quatre ou cinq Provinces , où l'on élève une très grande quantité de Chevaux : on y a établi des haras qu'on cultive avec beaucoup de soin.

Nous ne manquons enfin de rien de tout ce qui est nécessaire pour soutenir une longue guerre : nous

Z 4 avons

avons une grande quantité de Places qui sont très-bien fortifiées, & ausquelles on ne laisse pas néanmoins de faire tous les jours de nouvelles Fortifications. Les provisions de guerre & de bouche, qui sont dans chaque Place, sont plus que suffisantes pour y entretenir une garnison de quinze à seize mille hommes, pendant plus de dix huit mois; & ce qui est encore plus important, nous avons des fonds pour près de deux cens millions de livres, qui sont uniquement destinez pour soutenir la premiere guerre que des esprits turbulans & inquiets voudront nous faire en ce Pays.

Ces fonds ausquels on ne touche jamais, sont dans la Ville capitale de chaque Province: on les laisse-là, afin que dans un tems de guerre, on ne soit point obligé à des transports, qui ne pourroient se faire sûrement qu'avec de grosses escortes, qu'on pourroit occuper ailleurs plus utilement: De cette maniere, en quelque part du Royaume que puisse tomber la guerre, on y trouvera des fonds
tout

tout prêts pour en soutenir long-tems tous les efforts.

Cette précaution , interrompit le Prince , mériteroit de grandes louanges , si elle pouvoit être exempte de blâme ; je remarque que vous ne vous faites qu'un petit bien , lorsque vous pourriez vous en procurer un fort grand : vous avez des trésors immenses , qui sont entièrement inutiles à l'Etat ; parce que vous les tenez renfermez ; lorsque , s'ils étoient répandus parmi le peuple , ils en produiroient beaucoup d'autres , par le soin que l'on auroit de les faire valoir.

Nos Négocians , interrompit le Gouverneur , qui sont les seuls qui peuvent faire valoir l'argent , n'en manquent point pour faire toutes leurs entreprises. Vous aurez pu remarquer , par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin , qu'ils trouvent très facilement dans le trésor du Commerce toutes les sommes dont ils ont besoin : ainsi quand tout l'argent qui est destiné pour la guerre , seroit distribué pour être employé au Commerce , il est certain qu'il ne seroit
pas

pas pour cela ni plus ferme , ni plus florissant.

Je sçai bien , que si le trésor du Commerce n'étoit pas ouvert aux Marchands , il seroit très- important pour le bien de l'Etat , qu'on leur abandonnât tout l'argent qui leur seroit nécessaire : & si on ne le faisoit pas , on seroit aussi mauvais ménager , que le seroit un laboureur qui laisseroit son champ en friche , pour ne pas risquer la semence qu'il seroit obligé d'y jeter ; ou comme le seroit un Artisan , qui de peur de gâter les instrumens avec lesquels il gagne sa vie , n'oseroit s'en servir , & les tiendrait renfermez : Cependant quand même il seroit vrai qu'on ajouteroit par-là de nouvelles facilités au Commerce , on auroit raison de réserver pour la guerre , si-non de si grosses sommes , tout au moins une bonne partie. Si nous n'avions pas ce secours tout prêt , il pourroit se trouver quelqu'un de nos Voisins qui seroit tenté de nous faire la guerre ; sçachant que nous n'avons pas devant nous la chose du monde la plus nécessaire pour la

la soutenir avec succès. Deux cens millions de livres , qu'on peut montrer aux Ennemis avant que de commencer la guerre , ont de quoi les faire penser plus d'une fois à ce qu'ils vont entreprendre ; & vingt mille hommes avec une si grosse somme , leur font plus de peur que deux cens mille combattans , à qui on ne peut payer la solde que sur les deniers qu'on leve sur les Peuples. C'est avec beaucoup de fondement qu'on dit que l'argent est le nerf de la guerre : on a bien-tôt mis en mouvement tout un Royaume , lorsqu'on a devant soi de grands trésors : tout languit , au contraire , lorsqu'on manque de ce puissant secours.

Je conviens , dit le Prince , de ce que vous dites-là , mais le Royaume étant aussi riche & aussi puissant que vous me l'avez dépeint , ne trouveroit-on pas sur le champ dans la bourse de chaque particulier toutes les sommes dont on pourroit avoir besoin ; les Ennemis , qui en auroient connoissance , ne seroient-ils pas retenus par cette considération , tout de même qu'ils pourroient

pourroient l'être , en voyant que ces mêmes sommes sont depuis long tems renfermées dans des coffres , qu'on n'ouvre jamais que pour les remplir de nouveaux trésors ?

Votre réflexion est très-juste , répondit le Gouverneur , je sçai que le Roi n'auroit qu'à parler pour trouver dans moins de huit jours des sommes encore plus considérables ; mais cela ne pourroit point se faire , sans exposer le Royaume à une espèce de létargie qui pourroit lui être fatale ; au lieu qu'ayant employé plus de trente années pour ramasser ce trésor , les peuples ne se sont presque point ressentis des levées qu'on a fait sur eux pour ce sujet : le Commerce n'en a jamais souffert la moindre altération , ni la moindre incommodité. Cependant ayant ce puissant secours devant soi , on pourra soutenir la première guerre , sans être obligé de faire aucune levée extraordinaire sur les Peuples : il suffira qu'ils continuent à payer , pendant le tems qu'elle durera , ce qu'ils ont payé durant la paix : de cette
manière

maniere ils n'en relentiront que foiblement les incommoditez ; au lieu que si on n'avoit point d'argent pour la commencer , on se verroit dans la fatale nécessité de leur imposer un joug , qui leur seroit d'autant plus difficile à supporter , qu'ils n'y seroient point accoutumez.

Le Prince qui goûta la force de toutes ces raisons , se trouva de même sentiment que le Gouverneur ; ainsi il ne lui fit point là-dessus aucune nouvelle objection : on ne laissa pas néanmoins de s'entretenir encore quelque tems sur le même sujet , & on ne finit ce discours que lorsque nous fûmes arrivés au Cours , où le Prince avoit témoigné qu'il desiroit aller un peu se promener , avant que de s'en retourner au logis.

Quoique ce fût la véritable heure de la promenade , nous n'y trouvâmes que quelques Bourgeois qui s'y promenoient à pied , accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans : pour des carosses il n'y en avoit pas un seul , si l'on en excepte celui dans lequel nous étions.

A

A ce que je vois , dit le Prince , nous ne ferons pas fort incommodé de la poussière , & nous ne serons pas obligez de mettre bien souvent la tête à la portiere du carosse , pour saluer ceux qui passeront à côté de nous. Cela est vrai , dit le Gouverneur , vous n'y verrez pas plus de carosses que ceux que vous y voyez presentement. Je suis bien sûr , interrompit le Prince , qu'à l'heure que je parle , il y a plus de cinq cens carosses au Cours-la-Reine , & qu'il en roule plus de deux mille dans la seule Ville de Paris.

Il faut donc , repliqua le Gouverneur , que cette Ville ne soit remplie que de grands Seigneurs. Vous vous trompez , repartit le Prince , il-y a encore moins de grands Seigneurs que de grands richars : j'appelle ainsi ceux qui dans moins de huit ou dix années , ont scû par leurs concussions sortir de leur ancienne bassesse , & s'élever en même-tems à un degré de fortune qui surpasse celle de plusieurs Souverains.

Il y a toujours trois ou quatre
carosses

carrosses dans leurs hôtels, ou tout au moins il y en a un pour Monsieur, & un pour Madame. Chaque carrosse a son cocher & ses laquais : car il ne seroit pas juste que Monsieur ne pût sortir tandis que Madame seroit à la promenade ; ou que Madame pour aller faire ses visites, fut obligée d'attendre que Monsieur fût revenu du Bureau des Impôts. Ils ont l'un & l'autre des affaires de la dernière importance qui les obligent de sortir en même-tems ; Monsieur prend à droit, & Madame prend à gauche, le pavé gémit sous le poids de leurs chars de triomphe, qui vont plus vite que des nuées qu'agite un vent impétueux. Tout tremble en leur présence : les maisons d'alentour par le bruit & par le fracas que font leurs courciers : les peuples, parce qu'ils ont éprouvé plus d'une fois la rigueur de leur tyrannie ; & leurs Domestiques, parce qu'ils sont assurés, que s'ils avoient le malheur de leur déplaire, ils ne trouveroient jamais ailleurs une cave si abondante, ni une cuisine où

où il s'apprête de si bons ragoûts , que ceux qui se font dans celle de Monsieur le Partisan.

Mais d'où vient , interrompit le Gouverneur , qu'on souffre que des gens de ce caractère s'élèvent si fort au-dessus de leur condition ? Pourquoi leur permet-t-on d'avoir des carosses ? Pourquoi ne leur defend-t-on pas d'avoir un si grand nombre de Domestiques ?

Vous devriez plutôt demander , répartit le Prince , pourquoi leur permet-t-on de devenir si opulens : Car si on leur ôtoit les moyens d'acquérir ces richesses immenses qu'ils amassent avec tant de facilité ; & en si peu de tems , on les obligerait d'aller à pied , au lieu d'aller en carosse , & de se servir eux mêmes , au lieu de se faire servir par les autres.

On ne fait pas des fortunes si favorables en ce Pays , repliqua le Gouverneur , on n'y connoît qu'une seule voye pour devenir riche , qui est le Commerce. Cependant à quelque degré de fortune que l'on puisse parvenir , il n'est permis qu'aux seuls Nobles , d'avoir

voir des carosses ; encore faut-il qu'ils soient élevez à de certains emplois , qui leur permettent d'en avoir. Si un Négociant enflé de ses richesses avoit la vanité de se donner un carosse , il seroit condamné à une amende qui iroit à quatre fois plus que ne vaudroit le carosse & les chevaux. On ne peut ici rien faire , ni rien entreprendre au-delà de sa condition : un homme qui a trente mille livres de rente , est obligé d'être aussi modeste dans son train , dans sa table , dans ses ameublemens , & dans ses habits , que le peut être un particulier qui n'a pas la deuxième partie de son bien.

Les superbes Palais , les meubles précieux , & les tables splendides , ne se trouvent que chez le Roi , chez les Princes du sang , & chez les Nobles qui occupent les plus grands emplois. Toutes les conditions y sont parfaitement bien distinguées par la différence de leur train & de leur habits : On sçait ce qui peut convenir à chacune , & on n'oseroit passer outre. Il n'est permis qu'aux Nobles d'être ha-

billez d'écarlate , & de porter des galons d'or & d'argent sur leurs habits ; tels que sont les Officiers Généraux de l'Armée , les Gouverneurs des Provinces & des Places fortes , & les Inspecteurs pour la guerre. Les Officiers de la Justice & des Finances peuvent porter les étoffes les plus belles , & les plus fines , mais il faut qu'elles soient teintes de noir : les femmes de ces derniers ont des habits de soye , elles ont de beau linge , mais les dentelles d'or & d'argent leur sont défendues.

Les tables sont réglées , aussi bien que le nombre des Domestiques que chacun doit avoir. Les Nobles qui exercent les premiers emplois de l'Etat , peuvent avoir des cuisiniers & des chefs d'Office ; on leur ordonne même de tenir une table splendide , & d'avoir un assez grand nombre de serviteurs : ils sont obligez enfin d'avoir un train qui soit conforme à leurs emplois , afin d'en soutenir l'éclat avec toute la décence & la dignité convenable. Ceux qui exercent des emplois moins considérables , se doi-

vent

vent montrer en tout moins somptueux & moins magnifiques, quelques riches & quelques opulens qu'ils puissent être d'ailleurs.

Les riches qui ne sont point Nobles peuvent avoir dans leurs maisons tout ce qui peut contribuer à leur faire passer une vie douce & agréable ; mais le luxe doit être banni de leurs ameublemens, aussi bien que de leur table : que s'ils avoient l'audace de se donner là-dessus trop de liberté, ils seroient condamnez à des amendes, qui seroient proportionnées à la faute qu'un excès de vanité leur auroit fait commettre.

Ah ! que les amendes, s'écria le Prince, me paroissent bien fondées, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles eussent cours en Europe ? qu'elles produiroient des sommes considérables ! Je suis assuré que les seuls Partisans qui sont en France, seroient condamnez à plus de soixante millions de livres, car il n'est pas croyable jusqu'à quel excès ils ont porté leur luxe, ou plutôt leur insolence. Ils ont des Palais, tant à la Ville qu'à la Campagne, qui

surpassent en magnificence ceux des plus grands Seigneurs du Royaume. Lorsqu'un Prince fait faire quelque bâtiment considérable, ils ont l'effronterie d'en faire faire un aussi-tôt sur le même modèle : à peine l'ouvrage est-il commencé qu'ils y ont déjà employé toutes les dépouilles d'une Province, qu'ils ont ruinée de fonds en comble : le mortier qui entre dans ce bâtiment superbe n'est détrempé que du sang d'une infinité de malheureux : la structure du dehors arrête longtemps les regards des Voyageurs, qui s'imaginent que c'est là le Palais de quelque grand Prince. Les repas qui se font dans ces maisons de plaïssance suffiroient pour donner à dîner à vingt mille malheureux qui en ont payé la façon, & qui meurent de faim.

Cela s'appelle, interrompit le Gouverneur, porter le luxe jusqu'au dernier excès. Nous ne sommes pas encore au bout, ajoûta le Prince, attendez que nous ayons vû la magnificence qui brille dans l'hôtel qu'ils ont dans la Ville. Un Suisse se tient ordinairement à la porte,

porte , comme si c'étoit-la la maison de quelque grand Seigneur , on entre dans une cour spacieuse qui est bordée par un grand nombre de remises de Carosses. On trouve une écurie qui renferme plus de chevaux qu'un Général d'armée n'en a dans la sienne. A peine deux Mulets pourroient-ils porter la vaisselle d'argent & de vermeil doré qu'on voit dans leur Office. Leur cuisine a quelque chose de remarquable par le grand nombre d'apprêts qui s'y font , & sur-tout par la finesse & l'habileté du chef de cuisine , qu'ils ont scû , à force de promesses & de présens , enlever à quelque grand Seigneur de la Cour.

De viles grenouilles ont l'effronterie , de vouloir s'égalér aux plus gros bœufs ; & ce qu'il y a en cela de plus étonnant , c'est que , sans se faire aucun effort , farcies seulement de la plus pure substance d'un nombre infini de petits poissons , qu'elles ont croqué , il leur est aisé d'élever leur petite taille à une grosseur qui surpasse celle des plus grands animaux. Alors les lions & les

les éléphans , pour ne pas paroître du moins inférieurs à ces insectes nourris dans la bouë , sont obligez à faire des efforts extraordinaires. Mais enfin , qu'arrive-t'il ? tout le contraire de ce qui arriva à la grenouille de la Fable , ce n'est pas le Partisan qui crève à force de s'enfler , il trouve dans les Provinces des fonds intarissables pour soutenir les plus folles dépenses : c'est le Comte , c'est le Marquis qui le ruinent l'un l'autre de fond en comble pour vouloir paroître aussi magnifiques que le Partisan. Jugez après cela combien seroient fortes les amendes auxquelles ils seroient condamnez , si elles étoient proportionnées à leur insolente vanité.

Quoi , s'écria le Gouverneur , est-ce que l'on souffre qu'ils prennent un train , qui est vingt mille fois au-dessus de leur condition ? Pourrois-je croire si vous ne me l'assuriez que leur effronterie puisse aller si loin ? Est-ce qu'on leur laisse faire impunément tout ce que bon leur semble ? D'où vient que le Prince ne s'empare pas de tout leur

du Prince de Montberaud. 243

leur bien , de ce bien qu'ils ont acquis si injustement , & dont ils font un usage si pernicieux ?

Personne ne leur dit rien , répondit le Prince , on les laisse jouir en repos du fruit de leurs pilleries & de leurs concussions : ils n'ont tout au plus à craindre que les injures que le peuple vomit contr'eux ; on les méprise , on les déteste : mais insensibles à tout , excepté à leur fortune , ils se moquent de tous les reproches qu'on leur peut faire. Lorsqu'on les montre au doigt par les rues , ils répondent avec l'avare.

*Populus me sibilat : at mihi plando
Ipse domi , simul ac nummos contemplex
in arcâ.*

Dis de moi tout le mal que tu voudras , je ne m'en mets guerre en peine , je fais bonne chère à bon compte , je suis logé comme un Prince , j'ai un grand nombre de Domestiques , & par-dessus tout cela , j'ai la satisfaction de repaître mes yeux de tous les beaux lous d'or dont mes coffres sont remplis ;
tandis

tandis que faisant fort maigre chère , tu n'as pas même de quoi payer le loyer que tu occupe , & que tout trantli de froid dans le coin d'une ruë , où tu me vois passer ; mes Courciers , qui me traînent comme un Empereur Romain , font voler un déluge d'eau & de bouë sur ton vieux habit , que tu es toi-même obligé de décrotter , n'ayant personne pour te servir. Voilà de la maniere que Messieurs les Partisans répondent à toutes les plaintes qu'on peut faire d'eux.

Ils sont bienheureux , interrompit le Gouverneur , d'être où ils sont , & ils seroient très-malheureux d'être dans ce Pays : on les auroit bien-tôt réduits à la raison , ainsi je ne leur conseille pas d'y venir , car assurément ils y seroient très-mal reçûs.

Vous ne devez pas craindre qu'ils y viennent répartit le Prince , ils se trouvent parfaitement bien en France , & ils ne sçauroient être mieux ailleurs : on les flâte , on les caresse : on fait entendre au Roi qu'ils sont le soutien de l'Etat dans ses plus grands besoins , & qu'il n'a
qu'à

qu'à parler pour trouver dans leurs coffres des sommes toutes prêtes pour soutenir les plus considérables dépenses. Ils fournissent , en effet , tout ce qu'on leur demande ; mais c'est à des conditions qui sont extrêmement nuisibles à l'Etat : on leur paye un gros intérêt des sommes qu'ils ont avancées , on leur confie des affaires qui leur donnent occasion d'opprimer les Peuples ; le Roi cependant ne sçait rien de toutes les injustices qu'ils commettent dans les Provinces : s'il en avoit connoissance , je suis bien assuré qu'il y mettroit bon ordre. Il aime ses Sujets de la maniere qu'un grand Roi les doit aimer , & c'est cet amour tendre qu'il a pour eux , qui l'oblige principalement à avoir recours aux Partisans , qui en lui comptant sur le champ toutes les sommes dont il a besoin , donnent lieu aux Peuples de respirer pendant quelque-tems ; mais ils payent bien cher les deux jours de relâche qu'on leur donne : le Partisan qui renferme dans sa personne encore plus de malignité que la fièvre quarte , les vient visiter le troisième jour ,

& répandant sur eux tout son venin , il leur cause un si terrible accès que la plupart succombent sous la violence du mal qu'il leur fait souffrir.

La renommée , interrompit le Gouverneur , a fait retentir plusieurs fois dans cette Isle les actions glorieuses de ce grand Roi , son nom est dans une très-grande vénération dans cette Cour , on y admire toutes ses grandes qualitez ; & je suis charmé en mon particulier de tout ce que j'en ai appris : Je pourrois , dit le Prince , vous en raconter des choses fort singulières , & j'ai tout sujet de croire , que si mes expressions répondoient à mes sentimens , ce que je vous apprendrois , vous rempliroit de surprise & d'admiration. Mais n'entrons pas , je vous prie , dans une matiere qui est trop sublime pour pouvoir être traitée comme il faut , laissons aux Historiens de ce grand Prince , le soin de raconter les merveilles de son Règne ; & pour nous , soyons contens de nous entretenir du faste de Messieurs les Partisans. Cependant ne croyez pas qu'ils
soient

soient les seuls qui ayent un train & une table magnifique , les Prélats qui sont ordinairement des personnes de la premiere qualité , & qui ont aussi-bien qu'eux de grandes richesses , ne voudroient pas , sans doute , leur paroître inférieurs en la moindre chose. Leur table est la plus fine & la plus délicate de la Province , ils ne reviennent jamais de la Cour , qu'ils n'amènent avec eux un cuisinier & un chef d'office , qui ont fait l'un & l'autre leur apprentissage chez quelque Partisan. Messieurs les Prélats sont très-appliquez à choisir ces sortes d'Officiers , il leur en a passé de si habiles par les mains , qu'ils connoissent à les voir les fonds qu'on doit faire sur leur sçavoir. S'ils étoient aussi difficiles dans le choix qu'ils font des Prédicateurs , on peut dire que toutes les Chaires seroient remplies par des Prédicateurs excellens. Je vous laisse à penser , ajouta-t'il , s'ils amènent de si habiles gens dans leur Diocèse pour demeurer oisifs : Il se fait quelquefois des repas dans leur Palais Episcopal , dont le prix , s'il étoit distribué à six Curez , suf-

firoit pour leur faire passer une année agréable , quand même ils n'auroient autre chose : je puis dire que j'ai fait plusieurs fois parfaitement bonne chère avec eux ; ils ont toujours assez belle compagnie , les Dames les plus belles & les plus qualifiées de la Province en font pour l'ordinaire le principal ornement.

Mais vos Prélats , interrompit le Gouverneur , comment l'entendent-ils ? ignorent-ils que ces grandes richesses qu'ils dévorent , & qu'ils font dévorer par les autres , font le véritable patrimoine des pauvres , à qui elles appartiennent légitimement.

Ils le sçavent , repliqua le Prince , ils le disent , ils avouent qu'ils ne sont que les dispensateurs des biens de leur Eglise ; mais les pauvres n'en sont pas pour cela plus à leur aise. Leur Palais retentit bien souvent des cris & des lamentations que la misère leur fait pousser , ils ne laissent pas néanmoins de manger leur becasse & leur perdrix aussi tranquillement que s'ils étoient assurez que tous les pauvres de leur

leur Diocèse font auffi bonne chère qu'eux.

Quoi ! s'écria le Gouverneur , auroient-ils la dureté de ne pas leur envoyer du moins les restes de leur dîner. Il y en a à la vérité , dit le Prince , quelques-uns qui le font , & qui employent même une partie de leurs revenus à faire des charitez ; mais auffi il y en a d'autres , qui ont incomparablement plus de dureté pour les pauvres , qu'ils n'en ont pour les Chevaux qui font dans leur écurie. Mais il faut donc , repliqua le Gouverneur , que ces gens-là n'ayent aucun sentiment d'humanité non plus que de religion.

Vous en ferez le jugement qu'il vous plaira , dit le Prince , je vous les dépeins tels qu'ils font, trop heureux si je pouvois vous les dépeindre tels qu'ils devroient être. Cependant , ajouta-t'il , je crois que nous ferons bien de laisser en repos Messieurs les Prélats auffi bien que Messieurs les Partisans : Ce sont eux , qui à la vérité ont porté le luxe jusqu'au dernier excès , mais on ne peut pas dire qu'ils

soient en cela les seuls coupables , chacun contribué à cet abus de tout son pouvoir ; & il n'y a que l'impuissance & la nécessité , qui rendent les gens modestes sur ce point : la fille de chambre porte les habits magnifiques de sa Maîtresse, quoiqu'à demi usez : la Procureuse en a d'aussi superbe que la Première Présidente : la Partisane n'a point de honte d'être parée aussi richement que la Duchesse , elle veut avoir , aussi bien qu'elle , une écharpe à dentelle d'or , qui avec la fraîge & le galon d'argent qui fait trois fois le tour de sa jupe , pèse quatre fois autant que le reste de son habit. Tout le monde , enfin , se fait un point d'honneur de paroître autant que son voisin. On en est venu jusque-là , que l'Artisan qui vous regarde de travers , lorsque vous le nommez Maître Jean , ou Maître Antoine ; & à qui il faut donner la qualité de Monsieur , si l'on veut avoir sa marchandise à juste prix ; l'Artisan , veut faire voir à tout le monde , par une veste de brocard à boutons d'or dont il se pare, qu'il mérite bien d'être

d'être apeilé Monsieur , aussi-bien que beaucoup d'autres , à qui on ne refuse pas de rendre cet honneur , quoique dans le fond ils ne soient pas d'un autre caractère , ni d'une plus grande conséquence que lui.

A ce compte , interrompit le Gouverneur , on ne peut plus distinguer le Noble d'avec le Roturier , ni le Gentilhomme d'avec le faquin. Bien-loin qu'on les puisse distinguer , répartit le Prince , on prend bien souvent le faquin pour l'honnête homme , & le roturier pour l'homme de qualité. Celui qui est le plus riche est celui-là aussi qui brille davantage : le faquin opulent est richement vêtu , va en carosse , est nourri délicieusement ; tandis que l'homme de mérite & de probité , qui n'a pas de bien pour soutenir le rang qu'il devroit tenir dans le monde , n'a qu'un méchant habit , va toujours à pied , & fait souvent maigre chère. Il n'est point de jour qu'on ne voye dix mille exemples de cette vérité dans Paris ; en sorte qu'on ne sçauroit marcher par les ruës de cette Ville , sans qu'on puisse dire

250 *Relation du Voyage*

avec toutes sortes de certitude , ce que Salomon a dit autrefois sur un pareil sujet. *Vidi servos in equis , & Principes in ambulantes super terram quasi servos.* Ecclési. 10.

Je suis surpris , interrompit le Gouverneur , qu'on laisse un si grand mal sans y apporter quelque remède. Est-ce qu'on ne voit pas les suites fâcheuses qu'il traîne après soi ? On les voit , repliqua le Prince , on les sent , on en gémit , il n'est personne qui n'en ressente en son particulier de très-grandes incommoditez , chacun est obligé de faire des efforts extraordinaires pour soutenir avec honneur le rang qu'il tient dans le monde : les choses les plus superflues deviennent les véritables nécessitez de la vie , & pour avoir celles-là , il faut se passer de toutes les autres.

Qu'il y a bien souvent des ventres vuides sous un habit de brocard , combien n'y a-t'il pas de personnes qui ne mangent durant six mois que la moitié de leur saoul , afin d'épargner par cette économie de quoi avoir un habit qui soit sortable à leur condition. Le luxe

du Prince de Montberaud. 251

a extrêmement renchéri le prix des choses : ce qui ne coutoit autrefois que vingt écus , coute aujourd'hui vingt louis d'or : il faut nécessairement suivre les modes , quelques ridicules & quelques extravagantes qu'elles puissent être ; autrement on s'exposeroit soi-même à passer pour un ridicule & pour un extravagant. Tout le monde se trouve réduit à la malheureuse nécessité de faire plus qu'il ne peut : les uns que le luxe a déjà ruinez ; traînent une vie languissante , & les autres achevent de se ruiner de fond en comble. Les Partisans eux-mêmes , quoique toutes les richesses du Royaume aillent s'engloutir dans leurs coffres , de même que toutes les Rivières vont s'engloutir dans la mer , ne laissent bien souvent de s'abîmer tout de même que les autres : & ce qu'il y a en cela de fâcheux , c'est qu'une banqueroute effroyable , qui se fait en même-tems que leur chute entraîne dans leur malheur un très-grand nombre de particuliers , lesquels avides de faire profiter leur argent , leur ont prêté des sommes

con-

considérables pour en recevoir l'intérêt, qu'ils ont la douleur de perdre avec le principal.

Quand même le luxe, dit le Gouverneur, ne produiroit point d'autres maux, il me semble que ceux-là sont assez grands pour qu'on doive se mettre en devoir d'y apporter quelque remède. Ce mal, repliqua le Prince, n'est pas si facile à guérir, que vous pourriez bien vous l'imaginer : il y a long-temps qu'on cherche les moyens de réformer cet abus, sans qu'on les puisse trouver. On voit, d'un côté que le luxe produit de grands maux, & d'un autre côté on remarque qu'en voulant le réformer, on en fera naître encore de plus grands. C'est un torrent qui fait par-tout de terribles ravages, mais qui en feroit encore de plus terribles, si on vouloit en arrêter le cours.

Je ne vois pas, reprit le Gouverneur, qu'il puisse arriver aucun inconvénient en faisant cesser un mal qui ne sauroit finir trop tôt. Croyez-moi, Monsieur le Gouverneur, dit le Prince, d'un ton assuré,

du Prince de Montberaud. 253
ré , si un pareil abus s'étoit intro-
duit dans cette Isle , on s'y trouve-
roit aussi embarrassé qu'ailleurs.

Je suis bien assuré , repliqua le
Gouverneur , qu'en moins de deux
années on auroit si bien remédié à
toutes choses , qu'au bout de ce
tems-là , il ne resteroit dans tout
le Royaume la moindre trace de
ce mal. Il n'est point , dit le Prince ,
d'instrument si beau que la langue ,
on fait tout avec elle , mais quand
on est obligé de mettre la main à
l'œuvre , on se trouve le plus sou-
vent fort éloigné de son compte.
La langue , repliqua le Gouver-
neur , n'ouvre aucun projet juste
& raisonnable , qui ne puisse s'exé-
cutter sans beaucoup de peine , lors-
qu'on a assez de fermeté & assez de
constance , pour mettre en exéc-
ution ce que l'on a projeté. On a
fait dans cette Isle des choses infini-
ment plus difficiles , & par rapport
à celles là , je vois que la réforme
du luxe , ne seroit ici qu'une petite
bagatelle.

Je ne sçai , comme vous l'en-
tendez , répartit le Prince , mais
pour moi il me semble qu'il n'y a
aucun

aucun remède à ce mal , ou du moins si vous remédiez à un inconvénient , vous tombez en même-tems dans un autre , qui est encore plus nuisible que le premier : en voulant , par exemple , réformer le luxe qui se trouve dans les habits , vous réduisez à l'aumône une infinité d'Artisans & d'Ouvriers qui y gagnent leur vie , & qui mourroient de faim sans cela : il en seroit de même en réglant le nombre de Domestiques que chaque condition doit avoir , on seroit autant de misérables de tous ceux qu'on renvoyeroit dans leurs Villages : la vie douce , ou pour mieux dire , la vie fainéante à laquelle ils se sont accoquinez pendant tout le tems qu'ils ont servi , les rend incapables de s'adonner aux travaux pénibles de l'Agriculture ; & pour le dire en peu de mots , ils ne sont propres qu'à porter la Livrée toute leur vie. Cela étant ainsi , que seroit-on de tous ces gens-là ? Comment pourroit-on empêcher qu'il ne se portassent aux dernières extrémités ? On auroit tout à craindre de leur retraite ;

te ; les uns resteroient encore dans les Villes pour y exercer toutes sortes de brigandages , les autres se rendroient voleurs de grands chemins , ceux-ci s'adonneroient à des négoces infames , dont ils auroient fait apprentissage chez leurs maîtres. Comment feroit-on , je vous prie , pour empêcher tous ces desordres.

Il ne seroit pas , ce me semble , bien difficile de trouver des remèdes à tout cela , répondit le Gouverneur ; & suivant les maximes qui sont en usage dans ce Pays , voici de la maniere qu'on pourroit rétablir toutes choses dans leur état naturel. La réforme du luxe ne devoit pas se faire tout à la fois , il faudroit donner le tems aux peuples de se reconnoître & de faire un choix qui leur fût avantageux : il faudroit commencer par défendre à toutes sortes de personnes de sortir de chez eux pour aller servir ; & aux Artisans d'embrasser aucunes des professions qui seroient sujettes à la réforme. Quand on ne feroit autre chose , le luxe viendrait en fort peu de

de tems à se réformer de lui même , & cela sans que l'Etat en souffrit la moindre altération ni la moindre incommodité.

Vous ouvrez-là un avis , s'écria le Prince , qui me paroît rempli de bon sens , & je découvre tous les jours de plus en plus que toutes les maximes que vous tenez dans cet heureux climat , sont fondées sur la Justice & sur la raison. Mais poursuivez , je vous prie , & expliquez-moi à fonds tout ce que vous croiriez être propre pour réformer un mal , auquel on n'a point trouvé de remède jusqu'à présent.

On régleroit , continua le Gouverneur , le nombre des Domestiques que chaque maison doit avoir , aussi-bien que les habits , les ameublemens & la dépense de bouche de toutes les conditions. Le retranchement de toutes ces choses , se feroit en trois différens tems , & dans une intervalle de dix-huit mois. Au bout de ce terme , si on tenoit exactement la main à tout ce qui auroit été ordonné , il est à présumer que le luxe seroit entièrement anéanti ,
ou

ou du moins qu'il n'en resteroit que quelques foibles traces qu'il faudroit entièrement effacer.

Il seroit absolument nécessaire d'établir une mode pour les habits , à laquelle il ne seroit jamais permis de rien changer : elle devroit être de telle maniere , qu'elle n'exposât les particuliers qu'à de légères dépenses. Il faudroit s'appliquer à la rendre aisée & commode , afin que dans la suite la nécessité ou la bienséance ne pussent point servir de prétexte pour y faire quelque innovation ou quelque changement. On enjoindroit très-expressément à tous les Peuples de s'y conformer exactement , sous peine d'encourir les peines prescrites , qui devroient consister en des amendes très-fortes. Si l'on ne prend toutes ces précautions , je suis bien assuré que tous les autres soins qu'on se pourra donner ne serviront absolument de rien : Car si en réformant le luxe on laisse la liberté à chacun de s'habiller à sa fantaisie , on ne manquera pas de se dédommager par un endroit de ce que l'on aura perdu par un autre ;

tre ; & bien-tôt après le mal venant à prendre de nouvelles racines ; on sera obligé de faire une nouvelle réforme ; & je ne sçai même si le second desordre ne sera pas plus difficile à guérir que le premier.

Mais pour faire heureusement réussir ce dessein , il seroit absolument nécessaire que le Prince ne le perdit point de vûe , & qu'il se fit rendre de tems en tems un compte exact de tout ce qui auroit été fait ; & qu'enfin il n'abandonnât point cette Hydre , qu'après qu'il en auroit abattu toutes les têtes , par le fer & par le feu qu'il y auroit appliqué. Sans cette précaution , tous les Edits & tous les Arrêts qu'on pourroit rendre sur ce sujet seroient inutiles & infructueux.

Le grand secret pour faire que les Ordonnances des Rois soient religieusement exécutées , c'est de tenir eux-mêmes la main à leur exécution : s'ils en confient le soin à quelqu'autre , ils doivent s'attendre que leur volonté ne sera accomplie qu'à demi ; soit parce que ceux qui sont chargez de ce soin
ont

du Prince de Montberaud. 259

ont des raisons particulières pour ne pas achever l'ouvrage qu'ils leur ont abandonné, soit parce que n'y trouvant aucun intérêt particulier ils en négligent l'exécution.

Une des choses qui seroit encore très- efficace pour faire réussir ce dessein, ce seroit d'établir des amendes très- fortes contre ceux qui contreviendroient à ce qui auroit été réglé : il ne faudroit là-dessus faire aucune grace à qui que ce soit. On pourroit se servir de ces amendes pour remédier à un inconvénient qui proviendrait de cette réforme, on pourroit les appliquer à un grand nombre d'Artisans & d'Ouvriers, qui par le moyen de ce secours, ne se ressentiroient presque point de la réforme qui auroit été faite ; non plus que les Domestiques qui auroient été déjà renvoyez, ou qu'on voudroit renvoyer, auxquels il seroit très-juste d'en faire part. On pourroit exhorter leurs Maîtres de leur payer une année de leurs gages au-delà du tems qu'ils auroient servis : ce qui leur devroit être d'autant moins rude, qu'ils

Cc gagne-

gagneroient par-là , non-seulement leur dépense de certe année , mais encore la dépense & les gages qu'ils leurs auroient couté dans la suite , sans que pour cela ils eussent été mieux servis ; étant certain , que le nombre de Domestiques , sont moins pour la nécessité , que pour le faste & l'obstentation.

Au reste , continua le Gouverneur , ces petits secours que les Domestiques recevroient de leurs Maîtres , de même que ceux qui leur viendroient des amendes qui leur seroient apliquez , joint à ce qu'ils auroient été dans le service ; ces sommes , dis-je , qu'ils se verroient devant eux donneroient lieu aux uns de s'en retourner dans leurs Villages , pour y faire valoir le bien qu'ils y peuvent avoir ; & aux autres de s'établir dans quelque Ville , où ils exerceroient quelque petit négoce , qui ne laisseroit pas de leur donner du pain.

Je suis charmé , dit le Prince , de toutes les ouvertures que vous venez de me faire : la réforme du luxe , que je croyois impossible , me paroît présentement très-aisée.

Cette

du Prince de Montberaud. 261

Cette réforme paroît encore plus facile en France que par tout ailleurs ; car comme tous les ordres du Roi y sont exécutez avec toute sorte de respect & soumission , je vous laisse à penser avec quel amour , & avec quelle joye , les Peuples de ce grand Royaume obéiroient à la réforme du luxe ; de ce luxe , dis-je , qui les rend pauvres & misérables , au milieu même de leurs richesses & de leur abondance : il n'en est point aucun qui ne baisât mille & mille fois cet heureux Edit , qui en mettant fin à leur misère , leur feroit goûter toutes les douceurs d'une vie simple , éloignée du tumulte & de l'embarras.

Ce n'est pas encore tout , dit le Gouverneur , je prévois que ce Royaume trouveroit dans la réforme du luxe , un trésor inestimable , qui le rempliroit de richesses ; de même qu'il s'en trouve quelquefois de très-grands , dans de vieux édifices qu'on démolit pour les rétablir de nouveau ; ce trésor seroit si considérable , que quand même le Royaume se trouveroit engagé

dans quelque guerre ruineuse , il auroit-là un secours tout prêt pour résister vigoureusement à tous ses Ennemis , sans qu'il eût pour cela aucun besoin d'avoir recours aux Partisans.

Le Gouverneur dit là-dessus plusieurs choses que le Prince trouva très-solides. Je les passe sous silence , parce qu'il seroit fort inutile d'en instruire le Lecteur. Cependant si je croyois que les Puissances qui y ont principalement intérêt , fussent dans la disposition de profiter des lumières que je puisai pour lors moi-même sur ce sujet , j'aurois un grand empressement de les leur communiquer. Trop heureux , si parmi un nombre presque infini de Partisans & de Donneurs d'avis , qui ne s'étudient qu'à ruiner la France : je pouvois , remplis d'amour & de zèle pour ma patrie , contribuer en quelque chose à son rétablissement & à son repos.

Cependant dès que nous fûmes de retour au logis , le Prince me donna quelques ordres que j'exécutai aussitôt. Etant ensuite revenu auprès de son Altesse je la trouvai
avec

avec le Gouverneur , qui lui ra-
contoit toutes les choses supre-
nantes qui avoient été faites dans
l'Isle de Naudely , depuis que le pre-
mier Ministre y étoit arrivé. Tout
le Royaume , dit le Gouverneur ,
étoit enséveli , pour lors , dans les
erreurs du Paganisme , mais Dieu ,
par sa miséricorde , nous envoya
le premier Ministre , qui par ses vi-
ves lumières , & par l'ardeur de son
zèle , dissipa toutes ces ténèbres :
Vous en dites un peu trop , dit le
Prince , en l'interrompant , vous ra-
portez-là un prodige qui n'a aucu-
ne vraisemblance. Rien n'est im-
possible à Dieu , répartit le Gou-
verneur , toutes choses lui sont éga-
lement aisées lorsqu'il a résolu que
quelque chose se fasse : il commu-
nique aux causes secondes toutes
les dispositions nécessaires , pour
conduire ce qu'il a projeté à une
heureuse fin : Quoiqu'il en soit ,
ajouta-t'il , il y a encore dans cette
Isle une infinité de témoins de cette
vérité.

Le Premier Ministre , qui par sa
profonde sagesse , sçut charmer le
défunt Roi dès le premier moment
qu'il

qu'il parut à la Cour après avoir commencé par détromper Sa Majesté de ses anciennes erreurs, en lui faisant connoître l'existence d'un seul Dieu, par des raisonnemens remplis de force & de conviction, il en obtint des ordres si justes & si précis, pour l'exécution de cette entreprise, qu'il eût la consolation, dans moins de quatre années de voir la plus grande partie du Royaume soumise aux Loix & aux maximes de Jesus-Christ : ce qui restoit d'incrédule : surpris des progrès que faisoit la Religion Chrétienne, suivit peu de tems après, l'exemple de ceux qui avoient déjà reçu la Foi, si bien qu'au bout de dix années, il ne se trouva presque plus aucun idolâtre dans tout le Royaume.

Si cela est ainsi, dit le Prince, il faut avouer que c'est-là un des événemens des plus remarquables qui puissent jamais arriver ; & si c'est l'ouvrage de votre Premier Ministre, il faut qu'il renferme dans sa personne un fonds inépuisable de prudence & de sagesse : Tout le Royaume lui a assuré-
ment

du Prince de Montberaud. 265
ment de grandes obligations , &
il ne pouvoit jamais lui faire un
plus grand bien , qu'en lui don-
nant la connoissance du vrai Dieu.
C'est-là , en effet , dit le Gouver-
neur , le plus grand avantage que
nous en pouvions recevoir ; cepen-
dant il nous en a procuré d'autres
qu'on ne sçauroit assez estimer , &
dont on aura un éternel souvenir.
Ce fût ce grand homme , qui dès
le commencement de son Ministère ,
corrigea les fraudes qui se com-
mettoient dans la justice , qui su-
prima les abus qui étoient pour-
lors en usage dans la distribution
des Charges & des Emplois , qui
réforma le luxe , qui rendit le
Commerce florissant par tout le
Royaume ; & pour comble de
bonheur , qui en bannit pour tou-
jours les Donneurs d'avis & les Par-
tisans : c'est à lui , enfin , à qui
nous sommes redevables , aussi bien
qu'aux bontez du Roi , de tout le
bonheur & de tout le repos dont
nous jouissons dans cet heureux cli-
mat.

C'est-à-dire , interrompit le
Prince , qu'avant son arrivée dans
cette

cette Isle , il s'y passoit plusieurs desordres , de même qu'il s'en passe dans tous les autres Etats. Oüi , sans doute , répartit le Gouverneur , & il faut même avouer qu'ils étoient très grands. Le Royaume alors se trouvoit engagé à une guerre qui l'avoit entièrement épuisé d'argent : nous avions de très-puissans Ennemis sur les bras ; & pour ne pas succomber sous leurs efforts , il étoit nécessaire que nous missions tout en usage pour trouver dequoi soutenir les frais de cette guerre qu'ils nous faisoient fort injustement. Ainsi on ne faisoit point difficulté de créer des Charges , qui étoient d'elles-mêmes très-inutiles & de les donner aux premiers qui se présentoient pour les occuper. On vendoit la Noblesse à tous ceux qui avoient la vanité de vouloir être Nobles ; & pourvû qu'ils eussent de l'argent , on se mettoit fort peu en peine de sçavoir s'ils avoient toutes les vertus qu'il faut avoir pour pouvoir être élevé à cette glorieuse qualité.

La Capitale n'étoit presque remplie que de Partisans : on les aimoit ,
on

On les chériffoit ; ou du moins on faisoit semblant de les aimer & de les chérir , afin d'en tirer plus facilement les secours qu'on en attendoit. Notre Premier Ministre , qui vers ce tems-là commença à prendre le maniement des affaires , leur faisoit toutes sortes de caresses & d'amitié , quoique dans le fonds de son ame , il eut une aversion infinie pour eux. Il étoit le premier à dire qu'il falloit , à quelque prix que ce fut , trouver de l'argent pour continuer la guerre , afin de pouvoir obtenir une paix qui fut glorieuse & avantageuse à l'Etat. Dieu nous la donna cette paix au bout de quelque-tems ; & on reconnut alors combien il y avoit eu de bon sens , & de sagesse , dans la conduite qu'il avoit tenu.

Mais je suis surpris , interrompit le Prince , que votre premier Ministre , étant rempli de lumières comme il étoit , eut recours à des voyes aussi odieuses que celles-là ? Et je suis encore plus surpris que le Roi y ait voulu donner les mains ; lors sur-tout que je remarque qu'on eut pû trouver

nulle moyens fort aisez pour subvenir d'une maniere moins criante aux besoins & aux nécessitez de l'Etat. A n'examiner les choses que de loin, il semble, en effet, répartir le Gouverneur, que notre premier Ministre manqua alors de prudence & de bon sens; mais si l'on veut bien se donner la peine d'approfondir toutes les circonstances, on verra qu'il ne pouvoit jamais en montrer davantage qu'il en fit paroître en cette occasion. Car outre qu'il ne faisoit pour lors qu'entrer dans le Ministère, il trouva toutes choses dans un si grand desordre, qu'il se vit dans la nécessité de suivre le torrent qui avoit déjà pris son cours, & auquel il lui eut été impossible de résister, iniquement attentif à la conservation du Royaume, qu'une si furieuse tempête mettoit à deux doigts de sa perte, il ne balançoit point, si je puis parler de la sorte, de jeter dans la Mer les premières Marchandises qui se présentoient à ses yeux de peur que pendant le tems qu'il se seroit amusé à choisir les plus communes, pour conserver celles

Celles qui étoient d'un plus grand prix , il n'eut eu la douleur de voir périr son Vaisseau ; Et c'est ainsi qu'il scût en fort peu de tems le conduire heureusement au Port. Il est donc vrai de dire que le Roi ne pouvoit jamais mieux ménager le repos & la tranquillité de ses Sujets qu'en donnant son consentement à toutes les propositions que lui faisoit ce grand homme pour pouvoir trouver de l'argent.

Il est certain , continua le Gouverneur que le Royaume étoit entièrement perdu , si le Roi , par une cruelle compassion pour ses Sujets , s'étoit obstiné durant l'effort de cette tempête , de ne rien faire que selon les règles de la justice & de l'équité. Il y a des occasions où l'on doit fouler aux pieds les loix mêmes les plus saintes , & les maximes les plus sagement établies , pour substituer à leur place d'autres loix & d'autres maximes qui leur sont entièrement opposées. Tout doit enfin céder à la nécessité , & au malheur des tems ; Et le meilleur ordre qu'on puisse garder alors , est de n'en garder aucun.

Qu'un Royaume possède un grand trésor, s'écria le Prince, lorsqu'il a le bonheur d'avoir un sage Ministre : toutes sortes de biens & de prospérité tombent en abondance sur lui, ainsi que sur une terre que la rosée du Ciel a rendue fertile. Lorsqu'un grand homme se trouve à la tête des affaires, il convertit en bien tout ce qu'il y trouve de mal : ses mains, encore plus heureuses que celles du Roi Midas, changent en Or, tout ce qu'elles touchent : un Ministre de ce caractère vaut autant que la moitié d'un Royaume ; & pour le posséder, il faudroit l'aller chercher jusqu'aux extrémités de la terre.

Pour moi, interrompit le Gouverneur, je crois qu'un tel Ministre n'a point de prix, j'en puis juger par les grands biens que nous avons reçus de celui que le Ciel nous a envoyé : on ne remarque en lui aucun défaut, & on y trouve toutes sortes de grandes & belles qualités. Outre celles qui font l'honnête homme & l'homme de bien, il possède dans un degré très-éminent

du Prince de Montberaud. 271

éminent toutes celles qui font un Ministre parfait. Il a un grand fonds de piété & de religion, il est extrêmement attaché aux intérêts de son Prince, & à celui de l'Etat; & ce qu'il y a en cela de plus beau, c'est qu'il n'a aucun attachement pour ses propres intérêts. Il est si habile & si éclairé, qu'il voit en un instant tout le bien & tout le mal qui se trouve dans chaque objet: il renferme dans sa tête plus de sagesse & de bon sens; qu'il n'y en a souvent dans tout un Royaume. Quand il n'y auroit dans cette Isle autre chose à voir que ce grand homme, il mériteroit qu'on y vint des climats les plus éloignez; on seroit trop bien payé de toutes les incommoditez d'un si long voyage, quand même on ne pourroit avoir qu'une heure de conversation avec lui: on se sent tout autre qu'on n'étoit auparavant, lorsqu'on vient de le quitter: il semble qu'il ait une vertu particulière pour communiquer à ceux qui le fréquente, les rayons de sagesse & de bon sens qui éclatent dans tous ses discours.

Ce que vous m'apprenez-là , dit le Prince , me donne une forte envie de me rendre à la Cour le plutôt qu'il me sera possible. Je partirai demain d'ici , j'aurois dû même en partir plutôt , vous en auriez été moins incommodé.

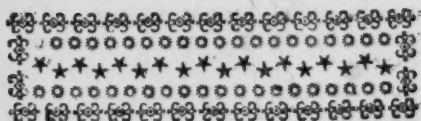
Le Gouverneur , qui regardoit comme un bonheur singulier d'avoir un si grand Prince dans sa maison , parut extrêmement affligé de la nouvelle de son départ , qu'il avoit toujours crû ne devoir pas arriver si-tôt. Il se servit de toutes sortes de raisons pour l'engager à différer son Voyage de quelques jours , mais ce fut inutilement. Madame la Gouvernante ne fût pas en cela plus heureuse que lui , rien ne fut capable de faire changer le Prince de sentiment.







*Les femmes de Naudely ne reçoivent
aucun présent des hommes.*



*Les Femmes de Naudely ne reçoivent
aucun présent des Hommes.*

LE moment auquel nous devions partir, le Prince en prenant congé de Madame la Gouvernante, lui présenta un Diamant de grand prix, comme pour lui laisser une marque de la satisfaction qu'il lui restoit de toutes les honnêtetez qu'il en avoit reçu; mais elle le refusa généreusement, & accompagna son refus de tant de marques d'estime & de vénération pour le Prince, qu'il auroit dû, ce semble, en être entièrement satisfait.

Il se trouva néanmoins offensé, en quelque maniere, de ce qu'elle refusoit une chose qu'on doit toujours accepter lorsqu'elle part de la main d'un Prince. Elle tâcha de l'adoucir en lui témoignant

qu'elle se sentoit extrêmement honorée de la bonne volonté qu'il avoit pour elle : que l'honneur qu'elle recevoit en ce moment lui devoit suffire ; & qu'elle en conserveroit toute sa vie une parfaite reconnoissance.

Le Prince l'ayant pressée de nouveau pour accepter ce Diamant ; elle lui dit alors qu'elle étoit au desespoir de ne pouvoir pas lui donner cette satisfaction, que son honneur se trouveroit blessé en quelque maniere , si elle recevoit ce présent ; parce que, ajouta-t'elle, les femmes en ce Pays ne peuvent accepter aucune des faveurs qui leur viennent de la part des hommes , sans donner une atteinte mortelle à leur réputation.

A toutes ces raisons , elle en joignit plusieurs autres , qui, enfin , obligèrent le Prince à ne plus la presser de recevoir le Diamant qu'il lui avoit d'abord présenté.

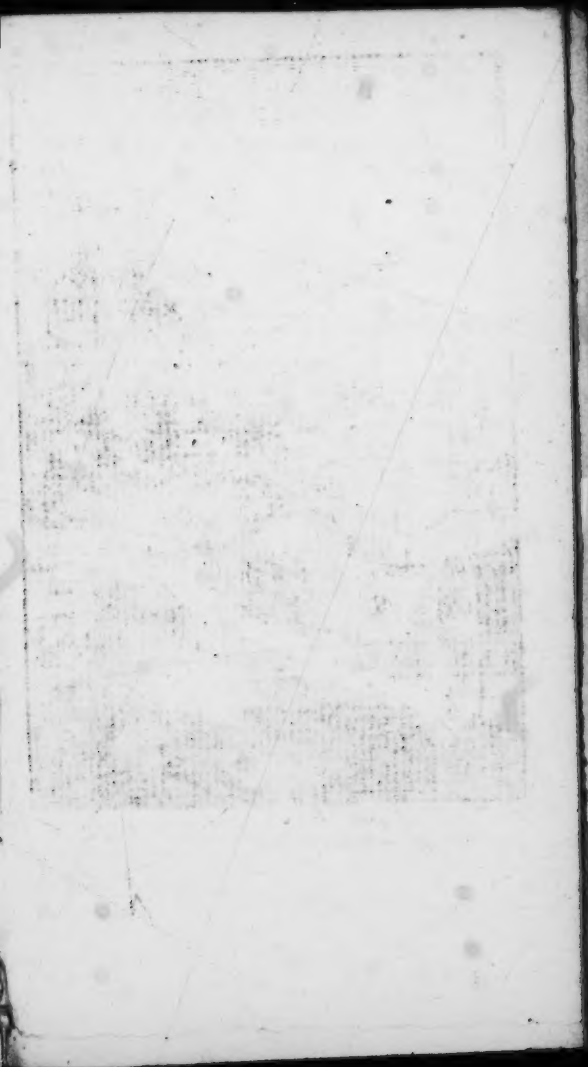
Cependant ne voulant pas sortir de cette maison sans y laisser des marques de sa libéralité , il tira de sa poche une bourse de deux cens Louis , qu'il jetta à un des gens du Gouver-

Gouverneur , afin qu'il partageât cet argent avec les autres Domestiques de la maison : mais il trouva le même refus dans les Serveurs , qu'il avoit déjà trouvé , dans leur Maîtresse. Ce Domestique ayant relevé la bourse , la rapporta au Prince , en la lui présentant avec beaucoup de respect. Le Gouverneur , ayant pris la parole pour tous ses gens , dit à son Altesse qu'ils n'étoient entrez à son service , qu'à condition qu'ils ne prendroient jamais rien de personne ; de même que tous les serveurs entrent sous la même condition chez les Nobles qui sont revêtus des Emplois de l'État : Qu'il la supplioit , par conséquent , de ne pas presser ses Domestiques de lui fausser la parole qu'ils lui avoient donnée : qu'il seroit inutile , dans le fonds , qu'elle se donnât la peine de tenter leur fidélité , qu'il étoit assuré qu'ils la lui conserveroient jusqu'à la fin.

Les suites , en effet , firent connoître que les Domestiques de l'Isle de Naudely , ne sont ni moins d'intéressés ni moins généreux
que

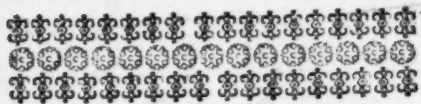
que leurs Maîtres. Le Prince qui étoit au desespoir d'être obligé de partir sans , du moins , donner quelque chose aux gens du Gouverneur , m'ayant fait un certain signe , qui me fit aisément connoître la volonté de son Altesse , je m'approchai d'elle , sans faire semblant de rien ; & ayant pris la même bourse qu'il leur vouloit distribuer , je la mis dans la poche du juste au-corps d'un des valets de chambre du Gouverneur , ce que j'exécutai avec tant de bonheur , que quoique la bourse fût assez pesante , il ne s'aperçût de rien.







*Les domestiques de Naudely rapportent les
presens qu'on leur a fait a leur maitre.*



*Les Domestiques de Naudely rap-
tent les présens qu'on leur a fait
à leur insçû.*

NOUS montâmes en carosse dans le même instant, & nous sortîmes ainsi de la Ville de Mérende, au grand déplaisir du Gouverneur & de Madame la Gouvernante, qui ne pûrent voir partir le Prince sans répandre des pleurs. A peine étions-nous à trois lieues de Mérende, que nous vîmes arriver à grand galop le valet de chambre du Gouverneur, dans la poche duquel j'avois mis la bourse : il la tenoit dans la main comme pour montrer qu'il venoit pour la rendre au Prince, de qui il croyoit l'avoir reçûe : il la lui représenta, en effet, en suppliant très-humblement son Altesse de vouloir bien la reprendre. Le Prince qu'il lui vouloit dire, que ce n'étoit pas lui qui lui avoit mis cette bourse.

bourse dans la poche , & qu'il n'avoit par conséquent , qu'à la garder , jusqu'à ce qu'il eût découvert celui qui en étoit le Maître.

Mais ce fidèle Domestique , ne s'étant pas si facilement laissé corrompre , fit de nouvelles instances au Prince , pour qu'il eût agréable de la reprendre ; ajoutant qu'il ne doutoit point que son Altesse n'eût pour le moins donné ordre qu'on la lui mit dans la poche. Enfin , le Prince , se trouvant lassé de toutes ses importunités , prit cette bourse & la jeta au milieu du chemin , comme pour lui faire connoître qu'il ne vouloit plus en entendre parler : ce pauvre valet de chambre descendit aussi-tôt de cheval pour la ramasser , & étant promptement remonté à cheval , il courût à bride abattue pour la rendre au Prince ; mais il ne la prit que pour la jeter dans un fossé plein d'eau qui se trouva par hazard sur le bord du chemin.

Notre ramasseur de bourse ne se trouva pas en cette occasion dans un petit embarras : il falut qu'il entrât dans l'eau jusqu'à la ceinture ,

ture , pour y pêcher une bourse dont il ne vouloit avoir que la peine : le Prince , qui étoit ravi de lui avoir donné cette occupation , donna ordre au cocher de faire redoubler le pas à ses chevaux , afin de le mettre par-là dans l'impuissance de nous rattraper ; toutes ces précautions réussirent si bien que nous ne le vîmes plus paroître sur notre chemin. Mais nous fûmes bien surpris , lorsqu'avec la bourse à la main , il se représenta devant le Prince qui sortoit de table : aussi-tôt que son Altesse l'aperçût , elle se mit en colère , en lui disant qu'il étoit un insolent , d'oser ainsi s'opposer à ses volontez , elle ajouta que s'il persistoit plus long-tems dans son insolence , elle trouveroit les moyens de l'en faire repentir.

Ce pauvre valet de chambre se trouva frappé comme d'un Coup de foudre , en entendant parler son Altesse avec ce ton impérieux , qui lui marquoit si positivement la soumission qu'il devoit avoir à ses ordres. Ainsi il n'eût garde de faire

re

re de nouvelles instances pour l'engager à reprendre sa bourse. Le Prince s'étant adouci, lui dit qu'il ne doutoit point que son cheval ne fût fort fatigué après toutes les courses qu'il lui avoit fait faire. Il lui répondit avec un souris modeste, qu'il étoit lui-même beaucoup plus fatigué que son cheval, parce que, ajouta-t'il, celui que j'avois pris dans les Ecuries de Monsieur le Gouverneur, ayant crevé en chemin : j'ai fait plus d'une lieue à pied, en courant de toute ma force, afin d'arriver plutôt au premier Village, pour y prendre un autre cheval.

Le Prince ne pût s'empêcher de rire de cette plaisante aventure dont il fit part au Gouverneur par une lettre qu'il écrivit de sa propre main avant que de se coucher. Il la remit à ce valet de chambre, en le chargeant de la lui rendre aussi-tôt qu'il seroit arrivé à Mérida. C'est ce qu'il fit, en lui racontant tout ce qu'il avoit fait pour engager le Prince à reprendre sa bourse. Le Gouverneur lui dit

du Prince de Montberaud. 281

dit en riant , que puisque son Altesse lui avoit plusieurs fois ordonné très. expressement de la garder , il n'avoit pas eû raison de s'y opposer. Il ajouta qu'il étoit fort content de toutes les marques de fidélité qu'il lui avoit donné en cette occasion , & qu'il consentoit de tout son cœur qu'il profitât des largesses & des libéralitez du Prince.

Le valet de chambre lui fit aussi-tôt de très humbles remerciemens de toutes les bontez qu'il avoit pour lui , & s'étant mis en devoir de faire part à tous les autres Domestiques de l'argent qui étoit dans la bourse , le Gouverneur s'y opposa , en lui ordonnant de garder le tout pour lui. Ce qu'il fit , sans que sa bonne fortune excitât aucune jalousie dans l'esprit de ses camarades. Lorsque le Prince fut arrivé à la Cour , je fis un jour le recit au Roi de tout ce qui étoit arrivé , ce qui causa un agréable divertissement à Sa Majesté : elle eut même la curiosité de voir ce valet de chambre & après l'avoir vû elle

cl

282 *Relation du Voyage*

le trouva si fort à son gré qu'elle le retint auprès de sa personne Royale, où elle lui donna un emploi considérable, ce qui fait voir que la récompense suit toujours de près la vertu.

F I N.

TABLE



TABLE ALPHABETIQUE

Touchant les Matières qui sont
contenuës dans ce Livre.

A Bbez Commendataires : Inconnus dans l'Isle de Naudely.	46
Leur Portrait.	Ibid.
Adultères : Plaisante manière dont on les punit dans l'Isle de Naudely.	167
Il y a très-peu d'Adultères dans cette Isle.	170
Les maximes qu'on y observe pour cela.	171
Recit de la mort tragique d'un Adultère.	169
Les Adultères sont en très-grand nombre en Europe.	181
Moyens dont on se pourroit servir pour arrêter le cours de toutes les galanteries.	186
Arsenal de la Citadelle de Mérende, avec ses munitions de Guerre.	53
Artisans de Naudely : On les admet au rang des Nobles, lorsqu'ils se sont rendus recommanda- bles pour leur habileté & leur vertu.	244
Ceux de l'Europe ont la vanité depuis quelque- tems de vouloir être traités de Monsieur, & s'offensent lorsqu'on les appelle Maître Jean, ou Maître Antoine.	248

Et Banque

T A B L E.

Banqueroutes : Il ne s'en fait jamais aucune dans l'Isle de Naudely.	206
Cadets : De quelle maniere ils sont élevez dans plusieurs Places fortes de Naudely.	56
Leur Sageſſe.	58
On prend un très-grand ſoin de leur éducation.	61
On leur fait ſubir un examen très-rigoureux.	63
Caroſſes : Il y en a un très-grand nombre dans Paris.	232
Ils ſont fort rares dans l'Isle de Naudely.	235
Qui ſont ceux qui en peuvent avoir.	Ibid
Cenſeurs : Etablis dans toutes les Eglifes de Naudely , pour empêcher les immodeſties qui pourroient s'y commettre.	7
Leur zèle & leur piété.	12
Ils n'ont aucune complaiſſance pour perſonne.	Ibid
Chemins publics : Entretenus avec beaucoup de ſoin dans l'Isle de Naudely.	191
Chevaux : On en élève une très-grande quantité dans l'Isle de Naudely.	224
Citadelle de Mérinde : Ses Fortifications.	51
Commerce : Il eſt très-floriſſant dans l'Isle de Naudely.	191
Ce qu'on a fait pour cela.	192
Le Commerce apporte de grands avantages dans un Etat.	299
Il donne de l'occupation à une infinité de gens.	110
Coquette de l'Europe : Leur Portrait.	181
Elles ſont très-bien reçues dans toutes les Compagnies.	184
Cornettes : Celles dont ſe ſervent à preſent les Dames de l'Europe , reſſemblent aux Chapeaux pailas qu'on fait porter aux Adultères dans l'Isle	...

T A B L E.

<i>l'Isle de Naudely.</i>	175
Dames de l'Isle de Naudely : <i>Elles sont toujours occupées.</i>	175
Domestiques des Nobles de Naudely : <i>Ils ne reçoivent aucun présent de personne.</i>	277
Ecclesiastiques de Naudely : <i>Ils sont obligez de faire preuve de Noblesse, avant que d'être reçus aux ordres sacrez.</i>	140
<i>Leur desintéressement.</i>	Ibid
Education : <i>Qu'elle est l'éducation que les personnes de qualité de l'Europe font donner à leurs enfans.</i>	181
Eglises de Naudely : <i>On s'y tient avec une très-grande modestie.</i>	8
<i>Les Carreaux ni sont point soufferts.</i>	15
Evêques de Naudely : <i>Ils vont toujours à pied.</i>	34
<i>Ils ne sortent jamais de leur Diocèse.</i>	35
<i>Leur mépris pour toutes les grandeurs de la terre.</i>	36
<i>Ils ont des revenus fort modiques dont ils font un très saint usage.</i>	46
<i>On les trouve toujours occupés à la conduite de leur Troupeau.</i>	48
<i>Ce qui s'observe dans cette Isle lorsqu'on veut élever quelqu'un à une dignité Episcopale.</i>	49
Evêques de l'Europe : <i>Ils ont un train magnifique.</i>	37
<i>Leur passion pour la Cour.</i>	44
<i>Ils ont de très-grandes richesses.</i>	45
<i>Leur table est très-fine & très-délicate.</i>	244
<i>Il y a de Saints Evêques en Europe, mais ils sont en très-petit nombre.</i>	46
<i>Le faste dans les Evêques ne sert qu'à les faire mépriser, bien-loin qu'il puisse servir à leur attirer la vénération des peuples.</i>	38
Gascons : <i>Tous les peuples de l'Europe sont appel-</i>	
<i>Ec 1 pellez :</i>	

T A B L E.

pellex de ce nom dans l'Isle de Naudely, lorsqu'en vendant ou en achetant quelque chose, ils font quelque proposition déraisonnable.	98
Greniers publics : On en fait la visite.	74
Il y en a d'établis dans toutes les Villes de Naudely.	76
Les bleds sont toujours dans l'Isle de Naudely à un prix très-modique, par le moyen de ces greniers publics.	77
L'ordre qui s'observe dans la recette & la distribution des grains.	79
Greniers du Roi : Où l'on apporte tout les bleds que ceux qui possèdent des biens en fonds ont fourni pour payer leur Taille.	64
Avantages qui proviennent de faire ainsi payer la Taille pour les terres qu'on peut posséder.	91
Greniers des pauvres honteux : Où les pauvres familles vont prendre tous les bleds qui leur sont nécessaires.	90
Guerre : Il faut s'y préparer pendant la Paix.	55, 213
Il y a dans l'Isle de Naudely, un fonds de près de deux cens Millions destinez pour la premiere Guerre qu'on aura à soutenir.	215
Les raisons qu'on a eu de faire cette épargne.	218
Hérissons de Bronze : Leur usage.	153
Immodesties dans les Eglises de Naudely : Elles y sont sévèrement punies.	13, 17
Celles qui se commettent dans les Eglises de l'Europe sont très-grandes.	10, 19
Les femmes y sont pêle-mêle avec les hommes.	19
Elles se vont placer dans le Chœur avec les Frères, & même jusques sur les premieres marches de l'Autel.	Ibid
Raillerie piquante sur ce sujet.	22
Moyens	

T A B L E.

Moyens très-essicaces pour faire régner la mo- destie dans les Eglises.	17
Incendies : Ce qui se pratique dans celles qui ar- rivent dans l'Isle de Naudely.	104
Loix : Gardées inviolablement dans l'Isle de Nau- dely.	158
LOUIS LE GRAND : Il a un amour tendre pour tous ses Sujets.	242
Son nom est dans une très-grande vénération dans l'Isle de Naudely.	244
Les Ordres qu'il a donnez pour faire régner la modestie dans toutes les Eglises.	31
Luxe : On la porté en Europe jusqu'au dernier excez.	257
On ne peut plus distinguer les conditions.	249
Le luxe cause de grands maux.	250
De quelle maniere on le pourroit réformer.	253
Le luxe n'est point souffert dans l'Isle de Naud- ely.	215
On y condamne à de grosses amandes tous ceux qui se donnent là-dessus trop de liberté.	237
Maisons anciennes : On les oblige dans l'Isle de Naudely à faire preuve de leur Noblesse.	129
Elles sont la ruine d'un Etat, bien-loin d'en être le soutien, lorsqu'elles sont débûs de leur premiere vertu.	147
Malfaiçteurs : On les condamne dans l'Isle de Naudely à travailler aux Ouvrages publics.	155
Malheurs imprévûs : De quelle maniere on y re- médie dans l'Isle de Naudely.	105
Marchands de Naudely : Leur droiture & leur bonne foi.	101
Marchands de l'Europe : Les fourberies dont ils se servent pour surprendre ceux qui viennent acheter leurs Marchandises.	100
Le tort qu'ils se font en cela eux-mêmes.	102

T A B L E.

Méridde : (la Ville de) Sa situation , son aspect & sa beauté.	5
Milice de Naudely : Elles font l'Exercice une fois toutes les semaines.	112
Elles ont des habits uniformes.	113
Il se fait toutes les années une revue générale , & les raisons pourquoi elle se fait.	116
Ministre (premier) de Naudely : Les soins qu'il s'est donné pour établir les greniers publics.	91
Et pour faire fleurir le Commerce.	192
Ses rares qualitez.	271
Naudely : (Isle de) Les choses surprenantes qui s'y sont faites depuis environ quarante années.	263
Il s'y passoit de grands abus & de grands desordres avant ce tems-là.	268
Nobles de l'Isle de Naudely : Tous ceux qui prétendent à cette qualité , sont obligez de faire preuve de leur Noblesse.	16
Comment se fait cette preuve.	117
Les honneurs qu'ils reçoivent le jour qu'ils sont reconnus Nobles.	119
On les conduit par toute la Ville monter sur un Char de Triomphe.	121
Réjouissances qui se font dans leur maison le jour qu'ils sont reconnus Nobles.	113
Les presens qu'on leur apporte chez eux de la part de leurs propres Juges.	114
On leur assigne aussi-tôt un emploi.	125
Noblesse dans l'Isle de Naudely : Elle est uniquement fondée sur le mérite & sur la vertu.	111
Elle n'est point héréditaire.	1bid
Tout le monde a droit de prétendre à la Noblesse.	112
Elle ne peut point s'acheter.	131
Railleries qu'on faisoit d'un homme qui avoit offert cent mille écus pour acheter la Noblesse.	132

T A B L E.

Il y a quatre espece de Noblesse.	114
Qualitez qu'il faut avoir pour acquerir la Noblesse.	115
Avantages qui y sont attachez.	136
On ne fait consister la Noblesse en Europe que dans les richesses.	25
Raillerie agreable sur ce sujet.	26
Ouvrages publics : On les fait dans l'Isle de Naudely à très-pen de frais.	69
Partisans : Ils amassent des richesses immenses en très-pen de tems.	232
Le fracas qu'ils font dans Paris.	233
Ils ont des maisons magnifiques à la Campagne aussi-bien qu'à la Ville.	238
Ils sont comparez à la Grenouille.	249
Et à la fièvre quarte.	244
Ce qu'ils répondent à toutes les injures que le peuple vomit contre eux.	241
Il y a des Partisans à qui le luxe fait faire des Banqueroutes effroyables.	252
Les Partisans ont été chassés de l'Isle de Naudely.	265
Payfans de l'Isle de Naudely : Ils sont fort à leur aise.	84, 162
On leur donne toutes sortes de secours lorsque la grêle, ou quelqu'autre accident a gâté leur récolte.	85
Pauvres : Les secours qu'on leur donne dans l'Isle de Naudely.	89
Peuples de Naudely : Il sont très-pieux.	3, 173
On les élève à une vie frugale & laborieuse dès leur tendre jeunesse.	217
Presens : Les femmes de Naudely ne reçoivent aucuns presens des hommes.	273
Prince de Montberaud : Ses libéralitez en faveur de ceux qui travailloient aux Fortifications de la Place du Tucolas.	158
Richesses	

T A B L E.

Richesses des Eglises de l'Europe : Elles sont la cause de tous les desordres qui s'y commettent.	141
Roi de Naudely : Quelle est son ambition.	211
Les libéralitez qu'il a fait paroître dans l'établissement du Commerce.	196
Souterrain : Par lequel on peut avoir communication d'une Place à une autre.	67
Terres : Il n'est permis à personne dans l'Isle de Naudely , de posséder au-delà de deux fois autant de terre qu'il en faut pour avoir toutes ses provisions.	83
Tresor du Commerce : Etabli sur les Ports de Mer & dans les principales Villes de l'Isle de Naudely , où les Négocians vont prendre toutes les sommes dont ils ont besoin , sans en payer aucun intérêt.	202
Troupes réglées de Naudely : Elles sont très-bien disciplinées.	215
On les occupe aux Fortifications des Places.	71, 154
Villages de Naudely : Leur beauté , & les commoditez qui s'y trouvent.	162
Usures : Elles ne sont point tolérées dans l'Isle de Naudely.	209

Fin de la Table des Matieres.

